Z
1007
L775
année 2
no. 5-6

LIBRARY
AUG 19 1955

1884

5e ANNÉE
—
NEUVIÈME LIVRAISON
—
10 SEPTEMBRE
N° 57

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC.
P. AVRIL. DEL.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris

Comte LÉON TOLSTOÏ

LA GUERRE
ET LA PAIX

ROMAN HISTORIQUE

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR UNE RUSSE

Trois volumes in-16, brochés : 9 francs.

TOME PREMIER :

AVANT TILSITT (1805-1807)

TOME DEUXIEME :

L'INVASION (1807-1812)

TOME TROISIEME :

BORODINO — LES FRANÇAIS A MOSCOU
ÉPILOGUE (1812-1820)

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

LIBRARY
AUG 10 1956

1884

5e ANNÉE
—
NEUVIÈME LIVRAISON
—
10 SEPTEMBRE
N° 57

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :
Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.
La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC.

P. AVRIL. DEL.

CINQUIÈME ANNÉE — N° 57

LE LIVRE

AVIS

Les abonnements ne sont faits que pour une année.

Paris . . . . . 40 fr.
Province. . . . 42 »
Etranger. . . . 46 »

Pour toute communication relative à la Rédaction s'adresser à

M. OCTAVE UZANNE
RÉDACTEUR EN CHEF

Pour ce qui concerne l'Administration et les abonnements à

M. A. QUANTIN
ÉDITEUR-GÉRANT
7, rue Saint-Benoit, 7
— PARIS —

SOMMAIRE
de la Livraison du 10 Septembre

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LE LIVRE EN CHINE — LES BOUQUINISTES CHINOIS, par JAMETEL.
II. — NOUVELLES RECHERCHES SUR LA GUIRLANDE DE JULIE, par PAUL D'ESTRÉE.
III. — CHRONIQUE DU LIVRE.

Illustrations hors texte :

PORTRAIT DE JULIE D'ANGENNES DE RAMBOUILLET, eau-forte de A. Lalauze.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

Vieux airs — Jeunes paroles, par OCTAVE UZANNE. — *Le Mouvement littéraire*, par ÉDOUARD DRUMONT.

Comptes rendus des livres récents publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales. —* BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

Gazette bibliographique : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

Sommaire des publications périodiques françaises : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts, etc.

LE

LIVRE EN CHINE

BOUQUINS ET BOUQUINISTES CHINOIS

SOUVENIRS DE L'EMPIRE DU MILIEU

Je vois encore dans *la Vie de bohème*, cette spirituelle comédie de Mürger, arriver en un salon un respectable savant, aux immenses lunettes et à l'aspect grave. On lui demande de quelle science il s'occupe; ce à quoi il répond, avec dignité, de *la langue chinoise*. Hier encore cette réponse provoquait un immense éclat de rire parmi les spectateurs. Alors l'adjectif *chinois* exprimait en lui-même une idée de grotesque. Mais aujourd'hui tout cela est bien changé. Nos organes quotidiens jonglent avec les syllabes les plus barbares du vocabulaire chinois; ils parsèment leurs articles de Li, de Tchang, et surtout de Fou si nombreux qu'il se pourrait que plus d'un de leurs lecteurs, troublé par ces *chinoiseries*, ne s'en fût passer ses jours à Charenton. Nos reporters sont maintenant aussi bien au courant de la vie intime de messieurs les mandarins qu'ils connaissent à fond le cabinet de Mme Théo.

Puisque la mode est à la chinoiserie, je crois donc pouvoir, sans trop risquer d'ennuyer mes lecteurs, leur parler d'une chinoiserie toute spéciale, peu connue encore en Europe, et qui m'a procuré de bien doux moments, alors que j'avais le bonheur de vivre sur les bords de la mer Jaune. Les bouquins chinois, comme tout ce qui vient des domaines du Fils du Ciel, ont, eux aussi, leurs curiosités et leurs particularités, et, comme leurs collègues d'Occident, ils sont recherchés et appréciés par la gente des bibliophiles, qui sont jaunes au lieu d'être blancs. Puisque, à notre époque, les diplomates, les marins, les marchands, et même malheureusement les soldats blancs et jaunes ont appris à se connaître et à s'apprécier, pourquoi les bibliophiles et les libraires des deux couleurs ne feraient-ils pas aussi de même, pour

le plus grand profit de la science et de la curiosité? Je vais essayer, dans les lignes qui vont suivre, de faire faire un premier pas à la question en apprenant à nos amateurs de beaux livres qu'il y a de par la Chine bien des hommes dignes de les comprendre et dont le cœur bat à l'unisson du leur.

J'avais déjà projeté depuis longtemps avec mon ami l'intendant de circuit, Yang-king-tchong, d'aller faire une promenade chez les principaux libraires de Pékin, pour essayer de nous approprier, dans les meilleures conditions possibles, toutes les raretés que la froide brise protégeait, mieux encore que n'auraient pu le faire les plus solides verrous, contre les convoitises des amateurs. Nous étions, en effet, au mois de février, à la veille du jour de l'an chinois : la terre légère qui constitue le seul macadam des rues de Pékin avait pris de la consistance sous l'influence desséchante d'un froid de 25° au-dessous de zéro, et elle résonnait sous le pied des passants presque à l'unisson des tambours monstrueux des pagodes qui redoublaient leur charivari pendant la mauvaise saison, afin d'attirer dans le sanctuaire, non pas les fidèles, mais les offrandes qui permettent aux bonzes qui le desservent de braver les âpres attaques de l'aquilon avec un estomac bien plein et des vêtements bien capitonnés.

Nous partîmes, mon ami et moi, sur les midi du pont de Yu-ho-kiao (pont du fleuve impérial), de la partie sud-est de la ville impériale, pour nous rendre à Léou-li-tchang, la rue des libraires, qui se trouve en dehors de ses murs, dans la ville chinoise. La cité impériale que nous quittons ne possède aucun de ces établissements qui font la joie des bibliophiles, sans doute parce que sa population de soldats et de fonctionnaires se soucie fort peu des choses de l'esprit. Au moment de notre départ, le soleil brille de son plus vif éclat dans un ciel d'une pureté admirable qui constitue un des plus grands charmes des hivers de Pékin.

Le froid sec et ce beau soleil font désirer le mouvement, et nous nous décidons à faire la route à pied, quoique nous ayons deux bons kilomètres à faire avant d'arriver au centre de nos opérations.

Chemin faisant, pendant que nous suivons la rue qui va nous conduire à la porte de Tsien-meun par laquelle nous sortirons de la cité impériale pour entrer dans la ville chinoise, je vais profiter du peu d'intérêt qu'offre la route pour présenter aux lecteurs mon compagnon d'armes. Yang-king-tchong est un richard de la ville : il a gagné un fort gros tas de lingots d'argent à vendre aux étrangers des porcelaines neuves qu'il faisait passer pour des chefs-d'œuvre des plus beaux temps de la céramique chinoise, du siècle des Ming, des Kang-chi et des Kien-long, de vieux tessons raccommodés avec art et qu'il vendait comme intacts en déclarant bien haut que « s'il avait l'audace de mentir, il serait indigne d'être homme[1] ». De son ancien métier, Yang-king-tchong avait conservé un certain respect pour toutes les choses de l'art et de la littérature, et une sincère admiration pour *les inventions diaboliques de l'Occident*, dont il avait pu apprécier tous les avantages pendant ses longues visites chez

1. Formule de serment fort usitée par les Chinois.

ses *bons clients les Européens*. Aussi, lorsque l'heure de la retraite avait sonné pour lui, il avait été s'établir dans une vaste maison, voisine du palais impérial; et là, à l'abri de l'impénétrable mur de la vie privée, il avait divisé sa demeure en deux parties égales, complètement séparées l'une de l'autre.

La première de ces parties, qui était celle où il recevait ses compatriotes et où un appartement était réservé à ses nombreuses femmes, était exclusivement vouée au culte de la tradition; tout y était chinois et d'un chinois sans mélange. C'est là que se trouvaient sa bibliothèque de livres chinois qui comptait plus d'une merveille, une riche collection de porcelaines, d'ivoires travaillés, de jades et de soieries dont chaque pièce attestait par son authenticité et ses mérites que son propriétaire ne péchait point par ignorance lorsqu'il faisait passer des potiches, toutes fraîches encore du feu des fourneaux, pour des vestiges des siècles passés. Bien mieux, il poussait l'amour du bibelot si loin que, pour assurer le recrutement de ses collections, il n'avait pas hésité à commanditer un certain nombre de ses anciens collègues, plus pourvus de ruse que de capitaux, ce qui lui permettait d'exercer un droit de préemption sur le produit de leurs recherches.

Quant à la seconde partie de l'habitation de mon ami, n'y entre point qui veut. Ses compatriotes en sont généralement exclus. Ici, tout est à l'européenne : le gaz, que lui fournit une petite machine, remplace la lampe fumeuse de ses ancêtres; les moelleux sofas, recouverts en velours d'Utrecht, remplacent les durs fauteuils en bois noir de Canton; dans le laboratoire où travaille le maître du logis, les longs cols des cornues surgissent d'un amoncellement d'appareils photographiques, et des madras aux formes rebondies sommeillent entre les jambes fragiles d'une machine électrique. Elle renferme une bibliothèque composée de traités techniques sur la médecine, la physique, la chimie, l'astronomie et autres sciences d'origine occidentale. Tous ces traités forment une sorte de tour de Babel scientifique, les uns sont écrits en français et viennent en droite ligne des imprimeries des Masson, des Germer Baillière; d'autres sont en anglais, en russe, en allemand, en italien. J'y découvris même un jour un *Traité sur l'homme préhistorique,* écrit en suédois. Vous allez peut-être penser, chers lecteurs, après avoir lu cette énumération, que ces Chinois de paravent, dont on raconte de si étranges choses, sont bien merveilleusement doués pour l'étude des langues; aussi je vais m'empresser de vous désabuser en vous apprenant que cet excellent Yang-king-tchong était incapable d'épeler un seul mot des nombreux volumes que renfermait sa bibliothèque scientifique. Je crois inutile d'ajouter que son ignorance des langues dites sémitiques lui défendait la lecture de tous ces chefs-d'œuvre; il en était donc réduit à en étudier les gravures, à admirer les beautés d'une étude anatomique, à débrouiller avec peine le mécanisme des machines, des dessins compliqués qui lui faisait un peu l'effet de ces casse-tête dont nous accusons ses compatriotes d'être les inventeurs. Cependant, lorsqu'une gravure lui semblait plus digne que les autres d'attirer son attention, il appelait à son aide son secrétaire, un ancien prosélyte des missions catholiques que l'on avait élevé jusqu'à l'âge de dix-huit ans dans un séminaire dans l'espoir d'en faire un jour un abbé jaune; mais lorsque l'âge viril était venu, il s'était dit qu'après tout la loi de ses ancêtres commandait de prendre autant de compagnes qu'il en pourrait nourrir, que le

peu qu'il avait lu dans un journal à caricatures que lui prêtait son professeur de théologie l'avait suffisamment édifié sur l'incompatibilité absolue du célibat et de la couleur jaune. Après mûres réflexions, le malin secrétaire avait donc jeté aux orties le froc qu'il n'avait même pas encore endossé, et au moment où je le connus, il avait mis au service de Yang-king-tchong une faible connaissance du latin et du français, seul souvenir qu'il eût gardé de son long séjour au séminaire.

Quant au titre d'intendant de circuit que j'ai donné à mon ami au commencement de ce récit, cette fonction ne lui imposait d'autre labeur que de pouvoir, lorsque la fantaisie lui en prenait, orner le sommet de son chapeau d'un magnifique bouton de corail, insigne réservé aux fonctionnaires de premier rang. Pour avoir le droit de porter ce bouton rouge, il n'est plus maintenant besoin de passer de longues années à « approfondir le sens caché des écrits des sages », il suffit, pour se payer ce luxe, de verser entre les mains du ministère compétent une somme d'argent suffisamment grosse, et c'est par ce procédé relativement facile que Yang-king-tchong était devenu un intendant de circuit « sans circuit ». Au reste, notre intendant n'avait nullement la marque qui caractérise les mandarins ses collègues ; c'était un fort bon enfant qui aimait le champagne plus que le thé, et qui avait le bon esprit de ne point faire un crime aux Européens de s'être laissé extorquer leurs dollars par un malin sujet du Fils du Ciel qui avait su exploiter à son profit leur ignorance de la céramique chinoise.

Nous voici arrivés à la « bouche occidentale », ainsi que le porte mon plan chinois de Pékin, de la rue du Kian-mi-kiang que nous avons prise en quittant Yu-ho-kiao.

Devant nous s'alignent les barrières de bois peintes en blanc qui forment une vaste esplanade entre la porte de la cité impériale et celle de la « ville interdite » ou palais impérial proprement dit. Cette dernière est la fameuse porte de Ta-tsing[1] (de la grande pureté), qui ne s'ouvre jamais que pour livrer passage au Fils du Ciel, tandis que les communs des mortels pénètrent dans le palais par les deux portes latérales. Quant à la grande porte de Tsien-meun, elle est ouverte à tout venant, du lever du soleil à son coucher, comme les huit autres portes de la ville. Malgré cela, sa position en face de l'entrée principale du palais impérial en fait une porte d'exception ; on peut même dire qu'elle est unique en son genre, car, tandis que les huit autres ouvertures sont placées symétriquement deux par deux sur les quatre côtés de la muraille qui entoure la ville, elle seule est percée juste au milieu d'un de ces côtés ; puis elle seule aussi s'ouvre au milieu de la nuit, vers les quatre heures du matin, pour laisser pénétrer dans la ville impériale les fonctionnaires de l'empire qui vont assister aux audiences du palais impérial ou des grandes administrations qui se donnent en toute saison avant l'aurore. Les empereurs chinois ont, depuis bien longtemps, observé avec un soin scrupuleux l'habitude, qui leur a été léguée par leurs ancêtres, de se coucher tôt et de se lever de même, afin de profiter de la lucidité d'esprit que donne un sommeil réparateur pour traiter les affaires

1. Ta-tsing est aussi le nom de la dynastie tartare mandchoue qui règne actuellement en Chine.

de l'État. Le maître se levant au premier appel du coq, ses serviteurs sont bien obligés d'imiter son exemple, et qu'il pleuve ou qu'il gèle, Leurs Excellences les ministres du Fils du Ciel n'en sont pas moins obligés de s'arracher de temps à autre aux douceurs d'un lit bien chaud, vers les trois heures du matin, pour aller recevoir les instructions de leur souverain.

Nous traversons la double porte de Tsien-meun, au milieu d'un mouvement très actif de charrettes de toutes sortes, d'ânes et de piétons, criant et vociférant à qui mieux mieux dans l'espoir de se frayer plus vite un passage à la force de leur gosier. Nous voici dans la ville chinoise; après avoir suivi pendant quelques centaines de pas la grande rue qui fait suite à Tsien-meun, nous tournons à droite, et après avoir parcouru une ruelle fort étroite et encore plus encombrée, nous entrons dans Léou-li-tchang, la rue des libraires. Léou-li-tchang est, en effet, exclusivement réservé aux libraires, et c'est avec beaucoup de peine que quelques brocanteurs et papetiers ont pu s'y faire une petite place dans quelques coins dédaignés par messieurs les bouquinistes. Au reste, on retrouve dans toutes les villes chinoises cette même tendance de concentration d'une branche de commerce dans un même quartier ou dans une même rue; habitude que les Chinois ont partagée, du reste, pendant bien longtemps, avec nous, ainsi que le prouvent encore les noms de certaines rues de Paris, comme la rue de la Parcheminerie, le quai des Orfèvres, la rue des Lombards.

Incapable de résister à sa passion du bouquin, Yang m'entraîne vers la première boutique qu'il aperçoit. De chaque côté de l'établissement où nous entrons, se dressent deux immenses planches de bois bien peintes et vernies sur lesquelles se lit, écrite en grands caractères dorés, l'inscription suivante qui a exercé une si puissante attraction sur ce cher intendant de circuit : *Au moissonneur de moutarde : librairie. Livres anciens et modernes* (*sic*). Dans les boutiques pékinoises en général et dans les librairies en particulier, l'étalage est chose inconnue; aucun indice extérieur, à l'exception des monumentales enseignes dont nous venons de parler, n'indique l'industrie exercée par ceux qui l'occupent. La devanture est formée, comme la muraille extérieure de toutes les pièces chinoises, d'un treillis fort serré de légères baguettes de bois, tapissé, du côté de l'extérieur, avec du fort papier coréen qui remplace nos vitres. Au milieu du treillis s'ouvre la porte de l'établissement dont la moitié supérieure est formée de la même façon que la muraille qui l'entoure, avec cette seule différence qu'en son milieu, sur une superficie d'un décimètre carré, le papier a été remplacé par un petit morceau de verre à vitre, importation européenne, qui fait l'office de nos judas et qui permet en même temps à ses habitants de voir ce qui se passe dans la rue et de reconnaître les personnes qui vont entrer.

Dès que nous nous approchons, un des associés de la librairie, qui nous a vu venir à travers son judas, ouvre et nous reçoit avec force salutations accompagnées de toutes sortes de vœux de bonheur et de prospérité.

Nous franchissons le seuil et nous voilà dans une vaste chambre dont le sol est formé par une aire battue comme celles de nos granges, et dont deux des côtés, celui du fond et celui de droite, sont occupés par des rayons qui s'étagent du plancher jusqu'au plafond, tandis que le côté gauche est fermé par une cloison en papier de Corée et est percé d'une porte qui donne accès sur

une pièce plus petite qui constitue, ce que nous nous permettrons d'appeler, afin que le lecteur puisse saisir plus facilement la topographie des lieux, *le département des estampes et des cartes géographiques*.

Une fois entrés, le patron, ou plutôt le premier associé de la maison, se précipite aussi à notre rencontre : il renchérit encore sur son employé de démonstrations de sa politesse obséquieuse, et tout en déroulant son chapelet obligé des formules stéréotypées, de compliments extraits mot pour mot des traités sur les rites, il nous conduit vers la partie gauche de la boutique et nous invite à nous asseoir aux deux extrémités d'un large sofa bas, en bois noir assez joliment travaillé, dont le siège est formé par de fines nattes bien tendues sur des châssis de bois.

Nous voilà tous les deux confortablement assis sur ce divan, les pieds appuyés sur deux longs tabourets destinés à élever légèrement les genoux au-dessus du siège, de façon à procurer une position plus agréable à ceux qui l'occupent ; car, ne l'oublions pas, ces bons Chinois, qui ignorent complètement le nom d'Épicure, n'en sont pas moins fort experts dans l'art de pratiquer sa philosophie. Entre nous deux, occupant juste le milieu du sofa, se trouve une petite table à pieds courts, aussi longue que ce dernier est large. Le sofa et cette petite table constituent, réunis, le meuble indispensable de tout appartement de réception chinois ; il forme une véritable causeuse, et les sujets du Fils du Ciel, petits et grands, aiment à s'y asseoir pour s'entretenir de leurs affaires, en humant avec délices les vapeurs embaumées d'un excellent thé, placé entre eux sur la petite table centrale.

La pièce où nous sommes n'a guère l'aspect d'un magasin, et un boulevardier qui s'y trouverait tout à coup transporté se croirait bien sûrement dans la bibliothèque d'un bon bourgeois de Pékin. En outre du sofa que nous occupons, son ameublement se compose de quelques chaises massives tout en bois, et d'une grande caisse, aussi en bois, garnie de nombreuses ferrures en cuivre jaune bien poli, qui étincellent sous un rayon de soleil qui pénètre obliquement par le judas de la porte, et que la face luisante du coffre éparpille dans les quatre coins de la chambre. Cette caisse, bien hermétiquement fermée par un gigantesque cadenas, renferme dans son intérieur l'argent de la maison et les livres de commerce, tandis que sur son couvercle, transformé en table, s'étale un abaque crasseux, — machine à compter dont l'usage s'est aussi répandu en Russie, — un pied de chrysanthème aux larges fleurs blanches, planté dans une vieille potiche ébréchée de la famille rose qui ferait le bonheur d'un collectionneur en Europe, et enfin un mouchoir, plié et roulé avec soin, jadis blanc et que l'âge a rendu grisonnant. Sur la petite table du sofa trône une palette en ardoise montée dans une boîte en bois, qui sert d'encrier aux disciples de Confucius ; tout près de là un petit vase de forme bizarre qui contient l'eau nécessaire pour délayer l'encre, et un vase cylindrique en bambou sculpté, rempli de pinceaux à écrire, désigné dans tout l'extrême Orient sous le nom de pitong (pot à pinceaux), nom qui indique bien son usage, mais qui ne peut supporter le voyage de Chine en Europe sans se transformer infailliblement en pot à tabac. Puis, au milieu de la table, sur une pyramide de fil de fer, s'enroule une de ces mèches faites de fiente de chameau mêlée à de la sciure de bois de santal que l'on brûle devant les divinités du bouddhisme, en

place d'encens. Cependant se consumer devant des poussahs ventrus ne constitue point la seule fonction de ces mèches parfumées, et celle que nous avons devant nous sert tout simplement à allumer les petites pipes de nos libraires. Son parfum, mêlé à celui de musc que répand le bâton d'encre de Chine placé sur le bord de l'encrier, remplit la pièce de cette odeur caractéristique indéfinissable, aux effluves capiteux, qui vous poursuit partout lorsqu'on vit dans l'empire du Milieu, et que les objets qui en proviennent conservent encore bien longtemps après qu'ils l'ont quitté. Quant à la partie intéressante de notre boutique, c'est-à-dire les livres, ils sont disposés sur les rayons, non pas comme dans nos bibliothèques, mais bien tout comme chez nos éditeurs, c'est-à-dire entassés les uns sur les autres. Seulement pour les préserver de la poussière, — précaution qui n'est point superflue dans un pays aussi poussiéreux que Pékin, — chaque ouvrage est enveloppé soigneusement dans du papier, et sur cette enveloppe se trouve collée une étroite bande de papier, ordinairement rouge, sur laquelle est écrit le titre de l'ouvrage, ce qui permet aux commis de se livrer à des recherches sans avoir besoin de défaire les paquets.

Nous nous étions promis d'enlever à l'assaut de nombreux trésors, mais voilà que dès le commencement des opérations nous en sommes réduits à nous tenir sur la défensive. Sur l'ordre du patron, les quatre commis de la maison viennent étaler devant nos yeux des merveilles de typographie, des éditions impériales aux reliures de soie jaune, des livres liturgiques bouddhistes enfermés dans des boîtes en bois parfumé. Nous nous étions promis de vaincre et c'était nous qui étions obligés de nous défendre contre les tentations que toutes ces belles choses faisaient naître en nous.

Tout d'abord, avant de décrire les trésors qui furent exhibés devant nous, je vais donner quelques renseignements qui sont, je crois, complètement inédits en Europe, sur *Pékin considéré au point de vue du bibliophile*, dans l'espérance que ce que je vais dire sur ce sujet engagera mes lecteurs à aller bouquiner un peu sur les bords de la mer Jaune. Pékin, au point de vue de la librairie comme sous tous les autres rapports, n'est à proprement parler qu'un vaste entrepôt de marchandises venant des quatre points cardinaux pour y être vendues aux soldats et aux nombreux mandarins qui occupent avec la cour le vaste camp retranché qui a nom la *cité impériale*. Cet entrepôt est lui-même entouré de murailles et forme sur le côté sud de la cité impériale un faubourg qui est appelé *la ville chinoise* proprement dite. Pekin, se trouvant situé au centre d'une région qui ne produit aucune des matières premières nécessaires à l'industrie, ne fabrique rien; tout ce qui s'y consomme, même le riz, vient des provinces méridionales du Céleste Empire. Aussi on n'y trouve guère que des livres anciens, de ces belles éditions qui furent préparées sous la direction des Fils du Ciel, à l'époque de la renaissance littéraire qui se produisit au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, sous le règne des deux souverains les plus illustres de la Chine des temps modernes, Kang-chi et Kien-long. A l'heure qu'il est, on n'imprime plus dans la capitale de l'empire du Milieu que le journal officiel quotidien et la liste — aussi officielle — des fonctionnaires, qui remplace notre annuaire national, avec cette seule différence qu'il en paraît une nouvelle édition tous les trimestres, et quelques essais de littérature peu considérables.

Maintenant que nous avons énuméré les ressources qu'offre aux bibliophiles la ville de Pékin, nous allons essayer d'expliquer en quelques mots en quoi consiste un livre chinois, c'est-à-dire en quoi il diffère des nôtres. D'abord, le papier dont il est formé est en général de couleur jaune tirant sur le gris, — le papier blanc étant réservé pour les éditions communes ou de très grand luxe, — si mince qu'il ne pourrait être imprimé sur le recto et le verso. Les feuilles n'étant de la sorte imprimées que d'un côté, les imprimeurs chinois ont dû nécessairement adopter un mode de pliage tout différent du nôtre : au lieu de plier la feuille en deux, puis en quatre, ils la plient comme les feuillets d'un paravent, de façon que les faces imprimées se trouvent toutes du même côté. Chaque feuillet de leur livre est donc double, mais les deux côtés imprimés sont seuls visibles. Comme les sujets du Fils du Ciel ne savent pas relier leurs livres, ils réunissent plusieurs volumes, — peun, — dans une boîte qu'ils appellent une gaine, — tao, —; cette boîte est faite en carton recouvert de toile bleue pour les éditions ordinaires ; pour celles de luxe, la soie remplace la toile, et quelquefois même elle est entièrement faite en bois de santal. Comme toutes les gaines d'un même ouvrage ne contiennent pas le même nombre de volumes, pour indiquer l'étendue d'un ouvrage, les libraires chinois ne doivent donc pas se contenter de vous donner le nombre des gaines, mais aussi celui des volumes.

Puisque nous sommes en Chine, montrons, comme les Chinois, le plus grand respect pour la vieillesse et commençons notre description par un vénérable volume que le libraire nous présente avec force recommandations de ne point trop le manier à cause de son grand âge. Et, en effet, il a dû être manié par bien des générations d'étudiants d'abord, de curieux ensuite, puisqu'il fut imprimé à Nankin au commencement de la dynastie mongole des Yuan, c'est-à-dire en *1282*, à une époque où notre pauvre Europe avait encore à attendre près de deux siècles la venue de Gutenberg.

Ce volume est un des livres classiques des Chinois, le Chou-King, ou livre des annales de leur histoire ancienne. Le papier, de couleur jaune, mais d'un jaune gris qui est la patine que le temps donne aux bouquins orientaux, est raide et fragile, comme s'il avait été à moitié calciné par un feu vif. La forme des caractères est très curieuse et montre encore assez bien leur origine hiéroglyphique qui a complètement disparu de l'écriture carrée des modernes disciples de Confucius. Il est donc facile, à première vue, de voir que le livre en question doit compter pour le moins deux ou trois siècles d'existence. Mais il porte en lui une autre excellente preuve de son authenticité. Les doubles feuilles, rendues fragiles par l'âge, ont été rajeunies à l'aide d'une espèce de rentoilage qui consiste en une feuille de fort papier qui est intercalé dans chacune d'elles. En outre, en regardant une de ces feuilles à la lumière du soleil, on y découvre par transparence une foule de petits points carrés ou ronds qui sont autant de pièces rapportées pour cacher les trous faits par les vers ou les déchirures résultant de l'usure. Sur un seul feuillet, je compte quarante-trois de ces raccommodages microscopiques.

La patience et l'habileté manuelle qui distinguent l'ouvrier chinois en font, il est vrai, un truqueur hors ligne. Mais nonobstant, j'ai peine à croire qu'un réparateur ait eu la patience de passer des mois à imiter des milliers de raccom-

modages afin de faire d'un livre des annales datant au plus du siècle dernier, un contemporain des premiers rois mongols de l'empire du Milieu.

Bien sûr d'avoir affaire à une vénérable antiquité, j'en demande le prix au marchand, non point parce que son exécution typographique ou son texte me semblent merveilleux, mais seulement dans le seul but de doter l'Europe d'une nouveauté en son genre : un livre imprimé comptant six siècles d'existence. Mais, hélas ! j'avais calculé sans les idées des Chinois en fait de curiosités. Le vieux volume me fut offert pour six cents francs d'une façon qui indiquait très clairement que c'était un premier et dernier mot. Ce prix exorbitant me fit un peu réfléchir. Le bouquin, bien qu'il fût vieux, pouvait être plus jeune d'un siècle ou deux que l'âge qu'on lui attribuait. Peut-être même, après tout, n'était-il qu'un frère cadet de nos incunables. Aussi je finis par le voir réintégrer sans regret dans la triple enveloppe qui le protégeait contre les atteintes du temps.

On m'apporte maintenant huit grandes enveloppes en belle soie jaune de format in-folio. C'est un vaste recueil de discours, de remontrances et de mémoires adressés aux Fils du Ciel depuis l'antiquité jusqu'au XII^e^ siècle. Le nom chinois de cette compilation est : *Miroir des sources profondes de la littérature antique.* L'édition que j'ai sous les yeux fut préparée sous la direction de l'empereur Kang-chi, en 1685.

J'ouvre un des volumes au hasard; le papier blanc est d'un grain d'une finesse extrême ; les caractères, aux traits minces, aux cambrures nettes, sans dureté, montrent une œuvre issue de cette période de la renaissance chinoise qui commence sous Kang-chi et finit avec Kien-long, pendant laquelle la typographie, comme bien d'autres arts chinois, produisit des chefs-d'œuvre qui ne font que rendre plus affreuses encore les productions antiartistiques de la Chine moderne. Mais ce qui constitue la plus grande beauté du *Miroir,* c'est, sans contredit, son impression multicolore. Le texte de l'ouvrage même est tiré en noir. Les annotations des auteurs morts à l'époque de l'impression sont à l'encre bleue, couleur de deuil chez les Chinois; celles de l'empereur Kang-chi sont en jaune, couleur de sa dynastie, qui règne encore actuellement en Chine; les notes de ses précepteurs sont en vert pâle, et enfin celles faites par les savants qui vivaient encore au moment de l'impression sont en encre rouge, couleur des vivants. La nuance de ces cinq couleurs, noir, bleu, jaune, vert et rouge, a été choisie et disposée dans la mise en pages de façon à produire un ensemble harmonieux dont les contrastes ne fatiguent point l'œil. Les notes, rangées en colonnes verticales, comme tout écrit chinois, sont les unes intercalées dans le texte même, où elles forment des coupures en caractères plus petits, les autres sur la marge des feuillets; d'aucunes enfin sont rejetées en haut des pages, en vertu de ce principe qui veut que les Chinois fassent tout le contraire de ce que nous faisons. Nous mettons les notes de nos livres en bas des pages, eux les mettent en haut. Nous formons nos dates avec le quantième du mois suivi du nom de ce dernier et du millésime de l'année; eux, au contraire, forment les leurs en plaçant d'abord le millésime de l'année, puis le nom du mois, et seulement à la fin le quantième de ce dernier; ce qui fait qu'ils écrivent 1882 janvier 25, au lieu de notre 25 janvier 1882.

Il fallait que les imprimeurs qui formaient le personnel de l'imprimerie de

l'empereur Kang-chi fussent de très habiles praticiens pour arriver à un tirage en cinq couleurs avec un matériel aussi primitif que celui dont ils se servaient La mise en pages est irréprochable, chaque recto d'impression correspond exactement à son voisin et à son verso. Puis, le repérage a été si soigné qu'il est impossible de s'apercevoir que l'impression en cinq couleurs a été obtenue à l'aide de cinq coups de presse et de cinq planches, comme nos papiers de tenture, tellement chaque caractère est bien à sa place par rapport à ses voisins et à l'ensemble de la page.

Yang s'amouracha du *Miroir*, et après avoir bien marchandé, il l'échangea contre trente piastres mexicaines, — cent cinquante francs environ, — ce qui est bon marché comparativement au vieux vestige dont on m'a demandé six cents francs. Cette différence tient à ce qu'en fait d'art les Chinois estiment avant toute chose l'ancienneté et le travail. Peu leur importe qu'un objet soit joli ou laid ; s'il est très vieux, s'il est très rare, ou si sa confection a coûté beaucoup de travail, il a à leurs yeux une grande valeur. Les vieilles poteries des Tang (cinq siècles avant notre ère) sont plus estimées des amateurs chinois que leurs magnifiques porcelaines des Ming, de Kien-long ou de Kang-chi. De même, ils font des folies pour acquérir une petite tasse en jade, uniquement parce que cette pierre est rare et qu'un ouvrier a dû passer des journées à la travailler, ou plutôt à l'user, car sa dureté est telle qu'aucun instrument ne peut l'entamer. En fait, en art comme en religion et en politique, la race chinoise a des théories qui nous semblent tout aussi barbares que les nôtres leur paraissent absurdes, et le seul moyen de les apprécier à leur juste valeur est de les juger au point de vue chinois, ce qui n'est point toujours chose facile pour nos esprits d'Occident.

Ce premier achat nous a bien fait voir du libraire, et voilà qu'il s'en va tirer *de derrière les fagots* ces raretés qu'on ne montre qu'aux bibliophiles clients de la maison.

J'ouvre un de ces rarissimes volumes : à la place d'une belle impression je ne vois qu'une gravure non peinte dont le sujet plus que leste est rendu grossier par une exécution des moins artistiques. Je tourne le feuillet. Encore une gravure plus graveleuse encore, si c'est possible, que la première. Décidément, le libraire me prend pour un viveur, ce qui n'est guère flatteur lorsqu'on s'imagine avoir si ce n'est la tête d'un savant, tout au moins celle d'un studieux, d'un *book-worm*, comme disent les Anglais.

Ma physionomie trahit sans doute mes sentiments, car un des associés s'approche de moi et m'adresse un long discours pour s'excuser de présenter à *un sage* des gravures *aussi peu sages ;* mais s'il l'a fait, c'est parce que la science brave même la pudeur. Le livre que j'ai devant moi est, me dit-il, un roman célèbre dans toute la Chine et d'une rareté très grande, sa vente ayant été interdite par le gouvernement il y a près de deux siècles, à cause des obscénités qu'il renferme. L'édition qui m'est offerte est une des plus belles qui existent, car, en outre de sa magnifique impression, exécutée au grand siècle de Kang-chi, elle tire une grande valeur des rarissimes gravures qui l'accompagnent et dont les bois ont été détruits depuis longtemps, ce qui fait que le tout constitue pour les bibliophiles chinois ce qu'est pour les nôtres l'édition des fermiers généraux des contes de La Fontaine.

La célébrité incontestable du *Kin-ping-meï* — c'est le nom du roman dont je viens de parler — m'avait fait supposer pendant longtemps qu'en Chine, comme en Occident, l'interdiction d'un roman par la censure, pour cause de l'abus du décolleté, était la meilleure réclame qu'on pût lui faire. Cependant l'idée m'étant venue un jour de m'en faire lire des passages par un lettré, je m'aperçus vite que j'avais condamné bien à tort nos bons Chinois, qui, parmi tous leurs défauts, n'ont point celui de la contradiction. L'interdiction qui a frappé, presque à sa naissance, le *Kin-ping-meï* n'a rien à voir à son succès, qui tient à ce qu'il constitue un véritable phénomène dans la littérature chinoise. Son titre par lui-même ne dit pas grand'chose; il est formé de l'assemblage du nom des trois héroïnes du roman, mesdames *Kin*, *Ping* et *Meï*, titre qui nous paraît fort explicable, même à nous autres Européens, ce qui n'empêche que des sinologues ont eu l'idée bizarre de le traduire et d'en faire « le prunier au flacon d'or ». La trame même du roman indique déjà les tendances révolutionnaires de son auteur. Au lieu de rester dans les lieux communs du roman classique chinois, *Des amours d'un jeune lettré et d'une jeune fille aussi remarquable par sa beauté que par ses vertus*, ce dernier nous raconte, en vingt-quatre volumes, l'histoire de la jeunesse des plus orageuses d'un droguiste qui a eu le malheur — malheur qu'il partage avec nombre d'Européens — d'avoir un papa qui lui a laissé une grosse fortune. C'est là, comme on le voit, un thème fort scabreux, très connu de nos romanciers, et qui dut grandement scandaliser les instincts conservateurs du monde lettré chinois du XVII^e^ siècle. Cependant ce qui dut le scandaliser encore davantage, ce fut la façon dont ce sujet, tout nouveau en Chine, est traité. Au lieu des énumérations sans fin des politesses que se font les personnages, l'auteur du *Kin-ping-meï* nous présente les siens tels qu'il les a vus et les fait agir en conséquence. Au lieu de ces jolis dialogues où *le jeune lettré et l'objet de sa flamme* passent les heures à s'adresser des déclarations en vers, à se faire des compliments à l'aide de citations des écrits de Confucius et autres auteurs tout aussi passionnés, il décrit fort vulgairement les prosaïques amours de rencontre d'un de ces riches débauchés chinois qui appellent cyniquement les femmes des *machines* et se contentent de profiter des conquêtes que font, en leur nom, leurs lingots d'argent.

Aussi plus j'avançais dans la lecture du *Kin-ping-meï*, plus je trouvais vrai le proverbe des Latins : *nihil novum sub sole*. Les romans de M. Zola, qui se flatte d'avoir été le premier apôtre du naturalisme sur la terre, ne sont, en somme, que du *Kin-ping-meï* réchauffé. L'auteur de ce dernier a, bien avant la naissance du brillant auteur de *Nana*, tiré admirablement parti du *document humain*. On voit, en lisant son ouvrage, que ses types sont vécus, et il nous raconte leurs actions et même leurs paroles sans y rien changer ou arranger, ce qui fait que, comme son arrière-petit-neveu Zola, son œuvre est remplie d'expressions fort grasses. En Chine, tout est immuable; les renseignements qu'il nous donne sur les mœurs privées des Chinois de son temps sont donc bien sûrement encore d'une parfaite exactitude, appliquées au temps présent. Malheureusement, les nombreuses joyeusetés du *Kin-ping-meï* ont tellement choqué les pudibonds sinologues qu'ils n'ont osé traduire le seul ouvrage chinois qui puisse nous édifier au sujet de la vie intime des sujets du Fils du

Ciel. Pour combler cette lacune j'avais réuni de nombreuses notes au courant de mes lectures de ce roman: les circonstances ne m'ont malheureusement pas permis d'en tirer quelque chose; mais si j'ai jamais un jour assez de loisir pour cela faire, je ne croirai pouvoir mieux l'employer qu'à les compléter, bien convaincu que je suis qu'en dépit de leur apparente légéreté elles contiennent bon nombre de choses dont la philosophie aussi bien que l'histoire pourront profiter.

Pendant que j'examine le *Kin-ping-meï*, mon ami Yang multiplie ses achats; sur son divan se succèdent les belles éditions anciennes des cinq *King* et des quatre *Chou*, ouvrages de Confucius et de ses disciples qui constituent, pour ainsi dire, la base de la littérature chinoise. Elles se distinguent les unes des autres par le nombre et la nature des commentaires qui accompagnent le texte. Puis, elles ont le grand avantage d'avoir été préparées et éditées aux frais des Fils du Ciel, qui chargent, de temps à autre, une commission composée des grands fonctionnaires de l'empire de préparer une nouvelle édition des *Neuf merveilles de la Chine*. Ces sortes d'ouvrages tirent leur valeur du respect des jaunes pour les œuvres de leurs philosophes, ce qui fait qu'un grand fonctionnaire ou un commerçant enrichi rougirait de ne point exposer dans sa salle de réception un ou deux magnifiques exemplaires des ouvrages que les lettrés étudient avant de pouvoir passer leurs examens.

Je suis un profane, et je l'avoue. Les classiques chinois jouissent, à mon sens, chez nous d'une réputation qu'ils ne méritent guère. Ils ont immobilisé pour des siècles un peuple bien fait pour le progrès: c'est certes là une influence qui n'est rien moins qu'en leur faveur. Aussi j'avoue que pour ma part je ne puis comprendre l'attention dont ils ont été l'objet de la part de nos savants, d'autant plus que la littérature chinoise compte des quantités d'ouvrages dont la traduction serait infiniment plus profitable à l'Occident que les nombreuses traductions et commentaires des cinq *King* et des quatre *Chou* qu'il possède déjà. Pour prouver mon dire, il me suffira de citer la grande géographie de l'*Empire du Milieu*, en 124 volumes dont on m'apporte un exemplaire. D'un grand format in-4°, les volumes de cette géographie sont imprimés avec peut-être plus de soin que ceux sortis des presses de l'empereur Kang-chi; mais le papier en est d'un blanc trop criard, les caractères, à force de perdre leur forme cursive, sont devenus un peu raides et carrés. L'imprimerie de Kien-long, le petit-fils de Kang-chi, dont les 124 volumes sont sortis en 1744, a produit des impressions plus correctes et aussi plus durables que celles de son ancêtre, mais qui ont bien certainement un cachet moins artistique; ce qui prouve qu'en impression comme en toutes choses, le mieux est l'ennemi du bien.

Cette grande géographie de l'empire du Milieu, rédigée sous la direction de Kien-long, est bien certainement le plus beau monument géographique que le génie de l'homme ait jamais élevé. Chaque province de ce vaste empire y est décrite avec un soin minutieux: son histoire, ses antiquités, la biographie des hommes et des femmes célèbres qui y sont nés, les productions du sol, y sont l'objet d'études approfondies qui renferment, perdus dans un fatras d'inutilités, des faits du plus haut intérêt pour l'histoire de l'humanité. Le seul défaut de ce chef-d'œuvre, c'est que les statistiques qu'il renferme n'ont plus

aujourd'hui qu'une valeur purement historique. La plus récente édition date de 1791.

Voici maintenant vingt-quatre grands in-folio, magnifiquement reliés en soie. J'en ouvre un, il est rempli de gravures au simple trait; ce sont des représentations de porcelaines, d'objets en jade, en laque et en bambou, de sabres et de médailles, le tout formant la collection d'antiquités que l'empereur Kien-long avait réunie dans une des salles de son palais. Les planches ne donnent malheureusement qu'une bien faible idée des beautés qu'elles représentent, ce qui n'est guère étonnant avec l'ignorance complète des dessinateurs chinois des règles les plus élémentaires de la perspective. Les explications n'ont point le même défaut, mais elles pèchent bien souvent par cette tendance à l'exagération des dates que l'on remarque dans tous les historiens chinois. A les en croire, bon nombre d'objets que renfermaient au siècle dernier les collections impériales remonteraient à deux ou trois mille ans avant notre ère, ce qui nous paraît une bien longue existence pour des choses aussi fragiles qu'une poterie ou aussi faciles à perdre qu'une petite médaille.

Nonobstant leurs fatras, tous ces volumineux ouvrages du siècle dernier ont encore beaucoup de bon, et plus d'un me serait fort utile pour mes études. Malheureusement ils ont un défaut, défaut qui leur est commun à tous, c'est qu'ils sont fort chers, ce qui est une difficulté insurmontable pour un pauvre diable comme moi. Le moindre de ces chefs-d'œuvre, dont il n'existe aucune édition moderne et à bon marché, vaut couramment cinq ou six cents francs. Quelques-uns d'entre eux atteignent même le prix colossal de deux mille francs. Aussi, pour faire cesser le supplice de Tantale auquel me condamne, bien involontairement, le libraire, je lui expose mon cas. Il le comprend fort bien et remplace aussitôt les grands volumes par de minces livraisons, humbles fruits qui rachètent bien souvent leur manque d'éclat par des qualités plus solides que celles de ces immenses monuments où les mauvaises parties sont quelquefois plus nombreuses que les morceaux finement sculptés.

Les raretés typographiques s'entassent si rapidement sur ma table que j'en arrive bientôt à ne plus savoir sur laquelle fixer mon choix. Enfin, après bien des hésitations, et surtout après avoir longuement marchandé, suivant l'habitude de tous les pays où *time is not money*, je finis par acquérir pour cinquante francs deux minces volumes qui viennent en droite ligne du palais impérial. Ils sont recouverts d'une couverture en belle soie jaune, — nuance qui indique son auguste provenance, — qui a perdu avec le temps ses tons trop criards, et tout l'ouvrage est enfermé dans une boite de toile bleue semblable à celle des plus modestes bouquins. Cependant elle se distingue de celles de ces derniers par un détail que peut seul découvrir un bibliophile : les fermoirs de cette boite, au lieu d'être en os, comme cela se fait presque toujours, ont été taillés dans du jade vert pâle, légèrement laiteux, la nuance préférée des amateurs chinois.

Quant au texte de mon acquisition, il constitue un bijou au point de vue typographique, et une rareté au point de vue littéraire. Les deux volumes, qui datent aussi de la belle époque de l'empereur Kang-chi, renferment une collection des hymnes qui sont, ou mieux, qui étaient chantés par les chœurs de la maison de l'empereur dans les grandes cérémonies, comme les sacrifices au

ciel, à la terre, aux ancêtres, les audiences de réception des ambassades, des princes tributaires, l'anniversaire de la naissance du souverain. Ces chants sont écrits en vers. Le commencement de chaque ligne est occupé par un vers du poème en gros caractères noirs, puis au-dessous, sur deux lignes parallèles, les notes de musique chinoises : les unes, rouges, qui indiquent la partie d'accompagnement de la guitare ; les autres, vertes, qui forment la partie de la flûte.

La plupart des pièces de ce recueil étaient récitées sur un rythme si lent qu'on les psalmodiait bien plus qu'on ne les chantait. Le style, très noble en certains endroits, reste malheureusement presque partout étouffé, pour ainsi dire, sous ces euphémismes de langage qui rendent fort nébuleuses les productions de l'esprit chinois même le plus précis. Comme le livre n'est point dans le commerce, toutes les poésies qu'il renferme sont absolument inconnues en Europe, à l'exception d'une seule, et par leur sujet elles constituent même une branche encore inexplorée de la littérature de l'empire du Milieu. La seule que nous connaissions en Occident a été publiée par le Père Amiot, qui en fit une remarquable traduction en vers. C'est la quatorzième du recueil : quoiqu'elle soit la plus ancienne, puisqu'elle remonte au XII^e^ *siècle avant notre ère*, sa forme, fort élégante, est celle d'une invocation en trois versets que le souverain adresse à ses ancêtres. Il s'adresse à eux avec des sentiments d'humilité et d'amour pour ses sujets ; il s'accuse d'incapacité et il se reconnaît indigne de leur succéder.

Après avoir débuté, dans le premier verset, par un éloge de ses aïeux, il termine par les beaux vers que l'on pourrait aussi bien mettre dans la bouche d'un prince très chrétien que dans celle d'un potentat asiatique :

Je ne saurais marcher sur vos brillantes traces ;
Mais mes soins assidus, mes respects, mes efforts,
Prouveront aux futures races
Qu'au moins j'ai mérité de vivre sans remords.

Après cet achat, je veux passer dans la pièce à côté pour voir un peu les gravures et les reproductions d'inscription ; mais Yang m'entraîne hors de la boutique après avoir donné l'ordre de faire porter nos livres chez lui. Je le suis ; puisqu'il est un vieux routier de librairie, il doit connaître dans quel coin de Pékin on trouve ce qu'il y a de bon et de beau en toutes choses littéraires.

En effet, une fois sorti, Yang m'explique que les plus beaux albums, les plus jolies peintures et les inscriptions les plus rares ne se trouvent jamais à Pékin dans les librairies, mais bien dans les boutiques de curiosités qui avoisinent Léou-li-tchang. Nous entrons dans l'une d'elles, et voilà le supplice de Tantale qui recommence de plus belle à me torturer. On nous apporte un magnifique album, format grand in-4°, richement relié en soie bleue, la couleur ordinaire des reliures des livres religieux. Et, en effet, c'en est un. C'est un recueil des portraits des 18 lo-hans, des Chinois, Rahans des Indiens. Les portraits qui représentent le personnage en pied, avec les attributs qui rappellent sa vie et ses vertus, sont peints sur un fond de noir de fumée. Les contours, d'une légèreté extrême, sont surtout couleurs or, argent ou bleue. La

finesse du dessin est admirable. Les chasubles brodées des Rahans sont des merveilles de détails. Il y a surtout une de ces gravures, — je ne me souviens plus du nom du personnage, — où ce dernier tient entre ses mains un panache de fumée doré qui s'en va former au-dessus de sa tête un petit dais qui soutient une pagode en miniature, haute à peine d'un centimètre, ce qui n'empêche qu'avec la loupe on peut y étudier ces mille détails qui font le charme de ces productions de l'art asiatique.

Que sont ces Rahans pour mériter les honneurs d'un album aussi finement dessiné? Les bonzes chinois ne sont guère d'accord sur ce point, ce qui n'a rien de bien extraordinaire, puisque ces saints hommes appartenaient au bouddhisme, la religion la plus vague qui soit au monde. Cependant les livres bouddhistes, lorsqu'ils parlent des Rahans, nous les dépeignent comme des apôtres des préceptes de Bouddha. Seulement il est un point que les bonzes ignorent et que la tradition écrite ne s'est point donné la peine d'étudier. C'est le nombre des Rahans auxquels les fidèles peuvent adresser leurs prières. D'abord, j'avais entendu parler de 18 Rahans; puis, un beau jour, il me tomba entre les mains un livre liturgique qui en énumérait 180. C'était bien là un véritable miracle de la *multiplication des saints*. Mais quelle ne fut point ma stupéfaction lorsque je visitai à Canton un temple qui en contenait 500 sous forme de petites statuettes en plâtre hautes de deux pieds. Alors eut lieu, entre moi et le bonze qui m'accompagnait, le dialogue suivant qui, loin de m'éclairer, ne fit qu'augmenter mon incertitude.

Moi. — Vous avez là les images de tous les *Rahans*?

Le bonze. — Oh! non, il y en a d'autres.

Moi. — Et combien?

Le bonze. — Pas peu. (Expression chinoise qui correspond à notre beaucoup.)

Moi. — Vous en savez le nombre?

Le bonze. — Non. Il est inutile, ils ne rapportent rien parce qu'ils n'ont le pouvoir de guérir aucune maladie. Nous n'avons ici que les *productifs*.

En somme, les Rahans sont sans doute aussi nombreux que les saints dans notre calendrier, ce qui n'est point peu dire.

Voici maintenant un autre album dont le sujet est loin d'être religieux. C'est l'histoire, en peinture, des aventures d'un Mongol qui se laissa prendre aux séductions féminines de Pékin. La peinture est sur soie, le dessin en est soigné, et quoique les nuances employées soient très vives, l'ensemble est très harmonieux, grâce aux talents des Chinois à disposer côte à côte avec art les couleurs les plus disparates. La première planche représente notre Mongol vêtu d'une longue capote en fourrures; un bonnet de même matière sur la tête, et avec un grand sabre recourbé au côté. Ses yeux arrondis, ses deux mains tendues en avant pour saisir l'objet désiré, tout en lui forme une préface excellente à la suite de l'album qui représente des sujets si scabreux que je renonce à en parler, en dépit de leur jolie exécution. Devant le Mongol, une jeune femme, à la taille élancée, à la physionomie fine et craintive, se tient immobile, comme clouée sur place, par le voisinage d'un sauvage enfant des steppes de l'Asie centrale. Enfin, dans un coin du tableau, une jolie potiche, d'où sort

un magnifique bouquet de ces chrysantèmes monstres qu'on ne voit qu'à Pékin, a permis au peintre de donner la mesure de son talent, car les Chinois sont surtout habiles comme peintres de fleurs, genre où la perspective joue un rôle à peu près nul, et où, par contre, l'emploi et l'arrangement des teintes vives occupent le premier rang.

Nonobstant le peu d'aptitudes des artistes chinois à représenter le corps humain qu'ils construisent sans s'inquiéter des principes de l'anatomie, l'album qui est devant moi se fait cependant remarquer par des personnages qui ne sont point trop désarticulés, et dont la physionomie exprime bien les sentiments. Ce dernier point surtout en fait une rareté, car les peintres chinois donnent toujours à leurs personnages, même aux portraits d'après nature, la même physionomie impassible qui fait que toutes les figures se ressemblent.

Après ce premier album, il en vient une foule d'autres beaucoup plus chinois, c'est-à-dire beaucoup moins bien faits, à notre point de vue. Les membres, bras et jambes, sont absolument désarticulés; les têtes tournent autour du cou comme une boule sur un pivot, les figures sont d'une monotonie fatigante. Parmi tous ces albums, un grand nombre représentent des sujets fort scabreux, et je dois avouer que ce sont en général les mieux faits. Il en est en Chine des œuvres artistiques morales comme des productions de notre littérature à l'usage des jeunes filles ; les unes et les autres se font remarquer par une pauvreté incroyable d'exécution qui les rend déplaisantes à regarder ou assommantes à lire. D'où vient que le graveleux, sous forme de gravures en Chine, sous forme de romans en France, attire plus les talents que leurs opposés? Sans doute de ce que la demande des premières est plus grande que celle des secondes, ce qui fait le métier d'auteur plus lucratif.

Quoi qu'il en soit, parmi les nombreux albums profanes que j'ai feuilletés dans les librairies de Pekin, je n'ai jamais pu en trouver un qui joignît à sa beauté d'exécution l'avantage de pouvoir figurer sur une table et d'être livré à la curiosité de tout le monde.

Après les albums viennent les tableaux, ou du moins ce qui en tient lieu en Chine. Ce sont des peintures plus ou moins grandes, sur papier ou sur soie, qui s'enroulent sur deux baguettes qui garnissent leurs extrémités. La peinture chinoise a eu, s'il faut en croire les historiens, son âge d'or, avec ses maîtres célèbres et ses grandes écoles ; mais tout cela est si loin de nous qu'il ne nous reste plus aucun vestige qui nous permette de juger la valeur de cette grandeur déchue.

Au XVI^e^ et XVII^e^ siècles, sous les règnes de Kang-chi et de Kien-long, au milieu du mouvement de renaissance de tous les arts, la peinture seule ne put retrouver un peu de la vie que les ans lui avaient enlevé. Et cependant elle se trouvait alors dans des conditions bien propres à la faire renaître. Parmi les missionnaires catholiques que Kang-chi avait réunis autour de lui, il y avait des peintres, des dessinateurs et des graveurs qui eussent pu donner d'excellentes leçons à leurs collègues jaunes. Cependant il n'en fut point ainsi, et la peinture chinoise continua et a continué jusqu'à nos jours à suivre sa vieille routine qui a même perdu, avec les ans, l'éclat dont l'avaient parée ses créateurs à sa naissance.

Cependant l'œuvre de nos missionnaires artistes dans l'extrême Orient a

été assez importante pour permettre à des imitateurs de faire aussi bien qu'eux. Parmi les peintures que l'on déroule devant moi, voici une toile qui représente une Vierge à l'enfant, peinte dans la manière du Pérugin. L'enfant surtout est d'une exécution remarquable, en dépit des teintes toujours plates de l'aquarelle, car les Chinois ignorent complètement la peinture à l'huile. Après cette œuvre, exécutée à la chinoise, par une main européenne, on m'apporte un gros paquet rendu informe par les attaques du feu et de l'humidité. Ce pauvre débris fait aujourd'hui partie d'une petite collection dont il forme une des pièces les plus rares, ce qui fait que le lecteur me pardonnera de m'étendre un peu à son sujet. Franchement, amour-propre de collectionneur mis à part, la pièce que je vais leur présenter présente un double intérêt, d'abord à cause de sa rareté, puis parce qu'elle nous permet d'étudier une preuve, aujourd'hui détruite, de notre puissante influence en Chine au XVII^e^ siècle. Le paquet informe constitue, en effet, un album, ou plutôt les débris d'un album qui représente les principaux sites du Palais d'été, cette superbe résidence des Fils du Ciel que des missionnaires français avaient construite pour eux sur le modèle de Versailles, et que des soldats français ont transformée en un monceau de ruines. Aussi, dès que j'examine les planches qu'il renferme, je n'y vois que toits à l'italienne, labyrinthes, jets d'eau, cascades et *vieux petits ifs en rang d'oignons*. Toutes ces choses qu'un poète a dénigrées si fort dans ses *Trois marches de marbre rose*.

Pendant que je regarde cet album, sans savoir ce qu'il représente, Yang se lève tout à coup et m'entraîne dehors. Il vient d'entendre le gong qui annonce la fermeture des portes de la ville impériale. Nous faisons diligence à travers la foule des retardataires qui s'empressent, les uns de sortir, les autres de rentrer dans la ville. Chemin faisant, Yang, pour me consoler d'avoir été ainsi interrompu, me dit : « Soyez sans crainte, vous retrouverez votre album à la même place demain et les jours suivants, ce sont *des choses d'Occident,* et nos bibliophiles n'y tiennent guère. »

Je me sens un peu rassuré par ses paroles. Nous traversons les portes au milieu d'une agitation extraordinaire. Une fois dans l'intérieur, nous voyons de chaque côté de l'entrée une haie de badauds qui sont venus là pour voir le désappointement du pauvre paysan qui arrivera trop tard pour pouvoir sortir, ce qui lui vaudra force quolibets de ces curieux. Devant le corps de garde, un soldat frappe à coups de plus en plus lents sur un grand gong pour annoncer que l'heure psychologique approche.

MAURICE JAMETEL.

NOUVELLES RECHERCHES

SUR

LA GUIRLANDE DE JULIE

Au directeur du *Livre*.

Monsieur,

Dans l'intéressante notice qui accompagne votre édition si élégante et si consciencieuse de *la Guirlande de Julie*, vous dites n'avoir rencontré jusqu'alors que deux copies manuscrites de la galanterie exquise de Montausier : celle du recueil de Conrart et celle du recueil de Maurepas.

Il en existe cependant une troisième qui se trouve à la Bibliothèque nationale, cataloguée au département des manuscrits sous le n° 19142.

Comme cette copie m'a paru présenter quelque intérêt, je vous demande la permission de vous la décrire aussi brièvement que possible.

Le manuscrit 19142 (ancien 1668) provient du fonds de Saint-Germain-des-Prés et comprend plus de deux cents feuillets. Le commencement est consacré à *la Guirlande de Julie*. En effet, la première page porte cette seule mention :

LA GUIRLANDE DE JULIE

Pour Mademoiselle de Rambouillet

Julie-Lucine d'Angennes.

Au verso, une épigramme de Carlincas, biffée d'un trait de plume, mais accompagnée d'une

note au crayon; puis au-dessous de l'épigramme, l'historique de *la Guirlande de Julie*, en quelques lignes que voici :

Monsieur le Marquis de Montauzier fit faire cette guirlande pour Mademoiselle de Rambouillet, qu'il espousa après treize ans d'amour[1]. Plusieurs de ses amys et des amys de ses amys firent des madrigaux à son exemple; monsieur le Marquis de Rambouillet mesme en fit un par compagnie, voyant que tout le monde en faisoit. Monsieur de Montauzier fit peindre toutes les fleurs chacune au naturel sur du velin et, dans les pages suivantes, tous les madrigaux qui estoient sur la mesme fleur. Avant cela, il y avoit un Zéphire qui répandoit des fleurs, et la première feuille estoit une guirlande composée de toutes ces fleurs ensemble avec le tiltre précédent; les vers estoient escrits aussy sur du velin, d'un (*sic*) escriture qui imitoit ou pour mieux dire qui surpassoit de beaucoup l'impression. C'estoit un nommé Jarry qui les avoit escrits. Tout cela estoit relié et faisoit un petit in-folio. Ce present fut fait deux ou trois ans avant qu'il l'espousast.

Au second feuillet commence le défilé de toutes les fleurs qui composent la *Guirlande de Julie*. Le copiste a conservé pour chacune d'elles la disposition adoptée par le manuscrit original; cependant les madrigaux groupés autour de la même fleur ne sont peut-être pas rangés dans l'ordre qu'avait déterminé Montausier.

Toutes les pièces de *la Guirlande*, sauf une, celle de *la Flambe*, signée du nom de Malleville, se retrouvent dans le manuscrit 19142. Une partie des madrigaux additionnels du recueil de Conrart est également insérée dans le même recueil. J'y relève, en outre, trois pièces inédites et diverses modifications qui n'ont pas été encore signalées, du moins que je sache.

Les désignations d'auteurs présentent des variations qu'il importe de noter. Ainsi le madrigal de *l'Anémone*, qui porte la signature de Montausier, est attribué par notre manuscrit à Conrart. Le second madrigal des *Lys*, composé par Martin et commençant ainsi : « Je puis mettre », etc., appartient à Malleville, d'après le manuscrit 19142. *La Fleur de grenade*, signée de Briotte dans l'original, est signée, dans cette copie, d'Andilly.

Les six madrigaux de *la Guirlande*, portant l'initiale C, sont tous attribués par notre manuscrit à Conrart. Enfin, le M. de R. devient dans ce même manuscrit le Marquis de Rambouillet, comme le dit très nettement d'ailleurs la note explicative qui figure à la première page de cette copie.

Pour ne pas lasser votre patience, monsieur, je passe sur des variantes sans importance reproduites en partie d'ailleurs par le manuscrit de Conrart et j'arrive immédiatement à celles qui demandent à être examinées de plus près.

Notre copie classe parmi les fleurs de *la Guirlande* les pièces de Malleville, que Montausier crut devoir éliminer et qui furent conservées dans les œuvres du secrétaire intime de Bassompierre : c'étaient *le Souci*, *la Fleur de grenade*[2] et *la Fleur d'Adonis*.

La variante du *Narcisse* de Montausier, signalée par le recueil de Conrart, se retrouve également dans le manuscrit 19142.

Une autre pièce sur le *Narcisse*, qui ne figure pas dans l'original, mais dans

1. Dans le manuscrit le mot *services* est barré et au-dessus on lit d'*amour*.

2. Mention au crayon dans le manuscrit 19142 *Hemerocalle*, p. 25.

le recueil de Conrart, avec cette mention : « anonyme », porte dans notre manuscrit la signature suivante : *M. Godeau, depuis évesque de Grasse.* En outre, les deux madrigaux sont tellement dissemblables, à l'exception toutefois du dernier vers, resté le même dans chaque copie, que je crois devoir vous donner le texte de la pièce du 19142.

Qu'Amour se plaist en mon malheur!
Dans le triste destin qui me fit une fleur
Il ne borne pas mon supplice :
Julie, à tes beaux yeux je me laisse esblouir;
Mais j'aime sans espoir, car le sort de Narcisse
Est d'aimer des objets dont il ne peut jouir.

Voici maintenant deux variantes inédites du 19142 :
L'une, dans *la Fleur de grenade,* signée C :

Mais j'ay mesprisé cet honneur
Et j'ay voulu demeurer fleur.

L'autre modifie comme suit les quatre derniers vers du *Pavot* de Scudéry, entièrement biffés à la plume :

Vous sçavez quel secours on tire des pavots ;
A vos yeux adorez sur la terre et sur l'onde
Je sçauray donner le repos
Qu'ils dérobent à tout le monde.

Je passe aux pièces inédites :
1° Le *Souvenez-vous de moy* :

Quoy que l'ardeur dont je me sens brusler
Me cause un extreme martyre,
Que me serviroit de parler?
Mon nom vous dit assez ce que je vous veux dire

De Frémont[1].

2° Un sonnet, signé Le Maistre, dont je vous donne le premier hémistiche seulement :

Ornement de ton sexe....

3° L'épigramme de Carlincas, insérée au verso de la première page et renvoyée, par une mention que nous avons déjà signalée, à la fin de la copie :

Belle Julie, on me demande
Si je n'ay point encor cherche
Quelque fleur pour vostre guirlande.
Mais en cela je suis fort empesché!
Où trouverois-je une fleur, je vous prie,
Si je n'ay pas, dont je suis bien faschè,
Ny champ, ny bois, ny jardin, ni prerie?

Enfin (et j'espère, monsieur, que vous me pardonnerez cette trop longue description en faveur de la petite surprise que je vais probablement vous faire),

1. Le nom de Frémont est rayé : puis à côte cette mention au crayon *le primevere, p.* 22

IVLIE LVCINE
D'ANGENNES
DAMOISELLE DE RAMBOVILLET.

enfin, dis-je, voici pour moi le passage le plus important et le plus curieux de cette copie inconnue de *la Guirlande de Julie*.

Le madrigal de Tallemant des Réaux : *les Lys*, tel qu'il figure dans l'original avec la signature Des Réaux Tallemant, est effacé complètement, puis refait sur ces mêmes ratures[1]. En outre, à côté de ce madrigal, en apparaît un autre beaucoup plus court, signé des Réaux, et biffé exactement comme le premier. Une note au crayon : « pour l'ornement..., à l'autre page », nous renvoie au verso où nous lisons, après le madrigal de Malleville, et en accolade, toujours sous la signature de Des Réaux, la pièce suivante qui me paraît une très heureuse réduction de l'original :

Pour l'ornement de l'empire françois,
Je descendis de l'Olympe autrefois ;
Mais quelques grands honneurs qui semblassent m'attendre,
Si l'on eust secondé mes vœux,
On ne m'en auroit fait descendre
Que pour couronner vos cheveux.

Cette particularité du manuscrit 19142 piqua vivement ma curiosité et m'engagea à examiner de très près la copie de *la Guirlande de Julie*.

J'y remarquai trois écritures bien différentes.

L'une, haute et droite, parfaitement régulière, paraît appartenir à la main d'un copiste exercé. On la retrouve d'ailleurs fréquemment dans les manuscrits du XVII^e^ siècle. Ici, elle a tracé l'en-tête du recto de la première page et la première moitié du verso où je vous ai signalé, monsieur, l'épigramme de Carlincas : son travail reparaît sur toutes les autres pages. C'est évidemment un calligraphe qui a copié les madrigaux de *la Guirlande*.

La seconde écriture, large et presque tremblée, n'apparaît au contraire qu'une fois, pour remplacer les quatre vers, biffés d'un trait de plume, du *Pavot* de Scudéry.

La troisième occupe la seconde moitié du verso de la première page avec la légende de *la Guirlande de Julie*. Je la suis, pour ainsi dire, à la piste. C'est elle qui, à chaque page, désigne l'auteur de tel ou tel madrigal, qui recopie à la dernière l'épigramme de Carlincas ; c'est elle seule qui a raturé, surchargé et définitivement remanié la pièce de des Réaux.

Il me semblait bien que j'avais vu cette écriture-là quelque part. Associant aux efforts de la mémoire des procédés d'investigation scientifique sur lesquels je reviendrai plus tard, je crus remarquer que ces caractères menus, secs, presque pointus[2], offraient une certaine analogie avec l'écriture de Tallemant des Réaux. Malheureusement les termes de comparaison dont je pouvais disposer étaient des plus restreints. On ne connaît jusqu'à présent qu'une pièce autographe du célèbre *anecdotier*[3] ; c'est le sonnet, qui se trouve dans le recueil

1. Toutefois la pièce est illisible, et je crois distinguer comme surcharge de la signature le nom de Cassandre.

2. La graphologie, malgré ses prétentions excessives, trouve assez facilement ici son application. L'écriture de des Réaux dénote bien le caractère de l'homme tel que le montrent ses Mémoires : très net, très précis, très observateur, mais caustique, impitoyable et même grincheux.

3. Il ne nous a pas été donné de voir le texte original des *Historiettes* et des Portefeuilles dont parle M. de Monmerqué. En revanche, nous avons eu entre les mains l'exemplaire de Voiture de 1656

de Conrart, adressé au secrétaire de l'Académie par son « très humble serviteur Des Réaux ».

Vous voyez d'ici, monsieur, mes promenades successives à la Bibliothèque Nationale et à la Bibliothèque de l'Arsenal : chaque fois, je cherchais à m'affermir dans mes convictions, et je crois avoir acquis la certitude aujourd'hui de n'avoir pas fait fausse route. Cependant, monsieur, je ne suis pas expert en écritures, et peut-être serait-il à propos de laisser à qui de droit le soin de contrôler mes assertions.

En outre, d'autres arguments plaidaient en faveur de ma thèse. — Veuillez comparer la légende du manuscrit 19142 avec l'alinéa que des Réaux consacre à *la Guirlande de Julie*, dans l'*Historiette* de Montausier, et dites-moi si vous ne trouvez pas comme un air de famille à ces deux textes.

Certes, l'auteur de la légende explicative en connaissait parfaitement l'histoire, mieux sans doute que la plupart des contemporains[1], dont les renseignements à cet égard sont insignifiants ou bourrés d'inexactitudes.

Montausier épousa en effet Julie d'Angennes, « après treize ans d'amour ». Des Réaux le dit très nettement dans ses *Historiettes* : « ç'a été un *mourant* d'une constance qui a duré plus de treize ans ». Plus loin, il ajoute : « dès le temps du roi de Suède, il avoit commencé à travailler à *la Guirlande de Julie* ». Or le temps du roi de Suède, c'est 1632, et les lettres de Chapelain, dont nous devons l'entière publication aux soins éclairés de M. Tamizey de Larroque, viennent certifier officiellement l'acte de naissance de *la Guirlande de Julie*.

Je vous envoye, dit-il dans une lettre adressée au comte de Fiesque le 9 septembre 1633, un long madrigal que j'ay esté obligé de faire pour votre illustre cousine, Mademoiselle de Rambouillet, dans le dessein qu'un de nos amis a pris de luy faire une couronne de fleurs dont chacune parlera ou sera présentée à sa louange. C'est une imitation de l'italien de Guazzo pour une certaine comtesse de Montferrat et qui réussira.

Quelques jours après, le 14 septembre, Chapelain écrivait au baron de Salles qui devenait, deux ans plus tard, par la mort de son frère aîné, baron de Montausier :

J'achève en vous disant que je me tiens quitte envers vous du madrigal de fleurs que je vous avois promis, comme vous aurés veu par ma précédente....

Mais revenons à la légende du manuscrit 19142. Vous remarquerez, monsieur, que son auteur parle du marquis de Rambouillet comme d'un des collaborateurs de *la Guirlande* et qu'il lui attribue la paternité du madrigal l'*Hyacinthe*. Or Des Réaux le désigne à peu près dans les mêmes termes, et il est le

que possède la Bibliothèque de l'Arsenal et qui est annoté, dit-on, par des Réaux. M. Monmerqué, en quelques lignes annexées à la première page de cette belle édition, met en doute l'authenticité de l'écriture : nous partageons son avis et nous croyons même qu'une partie des annotations n'appartient pas à Tallemant. Nous nous en expliquerons à l'occasion.

1. Vous-même, monsieur, vous avez relevé cette prodigieuse erreur d'Huet fixant à 1632 l'hommage de la Guirlande à Julie d'Angennes. Le savant évêque a voulu sans doute parler de l'idée première, telle que la conçut Montausier.

seul contemporain des Montausier et des Rambouillet qui nous ait fait cette révélation.

L'auteur de la légende nomme le calligraphe Jarry; Des Réaux le nomme également, et cette fois c'est à l'éditeur des *Historiettes* que j'emprunte l'affirmation suivante :

> Des Réaux est peut-être le seul contemporain qui nous ait parlé de l'admirable talent de ce Nicolas Jarry.

Mes recherches ne m'eussent pas semblé suffisantes, si je n'avais dépouillé le reste du manuscrit 19142. Or il est entièrement consacré à cette légion de poètes de ruelles, que Des Réaux cite volontiers dans ses *Historiettes*. A côté des noms plus connus de Godeau, de Pelisson, de Maucroix, de Scudéry, de Benserade, de Montreuil et de Bois-Robert, je trouve ceux de Serizy, de Fremont, de Cassandre, de M^lles^ du Val, Ogier et d'Ardenay, de Quillet et de Meziriac, dont les œuvres poétiques sont absolument ignorées.

Ces différentes pièces sont écrites tantôt par le calligraphe, tantôt par le copiste que je crois être Tallemant des Réaux.

Ici, monsieur, j'ouvre une parenthèse pour vous dire qu'un autre manuscrit de la Bibliothèque nationale, le n° 19145, appartenant, lui aussi, au fonds de Saint-Germain-des-Prés, se présente dans les mêmes conditions que le 19142. Le format, la reliure, les fers qui s'y trouvent imprimés sont tout à fait semblables. Les deux sortes d'écriture que j'ai signalées dans le 19142 reparaissent dans le 19145. Ce dernier recueil comprend, à côté d'un certain nombre de poésies empruntées au *Cabinet satyrique* et aux œuvres de Corneille, de Sarazin, de Gombaud, de Malleville et de Saint-Pavin, une série de pièces imprimées ou inédites signées d'Etlan, Lafemas, Le Pailleur, Carlincas, Mareuil, Dulot, *M. Paschal*, M^lle^ Paschal, et autres noms que citent volontiers les *Historiettes* de Des Réaux.

Mais ce qui rend plus intéressante encore la lecture de ces poésies, dont la plupart n'ont pas vu le jour, c'est la multiplicité des notes qui leur servent de commentaires et qui sont *toutes* de cette écriture menue et pointue que je crois être celle de Des Réaux. Ces notes sont certainement l'œuvre d'un contemporain : j'en ai trouvé qui portaient la date de 1653; elles tournent généralement à l'épigramme et rappellent l'esprit médisant de l'auteur des *Historiettes*. Il en est même qui se trouvent reproduites presque textuellement dans l'œuvre de Des Réaux. Je prends indifféremment mes citations dans l'un ou l'autre des manuscrits.

La sanglante satire de « Chastellet, maistre des requestes » contre Malefas (Lafemas) porte comme sous-titre cette note : « Il (l'exécuteur des basses-œuvres de Richelieu) fit effigier le baron de Ciré et condamner son cheval à tirer le tombereau où estoit son effigie. »

Je lis dans les *Historiettes* : « On se moque dans cette satire de Chastellet, qu'il condamna le cheval de bataille du baron de Ciré à tirer le tombereau dans lequel estoit l'effigie de son maistre. »

L'anecdote de cet avocat qui, « plaidant pour les Portugais, commença ainsi : Messieurs, je plaide pour haut et puissant prince Philippe IV, roi des Espagnes, etc., etc., et qui, depuis cela, fut appelé l'advocat du roi d'Espagne »,

se trouve reproduite dans les mêmes termes au chapitre « des Avocats » et au manuscrit 19142.

L'*Historiette* consacrée au ministre huguenot, La Milletière, raconte « qu'il s'était mis en tête d'accommoder les deux religions ». La mention manuscrite est absolument semblable.

En outre, les notes de nos deux recueils de poésies indiquent de reste qu'elles émanent d'un homme fort au courant des habitudes de Tallemant, de l'hôtel de Rambouillet, de Sablière, de Maucroix, de Conrart et de Godeau, dont certaines pièces accusent les corrections autographes.

Ainsi Sablière devient « notre grand madrigallier », surnom et orthographe exactement reproduits dans les *Historiettes*, et la note manuscrite ajoute : « On l'appelle ainsy parce qu'il fait bien des madrigaux et qu'il ne fait guère que cela. M. Conrart, en riant, lui en expédia des lettres. »

Je vous citerai encore les commentaires sur l'établissement de l'Académie, sur les terreurs de la marquise de Sablé, sur le fou Dulot et la genèse des bouts-rimés, sur la *Milliade* et sur la pompe de Voiture, ce favori de l'hôtel de Rambouillet, dont « la mine niaise » est signalée dans les mêmes termes par les *Historiettes*.

Des Réaux se donne volontiers comme « raccommodeur » de poésies estropiées. L'auteur des notes de nos deux manuscrits est encore plus explicite : « Je ne prends, dit-il, cette peine que pour les *femelles* », un nom impertinent que les *Historiettes* affectionnent.

Je termine ces trop nombreuses citations par la plus significative de toutes. Une épître de M. de Frémont porte la suscription suivante :

Pour le forain Plessis,
Le fin plus beau des six.

L'annotateur écrit en marge : « c'étoit le troisième frère de la *Veuve* et de *Madame des Réaux ;* il gouvernoit la foraine de Languedoc dont son père estoit fermier.... » Pour quiconque a lu le chapitre des *Historiettes*, intitulé les *Amours de l'Auteur*, le premier membre de phrase de la note manuscrite est toute une révélation.

Certes, monsieur, voilà bien des arguments en faveur de ma thèse : sont-ils donc péremptoires et ai-je le droit d'en conclure que les manuscrits 19142 et 19145 pourraient revendiquer pour propriétaire Tallemant des Réaux ? Qui sait même s'ils ne faisaient pas partie de ces recueils de poésies dont parle si volontiers l'auteur des *Historiettes* et où ses amis briguaient l'honneur de figurer ? A vrai dire, il me serait difficile, sinon impossible, de déterminer comment et à quel titre ils seraient venus se fondre dans la fameuse collection de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

J'ai consulté, par acquit de conscience, le catalogue dressé par Dom Poirier, car, vous le savez aussi bien que moi, monsieur, il ne reste aujourd'hui que des données fort incertaines, sinon sur les acquisitions, du moins sur l'origine des différents manuscrits transportés au dépôt de la Bibliothèque nationale après le désastre de Saint-Germain-des-Prés en 1792.

La réponse que m'a fournie le catalogue de D. Poirier est loin d'être satisfai-

sante. Il indique cette double provenance : *Estrées* et *Coislin*. Or il est impossible que ces deux bienfaiteurs de la Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés lui aient donné simultanément les mêmes manuscrits.

Toutefois, une circonstance fortuite m'a permis de déterminer avec précision lequel, de Jean d'Estrées ou du marquis de Coislin, était le véritable propriétaire des deux manuscrits. Un troisième, le 19146, me tira d'embarras : ce manuscrit comprend une série de pièces pour ou contre Richelieu, et j'y trouvai plusieurs corrections de la Milliade de cette écriture que j'attribue à Des Réaux. La première page du 19146 portait l'étiquette traditionnelle de la plupart des manuscrits Coislin. Donc le 19142 et le 19145 appartenaient primitivement à la riche collection du chancelier Séguier, que la famille de Coislin reçut en héritage.

D'autres faits, moins probants peut-être, mais non moins intéressants, venaient compléter l'ensemble de mes renseignements. Examinant avec attention le papier des deux manuscrits, j'y remarquai en filigrane l'écusson du cardinal de Mazarin et celui de la Couronne royale. Je ne prétends pas donner là, pour la recherche des dates historiques et littéraires, un mode d'investigation infaillible ; mais il ne serait peut-être pas inutile de savoir quel parti on en pourrait tirer. Les filigranes du XIV^e^ et du XV^e^ siècle ont été étudiés ; ceux du XVI^e^ et du XVII^e^ attendent encore leur historien.

Je ne m'illusionne pas, monsieur, sur la valeur du travail que j'ai cru devoir vous soumettre, et je pressens les attaques qui lui sont réservées. La critique contemporaine est sceptique et peu clémente ; elle a été si souvent dupée qu'elle a le droit d'être incrédule. Les plus vaillants athlètes de nos luttes bibliographiques se sont vu reprocher fort aigrement des hypothèses hasardées : l'autorité de l'âge, le prestige du nom, le souvenir des services rendus n'ont pu préserver des plus vives attaques ces doyens de notre âge littéraire. J'aurais donc mauvaise grâce à réclamer le privilège de l'inviolabilité auquel ils ont plus que moi le droit de prétendre. Peut-être le premier coup de plume renversera-t-il tout l'échafaudage de mon argumentation ; je m'en consolerai facilement si, parmi ces matériaux laborieusement amassés, quelque curieux, plus heureux que moi, trouve les éléments d'un travail moins stérile.

Permettez-moi, monsieur, avant de terminer, de revenir à *la Guirlande de Julie*, pour chercher à débattre un point litigieux sur lequel les critiques ne sont pas encore tombés d'accord.

Ainsi que le manuscrit 19142, j'attribue à Conrart les six pièces de *la Guirlande* signées de l'initiale C, bien que le recueil de Sercy en accorde trois à Corneille.

Je n'ai qu'une très médiocre confiance dans les désignations d'auteurs faites par l'éditeur de cette curieuse collection. J'ai relevé plus d'une grave erreur dans les cinq volumes qui la composent. Telle pièce est signée d'un nom qui ne se trouve pas à la table commençant chaque tome et réciproquement. J'ai vu la même poésie appartenant à la fois à Scarron et à Scudéry, à Cotin et à Charleval.

Il serait à souhaiter qu'un érudit entreprit la réimpression d'un recueil si précieux pour l'histoire littéraire du XVII^e^ siècle et poursuivît la restitution à qui de droit des pièces anonymes ou frappées d'une désignation erronée : ce

serait un travail long et pénible, mais l'écrivain patient qui le mènerait à bonne fin aurait bien mérité de la bibliographie.

C'est à mon sens, en parfaite connaissance de cause, que l'auteur des attributions du manuscrit 19142 (je n'ose l'appeler encore Des Réaux) a complété l'initiale des six madrigaux de *la Guirlande de Julie*. Peut-être Conrart n'a-t-il pas voulu que son nom figurât dans l'original. Il est d'ailleurs bien prouvé aujourd'hui que le manuscrit offert à Julie d'Angennes dut passer par diverses transformations avant que Montausier le jugeât digne d'être présenté à son incomparable princesse. Notre copie est évidemment une de ces éditions mises au rebut.

Peut-être, monsieur, vous semblera-t-il intéressant de connaître d'un peu plus près les illustres inconnus qui ont collaboré, d'après notre manuscrit, à *la Guirlande de Julie*. Les *Historiettes* de Des Réaux me permettront de vous donner assez de renseignements pour satisfaire votre curiosité, sans abuser de votre complaisance.

De Frémont, l'auteur du *Souvenez-vous de moy*, était un agent diplomatique, justement estimé, neveu de Perrot d'Ablancourt, le traducteur plus élégant que fidèle des classiques latins et grecs. Frémont s'adonna, lui aussi, à la littérature; le manuscrit 19142 donne toute une liasse de ses poésies et Chapelain, dans ses lettres, le cite avec éloges.

M. Le Maistre, dont j'ai indiqué le sonnet, était un avocat fort en renom, qui se dégoûta promptement du monde et se retira chez les solitaires de Port-Royal. Des Réaux dit assez malicieusement qu'on lui confia le soin du jardin potager et qu'il n'était pas rare de rencontrer dans les plates-bandes du monastère le fameux M. Le Maistre, en gros souliers et la bêche à la main.

L'édition des *Historiettes* (Techener, 1858, t. VII) accompagne le nom de Carlincas de cette note due à Des Réaux :

> Languedochien qui a fait de si jolies épigrammes.

M. Paris nous apprend que ce poète « se nommoit[1] François-Juvénal de Carlincas, de la maison des Ursins, et fut tué au siège de Namur ». Il ajoute même, comme s'il avait la mort dans l'âme : « J'avoue avec quelque confusion que je n'ai pas trouvé ailleurs la trace des vers de ce galant homme. » Plus heureux que M. Paris, j'ai pu découvrir, précisément dans le manuscrit 19145 et dans le Recueil de Conrart[2], un certain nombre d'épigrammes et d'autres pièces de Carlincas qui sont, ma foi, fort galamment troussées.

En outre, j'ai eu cette bonne fortune de rencontrer, chemin faisant, dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale, 12680, deux épigrammes inédites,

1. Je me suis toujours demandé pourquoi les éditeurs de Tallemant des Réaux, beaucoup trop pénétrés de la couleur locale, avaient adopté cette orthographe ancienne dont le premier inconvénient est d'amener une certaine confusion entre le texte même des *Historiettes* et les notes des commentateurs.

2. *Recueil de Conrart*, in-4°, t. XXII.

signées Des Réaux, que je vous prie, monsieur, de vouloir bien accepter comme un dédommagement de mon interminable lettre.

Épigramme.

Ne croyez pas que la vengeance
M'anime jamais contre vous,
Vous ne m'avez point fait d'offense
Qui puisse irriter mon courroux.
En vain vous craignez que ma plume,
Pour adoucir mon amertume,
Vous fasse quelque mauvais tour.
Philis, n'en soyez plus en peine,
Quand on n'a point senty d'amour,
On ne sçauroit sentir de hayne.

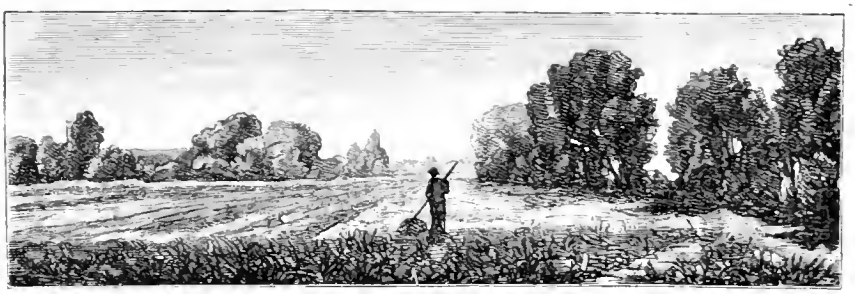
DES RÉAUX.

Madrigal, imité de l'italien, contre un aveugle qui s'estoit marié.

Que tu n'eus guère de cervelle
Lorsque ton cœur d'amour s'esprit,
Aveugle de corps et d'esprit,
De vouloir espouser une femme si belle!
Ton cocuage est tout certain.
Ton ami se travaille en vain
Pour t'exempter de cette tasche,
Comment garderois-tu ce trésor précieux :
Argus, encor qu'il eust cent yeux,
Ne put pas garder une vache.

DES RÉAUX.

PAUL d'ESTRÉES.



CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES.

COLLECTION D'AUTOGRAPHES DE M. BOVET.

(Suite.)

Parcourons maintenant la série des poètes et prosateurs étrangers : *Reuchlin :* Lettre en latin à Questenberg (1518). Il le conjure de prier le pape Léon X de s'interposer dans les querelles des théologiens : 1,200 fr. ; — *Martin Luther :* Lettre à Walther (1526) : 1,000 fr. Cette pièce a été acquise par M. Thibaudeau pour le compte d'un amateur anglais ; — *Melanchthon :* Lettre à Wolfgang Fabricius (17 mai 1519), où il parle d'Érasme, qui est l'honneur non seulement de ce siècle, mais de tous les siècles : 100 fr. ; — *Leibniz :* Lettre à Liebeknecht (30 janvier 1711) pour le remercier de l'envoi d'un morceau de bois pétrifié : 75 fr. ; — *Frédéric II :* Lettre en français à Voltaire (Remusberg, 6 novembre 1739) : 270 fr. ; — *Winckelmann :* Lettre à l'abbé Barthélemy (Rome, 13 septembre 1760), où il lui donne de curieux détails sur les débuts de sa carrière : 65 fr. ; — *Kant :* Lettre à son éditeur De la Garde (21 décembre 1792). Il le remercie des soins qu'il a donnés à la publication de la dernière édition de son ouvrage *la Critique du jugement :* 60 fr. ; — *Klopstock :* Lettre en français à Jérôme Pétion, maire de Paris (Hambourg, 25 avril 1792), pour lui témoigner l'estime qu'il a pour lui : 150 fr. ; — *Lessing :* Lettre au poète Gleim (Berlin, 1er février 1767). Il est sur le point d'aller s'établir à Hambourg, et il prévoit qu'il ne lui sera pas difficile d'oublier Berlin. Il va être forcé de vendre sa bibliothèque, composée de plus de 6,000 volumes, et il n'en conservera que ce qui lui est strictement nécessaire pour son travail courant. Ne connaîtrait-il pas quelque amateur disposé à lui acheter ses journaux ? Il a, entre autres, la collection du *Mercure de France* jusqu'en 1758 en 254 volumes ; *l'Année littéraire*, de Fréron, etc. Vendu 700 fr. ; — *Gœthe :* Lettre *inédite* à Schiller (Eisenach, 18 octobre 1795) dans laquelle il lui parle d'une traduction de l'ouvrage de Mme de Staël, *l'Essai sur les fictions :* 500 fr. ;

— *Schiller :* Lettre au libraire Gœschen (Dresde, 22 novembre 1786). Détails sur la publication de ses œuvres : 220 fr.; — *Charlotte Lengefeld*, épouse de *Schiller :* Détails sur ses enfants et sur Jean-Paul Richter : 32 fr.; — *Kotzebue :* Lettre au libraire Kummer (Kœnisberg, 7 décembre 1815) : 22 fr.; — *Schlegel :* Lettre à l'orientaliste Langlès : 18 fr.; — *Hegel :* Lettre d'affaires : 30 fr.; — *Niebuhr* : Lettre en français à Treuttel et Wurtz (Rome, 15 mars 1819). « Je m'occupe de faire imprimer les fragments de Cicéron que j'ai découverts dans la bibliothèque vaticane... » : 12 fr.; — *Grimm* (Jacob). Lettre à von Schlegel pour lui demander la copie de certains documents et dessins relatifs à la légende du vieux Titural qui se trouvent dans un manuscrit de la bibliothèque de Vienne : 25 fr.; — *Schopenhauer :* Lettre à un libraire qu'il prie de lui acheter certains ouvrages : 40 fr.; — *Schulze :* Lettre à un ami (Gœttingue, 14 février 1807). Elle donne des détails circonstanciés sur son développement intellectuel et littéraire et sur son caractère : 200 fr.; — *Henri Heine :* Lettre au romancier Herlossohn (Hambourg, 16 novembre 1830) : 100 fr.; — *Wagner :* Lettre à l'historien Ritter (Zurich, 21 novembre 1849). Dissertation sur la valeur de Feuerbach comme philosophe : 99 fr.; — *Bacon :* Pièce comptable : 140 fr.; — *Hamilton :* Lettre de recommandation à un magistrat pour un de ses compatriotes : 200 fr.; — *Swift :* Lettre datée du 27 octobre 1735. Il fera son possible pour se rendre à une invitation qui lui a été faite : 300 fr.; — *Pope :* Lettre de remerciements à Buckley qui l'avait invité à dîner : 150 fr.; — *Fielding :* Pièce comptable : 55 fr.; — *David Hume :* Lettre à la comtesse de Boufflers (20 août 1776), écrite cinq jours avant sa mort : « Quoique je sois certain, chère madame, d'être à quelques semaines, peut-être à quelques jours de ma propre mort, je ne puis me défendre d'être frappé par la mort du prince de Conti... » : 400 fr.; — *Burns :* Précieuse lettre d'envoi d'une ballade à John Mac-Murdo : 800 fr.; — *Walter Scott :* Lettre d'affaires à William Miller (Édimbourg, 31 janvier 1810) et relative à ses ouvrages : 75 fr.; — *Byron :* Lettre à sir Hoppet, consul du roi d'Angleterre à Venise. Il lui envoie une traduction allemande de *Manfred* et serait désireux de voir l'ouvrage traduit en italien : 200 fr.; — *Shelley :* Lettre à lord Byron (Pise, 17 septembre 1820). Détails intimes et intéressants pour la biographie de Cyron : 500 fr.; — *Th. Carlyle.* Lettre à un peintre de ses amis. Longs et intéressants détails sur les différents portraits de Frédéric II et sur son grand ouvrage en cours de publication (*l'Histoire de Frédéric II*) : 100 fr.; — *Thackeray :* Lettre à Ph. Chasles remplie de piquants détails sur Paris : 100 fr.; — *Machiavegli :* Lettre à son beau-frère (31 août 1523) pour lui annoncer sa prochaine arrivée : 200 fr.; — *Aretino :* Lettre à Du Thiers, secrétaire de Henri II. Il témoigne de son dévouement pour lui : 100 fr.; — *Tasso :* Annotations autographes sur les feuillets de garde et sur les marges d'un recueil imprimé de fragments des historiens primitifs : 195 fr.; — *Sarpi :* Lettre à l'évêque de Bellune (Venise, 1er juin 1604) : 250 fr.; — *Alfieri :* Lettre au marquis Capacelli (Pise, 7 mars 1783) au sujet du voyage qu'il vient de faire à Paris : 175 fr.; — *Manzoni :* Pièce de vers autographe, signée : 215 fr.; — *Manzoni :* Lettre à M. Gosselin (Milan, 9 décembre 1828). Il le remercie de l'envoi de sa traduction française des *I promessi Sposi* : 270 fr.; — *Silvio Pellico :* Lettre au comte de Larisse (23 janvier 1839) et relative à l'ouvrage de Léopold Ranke, *les*

Papes romains : 50 fr. ; — *Erasmus :* Lettre en latin à Louis Ber, théologien catholique suisse : 360 fr. ; — *Juste Lipse :* Lettre au poète Dousa (13 octobre 1586) contenant des renseignements littéraires : 40 fr. ; — *H. Conscience :* Lettre à Gabriel Vicaire (Anvers, 6 décembre 1855) auquel il donne de nobles conseils sur la manière de se conduire dans la vie et de reconquérir cette énergie qui lui fait défaut : 15 fr. ; — *Zwingli :* Pièce historique (23 janvier 1528). Réponse au pasteur Hütten contre la sixième conclusion des objections de la convocation d'Appenzel : 200 fr. ; — *Bullinger*, continuateur de Zwingle : Lettre aux maires et conseillers de la ville de Berne (14 décembre 1531) : 250 fr. ; — *Viret*, réformateur et écrivain : Pièce historique adressée par les ministres de l'Église réformée de Lyon aux membres du conseil de Berne, touchant le projet d'alliance entre eux et Charles IX (Lyon, 18 novembre 1564) : 200 fr. ; — *J.-J. Rousseau :* Lettre à Voltaire (Paris, 30 janvier 1750) signée J.-J. Rousseau, citoyen de Genève. En voici le début : « Monsieur, un Rousseau se déclara autrefois votre ennemi de peur de se reconnaître votre inférieur. Un autre Rousseau, ne pouvant approcher du premier par le génie, veut imiter ses mauvais procédés. Je porte le même nom qu'eux, mais n'ayant ni les talents de l'un ni la suffisance de l'autre, je suis encore moins capable d'avoir leurs torts envers vous. Je consens bien d'être inconnu, mais non déshonoré, et je croirois l'être si j'avois manqué au respect que vous doivent tous les gens de lettres et qu'ont pour vous tous ceux qui en méritent eux-mêmes. Je ne veux point m'étendre sur ce sujet ni enfreindre, même avec vous, la loy que je me suis imposée de ne jamais louer personne en face. Mais, monsieur, je prendrai la liberté de vous dire que vous avez mal jugé d'un homme de bien en le croyant capable de payer d'ingratitude et d'arrogance la bonté et l'honnêteté dont vous avez usé envers moi au sujet des *Fêtes de Ramire*. Je n'ai point oublié la lettre dont vous m'honorâtes dans cette occasion ; elle a achevé de me convaincre que, malgré de vaines calomnies, vous êtes véritablement le protecteur des talens naissants qui en ont besoin... » Cette curieuse lettre a été vendue 310 fr. ; — *Gessner :* Lettre au graveur Mechel (Zurich, 12 décembre 1773). Lettre relative à ses œuvres et à des gravures dont il lui annonce l'envoi : 35 fr. ; — *Lavater :* Lettre en français au révérend Stanier Clarke, à Londres (Baden, 12 octobre 1794). Il mande qu'il ne peut entreprendre l'impression des *Paroles de Jésus-Christ* en anglais avant d'avoir de quatre à cinq cents souscripteurs : 38 fr. ; — *Mallet du Pan :* Lettre au libraire Panckoucke (Genève, 17 novembre 1783). Très intéressante lettre où il pose ses conditions pour entrer comme rédacteur au *Mercure de France*. Il ne pourra commencer sa collaboration qu'au mois de janvier prochain. Il consent à recevoir vingt-cinq sous par souscription et demande une avance de quinze cents livres tous les trois mois : 25 fr. ; — *De Haller :* Lettre en français à Silvio Pellico (Soleure, 8 novembre 1838) : 40 fr. ; — *De Sismondi :* Lettre à Mme Tiedge (Genève, 28 juillet 1806) contenant d'intéressants détails sur Mme de Staël : 30 fr. ; — *Bitzius dit Gotthelf :* Pièce autographe signée de George Sand (1872). C'est l'original de la préface que George Sand écrivit pour la traduction du volume de Jerémias Gotthelf intitulé : *Au Village*, faite par Max. Buchon et publiée en 1872 : 61 fr. ; — *Topffer :* Lettre au naturaliste Carl Vogt : 100 fr. ; — *Cherbuliez : la Joconde*, pièce autographe

signée (Genève, 11 mai 1871) : 15 fr.; — *Mickiewicz :* Pièce de vers autographe signée : 23 fr.; — *Pouchkin :* Lettre en français : 115 fr.; — *Irving :* Lettre aux éditeurs Wiley et Paterson (New-York, 3 mai 1838) pour leur recommander un jeune homme qui va faire ses débuts en littérature : 26 fr.; — *Cooper :* Lettre à Jullien, de Paris (Paris, 1832) pour accepter son invitation : 28 fr.; — *Edgar Poë :* Lettre à Carey. Il a peur que son correspondant l'ait oublié, car il n'a pas reçu sa lettre. Le manuscrit (?) fera environ 18 pages : 195 fr.

Terminons en annonçant qu'au mois de novembre prochain aura lieu la vente de la troisième et dernière partie de cette précieuse collection. Une édition de luxe du catalogue sera mise en vente au commencement de l'année prochaine. Elle contiendra, outre les fac-similés qui se trouvent dans l'édition ordinaire, un certain nombre de pièces reproduites en photogravure.

— La maison Charavay a vendu, le 30 avril dernier, les autographes qui composaient la collection de M. Monmerqué.

Voici l'indication des pièces principales : Le président Bouhier : 21 lettres à l'abbé Le Blanc, 1728-1743, 41 p. in-4°; correspondance inédite et intéressante pour l'histoire littéraire : 910 fr.; — Abbé Genest, 23 lettres à M^lle^ de Scudéry, 1679-1699, 71 p. in-4°; correspondance des plus précieuses pour le règne de Louis XIV, au point de vue historique et littéraire : 780 fr.; — Mascaron : 14 lettres à M^lle^ de Scudéry, 1671-1687 : 1,200 fr.; — Tallemant des Réaux : Manuscrits autographes formant la valeur de 2 vol. in-4°. Ces pièces, parmi lesquelles il doit s'en trouver d'inédites, devaient servir à compléter les *Historiettes* ou à rédiger des *Mémoires* sur la régence d'Anne d'Autriche que Tallemant ne réussit pas à terminer : 810 fr. — Une volumineuse correspondance des Arnauld qui figurait au catalogue a été retirée au moment de la vente

— Nous aurions voulu pouvoir rendre compte de la vente de la bibliothèque de M. Renard, de Lyon, qui a eu lieu à l'hôtel Drouot, du 12 au 17 juin, par les soins de notre érudit collaborateur M. Claudin. La place nous manque; nous en reparlerons.

Étranger. — Voici quelques prix atteints à la vente de la bibliothèque Gosford à Londres. Nous citons surtout les ouvrages français et recherchés de nos bibliophiles. Bartsch : *Le peintre graveur*, grand papier : 30 liv. sterling; Neuf volumes illustrés par Rawlansdon, en édit. orig. parmi lesquels *Tours of D^r^ Syntax*, de Combes : 49 liv.; le Décaméron de Dibdin, gr. papier, 3 vol. : 23 liv. 10 shillings; *Tour in France and in Germany*, du même, gr. papier, 3 vol. : 25 liv.; *Bibliotheca Spenceriana*, du même avec d'autres ouvrages bibliographiques, 7 vol. gr. papier : 26 liv.; le *saint Paul* et le *Monasticon*, de Dugdale, 18 vol. gr. papier : 134 liv.; les *Arts du moyen âge*, par du Sommerard : 66 liv.; les oiseaux d'Europe, de Gould : 120 liv.; les oiseaux d'Australie, du même : 200 liv.; Kip : *Nouveau théâtre de la Grande-Bretagne* : 57 liv.; les portraits de Lodge, épreuves sur chine, édit. orig. in-f° : 56 liv.;

Purchas's : *Pilgrimes*, 6 vol. : 82 liv. : *l'Architecture à Venise*, de Ruskin, 1851 : 32 liv. : le premier in-f° de Shakespeare, 1623 : 470 liv. ; Silvestre, paléographie : 59 liv.

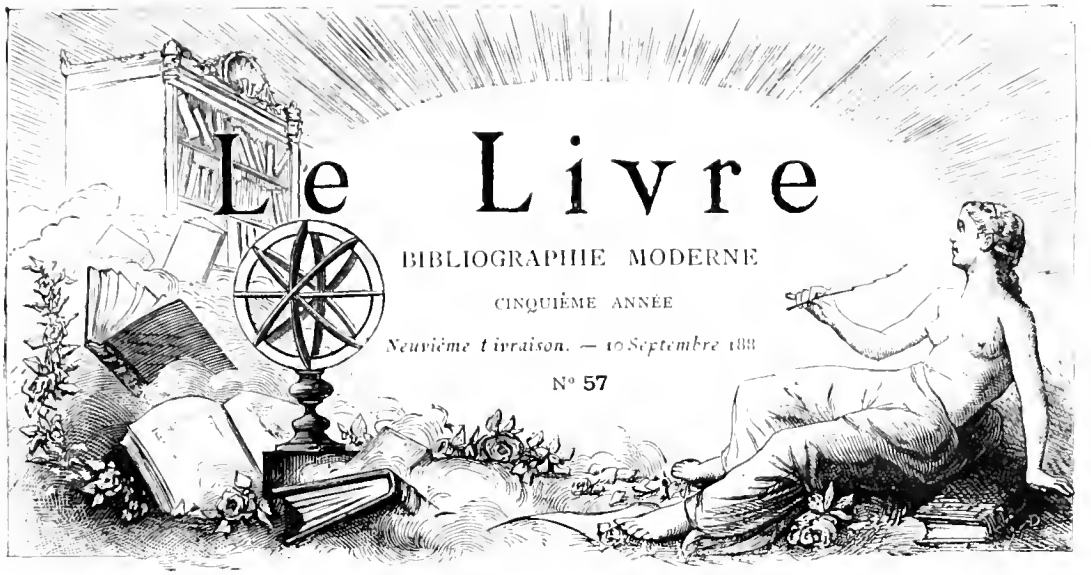
— A cette vente, le libraire Trovey s'est rendu acquéreur du premier volume de la bible de Gutenberg (circa 1450), connue aussi sous le nom de bible Mazarine, au prix de 500 livres sterling, soit 12,500 francs.

— Une vente, dont MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge nous ont envoyé le catalogue, a eu lieu le 9 juillet. Les livres, précieux pour la plupart, étaient annoncés comme venant du château de ***. Un manuscrit des *Actes des apôtres*, en latin du XII^e^ siècle, s'est vendu 30 livres sterling; — *la Navigation de Jacques V autour de son royaume*, 41 livres; — *Opera nova*, la première impression xylographique italienne, 18 livres; — *Cordyale*, en français, imprimé par Captin : 200 liv. : — *les Contes de La Fontaine*, édition des *Fermiers généraux :* 40 liv. ; — *Mystère de la Vierge Marie et Jésus*, 2 vol. : 64 liv. ; — des chroniques et un *Coustumier de Normandie* en manuscrit : 980 et 345 liv. ; — *Ponthus et la belle Sidoine*, 120 liv. ; — *Ysaïe le Triste*, 1^re^ édition : 80 liv. — La vente a rapporté en tout 2,875 liv. 5 shillings.

— A la vente de la bibliothèque de feu M. J.-W. Jones, qui a eu lieu du 19 au 21 juin, par les soins de MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, on remarque, outre des ouvrages de typographie de grande valeur, mais d'un intérêt purement local, la première édition des *Quadrupèdes* de Bervick, en grand papier : 37 liv. 10 shillings; — *les Contes de La Fontaine*, édition des *Fermiers généraux :* 25 liv. 10 shillings; — *la Galerie Parlain :* 19 liv. ; — *Beatæ Mariæ Officium :* 87 liv : — la première édition de *l'Élégie de Gray :* 12 liv. : — *le Roman de la Rose*, imprimé par Petit : 139 liv. — Le résultat de la vente s'élève à 3,708 liv. 10 shillings et 6 pence.

— Nous ne pouvons ne point parler d'une vente très importante qui a eu lieu à New-York au mois de mars dernier. MM. Leavit ont vendu la collection d'un bibliophile éminent, M. Murphy, qui organisa plusieurs bibliothèques publiques et fonda la Société historique de *Long-Island*. Le catalogue de sa collection comportait plus de 3,000 numéros. Sa bibliothèque renfermait une série remarquable d'ouvrages sur l'Amérique.

L'ouvrage le plus précieux qui figurait au catalogue était un précieux manuscrit in-folio de 66 pages, intitulé : *De figuris humanis*. Ce manuscrit est réputé être l'autographe même du livre de Rubens, et il est accompagné de 46 pages de dessins de sa main. M. Pawlowski a consacré à ce manuscrit, qui a été adjugé au prix de 4,950 francs, une notice des plus intéressantes, mais que son étendue ne nous permet pas de transcrire ici.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Vieux airs, jeunes paroles, par Octave Uzanne. — **Le Mouvement littéraire, par** Édouard Drumont. — **Critique littéraire du mois. — Romans, Contes et Nouvelles. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Géographie. — Sciences philosophiques — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

VIEUX AIRS — JEUNES PAROLES

VARIATIONS SUR LES CHOSES QUI PASSENT

(Notes familières d'un curieux.)

L'Actualité en vacances. — La grève estivale des libraires. — A la recherche des curiosités rétrospectives. — Anniversaire de la mort de Charles Baudelaire. — Écrits inédits du traducteur d'Edgar Poë à la vente Poulet-Malassis. — Amœnitates Belgicæ. — Mon cœur mis à nu. — Fusées, Suggestions. — *Les Sottisiers. — Pensées inédites de Baudelaire sur la société, la théologie et la politique. — Baudelaire commenté par lui-même, écrits intimes. — L'Amour, le Beau, le Mal. — Réflexions d'un poète désabusé. — Projet inédit du journal* le Hibou philosophe, *son format, son programme, ses opinions littéraires. — Conclusion.*

Paris, 31 août 1884.

Toc! toc! Personne ne répond; Paris est sorti. Il faut se morfondre à la porte de l'Actualité qui, elle aussi, a pris ses vacances; *Nada de nada!* disent les Espagnols, et c'est l'exclamation qui me vient devant cette Puerta del Sol du terrible mois d'août, près de laquelle je me démène et pourmène désespérément, car là-bas, au loin, un chacun repose à l'ombre. Les libraires n'éditent plus qu'en rêve, ils nourrissent leurs espérances hivernales sur quelque plage normande et ils n'impriment plus que la forme humaine de leur corps sur le sable fin et brûlant, gravure essentiellement de luxe et avant le flot, que la marée montante se chargera de détruire. — Le sommeil plane sur le monde des livres; les librairies semblent des nécropoles et la voix de la littérature n'est plus guère écoutée qu'aux stations des gares, aux heures d'arrêt, où, entre les soupirs de la machine qui halète, au roulement d'un

timbre télégraphique, sous un soleil qui étend ses nappes d'or fondu, un organe aigre-doux de vendeuse ambulante clame dans le silence provincial : « Demandez, les succès du jour, *Sapho*, *les Blasphèmes*, *le Maître de forges*, la *Correspondance de George Sand*, *le Gil Blas*,.... » échos qui s'éteignent lamentablement à la queue du train en partance.

L'encre sèche au bout de la plume, il faut se retremper et secouer la vase de son encrier où les mots s'embourbent, où la pensée risque d'échouer. Époque fatale, qui fit écrire autrefois de bien vives et spirituelles chroniques à Auguste Villemot ; mais celui-ci eut l'art de discourir à merveille sur la pointe d'une aiguille : là où il n'y avait rien, il apportait la fantaisie et faisait ses tours de passe-passe le plus gaiement possible devant le public. Le causeur bibliographe est tenu à plus de réserve ; si l'heure présente ne lui offre aucun aliment de critique, il doit fureter dans le passé, exhumer l'inédit, chasser sans relâche le *curieux* et revenir chargé de butin comme un zouave en pays conquis. — Ores, cette fin du mois d'août me remet en mémoire le poète Charles Baudelaire, qui, il y a aujourd'hui déjà dix-sept ans, mourut à Chaillot à moitié paralysé, après dix-huit mois d'effroyables souffrances.

Il ne m'appartient pas de retracer ici la physionomie de ce rare poète, hanté plutôt qu'inspiré par le génie le plus inquiétant, le plus sarcastique et le plus virilement quintessencié de ce siècle. Les portraits ou les études de psychologie ne sont pas ici de mon domaine, et je resterai fidèle à mes habitudes de bavardages à tort et à travers sur le vieux neuf, me plaisant à tenir boutique de curiosités et à déballer sous les yeux d'un public ami et familier les pièces rares et introuvables de mon bric-à-brac littéraire. — Déjà j'ai publié au *Figaro*, il y a quelques années, *Un Baudelaire inédit*, d'après une moisson de notes que je venais de mettre en gerbes : ce sont ces notules que je vais donner ici revues et augmentées, les mettant ainsi à l'abri des injures du temps, dans un recueil aisé à consulter, car dans les feuilles éphémères du journalisme ce qui a vu le jour le matin est déjà oublié le soir même.

Des amis qui ont beaucoup fréquenté Baudelaire, cet habitant de la pointe extrême du Kamtchatka romantique — ainsi que le désignait Sainte-Beuve, — des fidèles compagnons tels qu'Asselineau, Banville, Auguste Vitu, Champfleury et Léon Cladel ont pieusement honoré sa mémoire en consacrant à l'homme et à l'œuvre des pages vibrantes d'émotion ou des études chargées de souvenirs et d'anecdotes, qui font ressortir à merveille les mille facettes originales de cet esprit qui se ruait à l'étrange.

On a sondé la vie, inventorié les boutades, paraphrasé les excentricités de ce dandy littéraire, à la fois sceptique et chercheur d'idéal ; sa biographie est donc faite, sinon écrite, et c'est affaire à quelque historiographe des lettres contemporaines de réunir et de classer les documents épars un peu partout dans les colonnes de la presse quotidienne et périodique. Je n'ajouterai rien à sa gloire encore éclatante et brûlante d'actualité, en refaisant un de ces portraits que ce railleur, amant de l'impossible, nommait « *des Rapinades* » : mais à cette place, surtout à cette date, je tiens à présenter un Baudelaire inédit, plus intime et moins banal ou extérieur.

***

Je suis redevable à Auguste Poulet-Malassis des quelques notes qui vont suivre. C'est en pénétrant dans le cabinet de cet ex-libraire bibliophile qui a touché en observateur, en roué, mais aussi en fin lettré à tous les hommes de son temps, qu'il me fut permis d'examiner, de lire, de classer dans ma mémoire et même de transcrire subrepticement une grande partie de ces pièces inédites dont les manuscrits autographes furent livrés aux enchères et adjugés, à moins de 600 francs, du 1er au 4 juillet 1878, lors de la vente après décès de l'illustre éditeur du passage Mirès.

Malassis, qui fut tour à tour le libraire et l'hôte de Baudelaire, son compagnon dévoué et son constant confident, aussi bien à Paris qu'à Bruxelles, où le hasard les réunit, Malassis avait, je ne saurais dire comment, hérité de ces précieux documents, et, à l'exemple des avares de Quintin Metzys ou des Bartholos bibliomanes, il les conservait jalousement dans cet appartement de la rue de Grenelle, n° 59, jouxte la belle fontaine de Bouchardon, où il était venu se loger aussitôt son retour de Bruxelles.

De fait, ces manuscrits ne constituaient pas une œuvre d'ensemble ; on n'aurait su y trouver une seule pièce de large envergure. Il n'y avait là qu'une manière de lave refroidie, issue de ce volcan intellectuel qui produisit *les Fleurs du Mal*.

En dehors de divers projets relatifs à des pièces de théâtre et à côté d'ébauches de préfaces, ces papiers renfermaient un recueil d'épigrammes amères sur la Belgique, *Amœnitates Belgicæ*, et deux dossiers des plus curieux : le premier, formé de quatre-vingt-quatorze pièces autographes, dont quelques-unes au crayon, intitulées : *Mon cœur mis à nu* ; l'autre, composé de vingt-trois pièces

in-folio colligées sous ce titre : *Fusées*, *Suggestions*.

***

Tout en me réservant de relater quelques citations que j'ai pu cueillir au hasard dans ces divers opuscules, c'est du dernier principalement que je vais m'occuper. — Ce n'est, à proprement parler, qu'un calepin de notes piquantes, de boutades graves ou légères, de traits ou aphorismes fixés au courant de la pensée, de fusées allumées à toutes les étincelles de la conversation, le tout grouillant dans une hétérogénéité impossible à décrire. Au siècle dernier, on nommait ces sortes de blocs-notes : un *Sottisier* ; tel celui de Voltaire, qu'on a publié il y a cinq ans déjà. Balzac, plus réaliste, appelait ce vide-poches de l'esprit : un *garde-manger*, tandis que l'auteur de la *Vieille maîtresse*, que son ami Baudelaire tenait en si haute admiration, désigne encore aujourd'hui l'in-folio de même usage qu'il possède sous une magistrale reliure de maroquin rouge, par ce terme d'un superbe dédain : *Mon Crachoir*.

Dans ces *Fusées et Suggestions*, le traducteur d'Edgar Poë se révèle sous un jour très bizarre et peu connu. C'est bien toujours le même esprit satanique, surmené par de fantômesques visions, la même personnalité concentrée dans la force de son mépris des foules, le même évocateur des sensations macabres ; mais à côté de ce sombre héros, qu'on croirait voir sortir d'un conte de Nathaniel Hawthorne, on aperçoit l'écrivain mis à nu jusqu'au derme. Dans ses *Mélanges*, Baudelaire se cherche, s'écoute penser et se regarde vivre. On dirait qu'il se déchiffre, s'analyse pour mieux annoter lui-même ses fréquentes contradictions ; je n'oserais pas dire que c'est le poète en robe de chambre, car je craindrais d'énerver l'ombre de son dandysme raffiné, mais à coup sûr c'est le penseur qui se contemple au miroir de son âme ; c'est le pécheur qui s'humilie devant un Dieu qu'il reconnaît et qu'il appelle ; c'est l'amoureux des paradis artificiels qui se prend à songer au paradis réel, et qui, faisant un retour sur sa conscience, s'écrie, à l'exemple de Voltaire, dans ce *sottisier* dont je parlais à l'instant : « Plus de scepticisme ; le scepticisme détruit tout et se détruit lui-même, comme Samson accablé sous les ruines du temple.

***

Ce n'est pas que Baudelaire fût entièrement sceptique, sa grande aristocratie d'intelligence n'aurait pu s'accommoder de ce nihilisme du cœur. Il avait juste la pointe de scepticisme nécessaire pour féconder son humour et saupoudrer ses paradoxes. Au fond de lui-même sommeillait un grand croyant nourri de Chateaubriand et de Joseph De Maistre. Il ne se montre donc point, dans ses notes, humanitaire à larges vues, démocrate utopiste ou apôtre de progrès, car selon lui la croyance au progrès serait une doctrine de paresseux. Mais ne nous attardons pas à considérer le caractère de cet étrange écrivain ; je m'en vais citer tout aussitôt, dans le désordre où elles se trouvent, quelques-unes de ses *fusées* sociales, théologiques et politiques qui feront sauter, j'en suis assuré, plus d'un fervent admirateur de son talent dans le clan des républicains où il compte tant d'amis.

— Je n'ai pas de conviction, comme l'entendent les gens de mon siècle, parce que je n'ai pas d'ambition. Il n'y a pas en moi de base pour une conviction.

— Cependant, j'ai quelque conviction *dans un sens plus élevé*, et qui ne peut pas être compris par les hommes de mon temps.

— Les brigands seuls sont convaincus. — De quoi ? — Qu'il leur faut réussir ; aussi ils réussissent. Pourquoi réussirais-je, puisque que je n'ai même pas envie d'essayer ?

— Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles. Donc le grand homme est vainqueur de toute sa nation.

— Il ne peut y avoir de progrès (vrai, c'est-à-dire moral) que dans l'individu et par l'individu lui-même. Mais le monde est fait de gens qui ne peuvent penser qu'en commun ou ne peuvent s'amuser qu'en troupe. — Le vrai héros s'amuse tout seul.

— Un dandy ne fait rien. Vous figurez-vous un dandy parlant au peuple, si ce n'est pour le bafouer ?

— Il n'y a de gouvernement raisonnable et assuré que l'aristocratique — Monarchie et République basées sur la démocratie également absurdes et faibles.

— Il n'existe que trois êtres respectables : le prêtre, le guerrier, le poète — l'homme qui chante, l'homme qui bénit, l'homme qui sacrifie et se sacrifie. — Savoir tuer et créer. — Les autres hommes sont taillables et corvéables, faits pour l'écurie, c'est-à-dire pour exercer ce qu'on appelle des professions.

— Les matérialistes abolisseurs d'âme sont nécessairement des abolisseurs d'enfer ; ils y sont à coup sûr intéressés ; tout au moins ce sont des gens qui ont peur de revivre : les paresseux !

— Immense goût de tout le peuple français pour la *pionnerie* et pour la dictature, c'est le : *Si j'étais Roi*.

— Je m'ennuie en France, surtout parce que tout le monde y ressemble à Voltaire : Emerson a oublié Voltaire dans ses *Représentants de l'humanité*. Il aurait pu faire un joli chapitre intitulé : « *Voltaire* ou l'*Antipoète* ; le roi des badauds, le prince du superficiel, l'anti-artiste, le prédicateur des concierges ; le père Gigogne des rédacteurs du *Siècle*. »

— Défions nous du peuple, du bon sens, du cœur, de l'inspiration et de l'évidence.

— Il y a dans tout changement quelque chose d'infâme et d'agréable, à la fois quelque chose qui tient de l'infidelité et du demenagement. — Cela suffit à expliquer la Révolution française.

— 1848 ne fut charmant que par l'excès du ridicule.

— La révolution par le sacrifice confirme la superstition.

— Le peuple est adorateur-ne du feu : feux d'artifices, incendies, incendiaires.

— Trois eternelles obsessions populaires sur les murs, une..., le priape antique, le mot de Cambronne et *Vive la République!*

— En somme, devant l'histoire et devant le peuple français, la grande gloire de Napoleon III aura ete de prouver que le premier venu peut, en s'emparant du telegraphe et de l'Imprimerie nationale, gouverner une grande nation. Imbeciles sont ceux qui croient que de pareilles choses peuvent s'accomplir sans la permission du peuple; — et ceux qui croient que la gloire ne peut être appuyée que sur la vertu! — ses dictateurs sont les domestiques du peuple — un f... rôle d'ailleurs — et la gloire est le résultat de l'adaptation d'un esprit avec la sottise nationale.

***

Selon le cliché connu, j'en passe et des meilleures; mais n'en voilà-t-il pas suffisamment pour poser l'auteur des *Petits Poèmes en prose* comme le plus logique des autoritaires? Baudelaire, qui ne niait pas l'ivresse des foules, ivresse capiteuse et malsaine à son tempérament d'écrivain, ne cesse, dans ces boutades inédites, de revendiquer l'autocratie comme indispensable au bonheur de ses compatriotes. Si la place ne m'était point chrétiennement mesurée par le désir que j'ai de laisser du terrain à mes collaborateurs, il me serait agréable de présenter des théories plus largement développées, et de faire saillir des paradoxes de la plus étrange audace. Je ne dois point cependant oublier le littérateur, le penseur que je signalais plus haut, le propre commentateur de ses conceptions, le croyant, le dévot, le philosophe, enfin, et je vais, en abrégeant, choisir les notes qui me paraitront le mieux refléter les sensations intimes de cette puissante individualité.

Voici d'abord une confession précieuse :

« Au moral comme au physique, j'ai toujours eu la sensation du gouffre, non seulement du gouffre du sommeil, mais du gouffre de l'action, du rêve, du souvenir, du desir, du regret, du remords, du beau, du nombre. — J'ai cultivé mon hysterie avec jouissance et terreur. Maintenant j'ai toujours le vertige, et aujourd'hui (23 janvier 1862) j'ai subi un singulier avertissement, j'ai senti passer sur moi *le vent de l'aile de l'imbécillité.* »

— De Maistre et Edgard Poe m'ont appris à raisonner.

Le goût du plaisir nous attache au présent. Le jour de notre salut nous attache à l'avenir.

— *Mes opinions sur le théâtre :* Ce que j'ai toujours trouvé de plus beau dans un théâtre, dans mon enfance et encore maintenant, c'est *le lustre*, un bel objet lumineux, cristallin, compliqué, circulaire et symetrique. Cependant je ne nie pas absolument la valeur de la littérature dramatique, seulement je voudrais que les comédiens fussent montés sur des patins tres hauts, portassent des masques plus expressifs que le visage humain et parlassent à travers des porte-voix; enfin, que les rôles de femmes fussent joues par des hommes. Après tout, le lustre m'a toujours paru l'acteur principal, vu à travers le gros bout ou le petit bout de la lorgnette.

— Sentiment de solitude dès mon enfance, malgre la famille et au milieu des camarades, surtout sentiment de destinee eternellement solitaire. Cependant goût très vif de la vie et du plaisir.

Relativement à la Légion d'honneur, Baudelaire, qui pouvait dire n'avoir qu'une seule chose de vierge : sa boutonnière, laisse, en passant, tomber ces grains de bon sens malicieux qui sont à la fois une mordante satire en quelques lignes.

— Celui qui demande la croix à l'air de dire : « Si on ne me décore pas pour avoir fait mon devoir, je ne recommencerai plus ».

Si un homme a du mérite, à quoi bon le decorer? S'il n'en a pas, on peut le décorer, parce que cela lui donnera un lustre.

Consentir à être décoré, c'est reconnaitre à l'État ou au prince le droit de vous juger, de vous illustrer, etc. D'ailleurs, si ce n'est l'orgueil, l'humilité chretienne defend la croix.

***

Sur la religion, sur la morale, sur la dignite et le culte du soi-même, le poète des *Limbes* professe des opinions de l'ordre le plus élevé. Pour lui, les deux qualités littéraires fondamentales sont le *surnaturalisme* et l'*ironie :* le coup d'œil et la tournure d'esprit satanique, mais ce *surnaturel* doit comprendre la couleur générale et l'accent, c'est-à-dire l'intensité, la sonorité, la limpidité, la vibrativité, la profondeur et le retentissement dans l'espace et dans le temps.

Le diabolisme flotte sans cesse devant ses yeux, c'est en vain qu'il semble vouloir s'en detourner. Il y revient fatalement : c'est l'obsession de son être. La femme, ce jouet charmant, qu'il aime dans le beau réel et surtout dans l'étrange, lui apparait bestialement satanique et le fait se souvenir du *Diable amoureux :* le chameau de Cazotte: Chameau, Diable et Femme.

Dans l'amour, Baudelaire s'ingénie à trouver un point de ressemblance avec la torture ou l'opération chirurgicale. — lors même, songe-t-il,

que deux amants seraient très épris et très pleins de désirs réciproques, un des deux sera toujours plus calme et moins possédé que l'autre : celui-ci ou celle-là est donc l'opérateur ou le bourreau, tandis que l'autre devient le *sujet*, la victime.

Un jour que, devant lui, on agitait cette question, à savoir quel était le plus grand plaisir de l'amour, il laissa chacun analyser son sentiment, et lorsque son tour fut venu de formuler une opinion, il s'écria de sa voix stridente et métallique : « Moi, je dis : la volupté suprême et unique de l'amour gît dans la certitude de faire le mal — et l'homme et la femme savent de naissance que dans le mal se trouve toute volupté. »

Parfois, dans ces notes, dont je ne puis citer pour mille raisons qu'une très faible partie, Baudelaire s'exprime avec une crudité de langage qui, sous une autre plume que la sienne, eût été monstrueusement grossière; mais la grossièreté n'était point le fait de cet extrême délicat, et, dans ces passages audacieux, le cynisme est tellement crâne qu'il cesse aussitôt d'être obscène.

Au point de vue de l'esthétique, ce grand artiste a concentré la définition du Beau, de son Beau *à lui*, dans ces quelques lignes remarquables que je ne puis me dispenser de reproduire :

« Mon Beau, c'est quelque chose d'ardent et de triste, quelque chose d'un peu vague, laissant carrière à la conjecture. Je vais appliquer mes idées à un objet sensible, à l'objet le plus intéressant dans la société : à un visage de femme.

« Une tête séduisante et belle; une tête de femme, veux-je dire, c'est une tête qui a fait rêver à la fois d'une manière confuse, de volupté et de tristesse, qui comporte une idée de mélancolie, de lassitude, même de satiété, soit une idée contraire, c'est-à-dire une ardeur, un désir de vivre, associé avec une amertume réflectante comme venant de privation ou de désespérance. Le mystère, le regret sont aussi du caractère du Beau. »

« Une belle tête d'homme n'a pas besoin de comporter (excepté peut-être aux yeux d'une femme) cette idée de volupté qui, dans un visage de femme, est une provocation d'autant plus attirante que le visage est généralement plus mélancolique. Mais cette tête contiendra aussi quelque chose d'ardent et de triste, — des besoins spirituels, des ambitions ténébreusement refoulées, — l'idée d'une puissance grondante et sans emploi, — quelquefois l'idée d'une insensibilité vengeresse (car l'idée du Dandy n'est pas à négliger dans ce projet). — Quelquefois aussi, — et c'est l'un des caractères de beauté les plus intéressants, — le mystère, et enfin (pour que j'aie le courage d'avouer jusqu'à quel point je me sens moderne en esthétique), le *Malheur*. — Je ne prétends pas que la Joie ne puisse s'associer avec la beauté; mais je dis que la joie en est un des ornements les plus vulgaires, tandis que la Mélancolie en est pour ainsi dire l'illustre compagne, à ce point que je ne conçois guère — mon cerveau serait-il un miroir ensorcelé? — un type de Beauté où il n'y ait du Malheur. Appuyé sur — d'autres diraient obéré par — ces idées, on conçoit qu'il me serait difficile de ne pas conclure, que le plus parfait type de Beauté virile est *Satan* à la manière de Milton. »

D'après ces quelques extraits que ma mémoire ou des copies hâtives me fournissent, ne devons-nous pas former le vœu de voir publier ces mélanges inédits? Je me souviens d'y avoir rencontré des petits portraits à la plume sur Victor Hugo, George Sand, Veuillot, Buloz, de Pontmartin, qui, bien que mordus comme une eau-forte et cruels comme une goutte de vitriol, n'en demeurent pas moins des chefs-d'œuvre de concision et d'esprit satirique. Ce pauvre cher poète, qui a touché à toutes les branches des belles-lettres et qui eut tant d'amis qu'il pouvait dire avec un dédain de coquette : « Beaucoup d'amis, beaucoup de gants, » — était au fond un grand désabusé plutôt qu'un mystificateur, et il sentait parfois en lui l'immense ridicule d'un prophète.

Il a passé dans notre génération banale en conservant, malgré ses nausées, dans toute leur intégrité, les dons innés qu'il cultiva toujours selon sa conscience d'écrivain, et, quoique ses amis n'aient jamais vu sur son masque ironique briller « que l'éclair de sa gaieté sonore et sarcastique, » il conservait au fond de lui-même un désabusement et une amertume invétérés, une tristesse d'exilé, un frisson continu, loin de ce rouge soleil de l'idéal qu'il rechercha en vain jusqu'à l'heure suprême.

* * *

Parmi les projets curieux de Baudelaire, je dois encore signaler la fondation d'un journal extravagant, intitulé *le Hibou philosophe*, qui fut à la veille de paraître il y a environ vingt-cinq ans et dont mon confrère et ami Champfleury m'a confié tous les plans typographiques et littéraires tracés et signés de la main du poète. Rien, en vérité, n'est plus curieux.

Le Hibou philosophe, rédigé par Charles Monselet, Champfleury, Charles Baudelaire, André Thomas et Armand Baschet, devait être imprimé hebdomadairement sur trois colonnes dans le format du *Tintamarre*, avec 70 lignes à la colonne, au prix de 20 francs par an; 12 francs le trimestre. Les bureaux eussent été établis 7, rue Vivienne, à la librairie Giraud, *au Coq d'or*.

Cette feuille périodique, il n'est point besoin de le dire, était conçue dans une idée exclusivement littéraire et violente. Parmi les notes qu'il griffonna en hâte pour la rédaction et la composition de son journal, Baudelaire écrivait :

« Que le titre soit placé haut, que le papier ait l'air bien rempli.

— Que tous les caractères employés soient de la même famille, — unité typographique, — que les annonces soient bien serrées, bien alignées, d'un caractère uniforme.

— Je ne suis pas très partisan de l'habitude d'imprimer certains articles avec un caractère plus fin que les autres.

— Je n'ai pas d'idée sur la convenance de diviser la page en trois colonnes au lieu de la diviser en deux.

— ARTICLES A FAIRE : Appréciation générale des ouvrages de Th. Gautier, de Sainte-Beuve. Appréciation de la direction et des tendances de la *Revue des Deux Mondes*, *Balzac, auteur dramatique*, *la Vie des coulisses*, *l'Esprit d'atelier*, — *Gustave Planche* : Éreintage radical, nullité et cruauté de l'impuissance, style d'imbécile et de magistrat. — *Jules Janin*, éreintage absolu : ni savoir, ni style, ni bons sentiments. *Alexandre Dumas*, à confier à Monselet ; nature de farceur : relever tous les démentis donnés par lui à l'histoire et à la nature, style de boniment. *Eugène Sue* : talent bête et contrefait. *Paul Féval* : idiot.

— *Ouvrages desquels on peut faire une appréciation* : Le dernier volume des *Causeries du Lundi*. Poésies d'Houssaye et de Brizeux. *Lettres et Mélanges* de Joseph de Maistre. *La religieuse de Toulouse* : A FUIR, la traduction d'Emerson. Faire des comptes rendus des faits artistiques. Examiner si l'absence de cautionnement et la tyrannie actuelle nous permet de discuter, à propos de *l'art et de la librairie*, les actes de l'administration.

— Examiner si l'absence de cautionnement ne nous interdit pas de rendre compte des ouvrages d'Histoire et de Religion. Éviter toutes tendances, allusions, visiblement socialistiques, et visiblement courtisanesques.

— Nous surveiller et nous conseiller les uns les autres avec une entière franchise. Dresser à nous cinq la liste des personnes importantes, hommes de lettres, directeurs de revues et de journeaux, amis à propagande, cabinets de lecture, cercles, restaurants et cafés, libraires auxquels il faudra envoyer *le Hibou philosophe* ; faire les articles sur quelques auteurs anciens, ceux qui, ayant devancé leur siècle, peuvent donner des leçons pour la régénération de la littérature actuelle. Exemple : Mercier, Bernardin de Saint-Pierre, etc.

Faire un article sur *Florian* (Monselet) ;
— sur *Sedaine* (Monselet ou Champfleury) ;
— sur *Ourliac* (Champfleury) ;

faire à nous cinq un grand article : *La vente des vieux mots aux enchères*, de l'*École classique*, de l'*École classique galante*, de l'*École romantique naissante*, de l'*École lunatique*, de l'*École lame de Tolède*, de l'École olympienne (V. Hugo), de l'*École plastique* (T. Gautier), de l'*École païenne* (Banville), de l'*École poitrinaire*, de l'*École du bon sens*, de l'École mélancolico-farceuse (Alfred de Musset).

— Quant aux nouvelles que nous donnerons, qu'elles appartiennent à la littérature dite *fantastique*, ou qu'elles soient des études de mœurs, des scènes de la vie réelle, autant que possible en style dégagé, vrai et plein de sincérité. »

Suivent une foule de détails que je ne veux pas transcrire, estimant avoir donné ici un aperçu assez net et très intime des idées littéraires de l'auteur des *Fleurs du mal*.

Il me semble que pour avoir un peu abdiqué la causerie critique et bibliophilesque, je n'en ai que plus largement offert à mes lecteurs un plat de haut « ragoust » saupoudré de toutes les épices de la Saint-Jean.

Qui donc oserait se plaindre de cette mirifique chronique d'août ?

OCTAVE UZANNE.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CHRONIQUE DU MOIS.

Les journalistes qui s'en vont. — Camille Farcy. — La Liberté *du temps de Girardin. —* Malgré tout. *— Mes souvenirs de journalisme. — La commission de Décentralisation. — La stérilité de ces dernières années. — Les solennels. — Les mystifications de savants. —* Les Erreurs de la Science sans Dieu. *— La Lemurie. — Descendons-nous du singe ? — M. Wirchow et le transformisme. — Homère a-t-il vu le vert ? — Mario Proth et son dernier livre.*

ENCORE un journaliste, Camille Farcy, qui vient de mourir à la peine. Comme dit Tupinier, je le connaissais sans le connaître. Après l'avoir vu jadis tous les jours, je l'apercevais tous les six mois, rue Montmartre, passant enfiévré, assombri comme ces hommes qui sont dans le mouvement sans être dans le succès et qui courent après une Destinée qui les fuit. Sa mort m'a fait de la peine cependant. Vous comprenez, n'est-ce pas, ce sentiment qui rattache à vous une figure parisienne par des liens lointains ?

Quand je rencontrais Farcy, je pensais à la *Liberté* de Girardin, dont le mort d'hier fut le collaborateur avant d'être nommé sous-préfet d'Apt; à cette fin d'empire ; à l'agitation qui régnait alors autour de ce 123 de la rue Montmartre.

A cette époque, un journal était une puissance. Girardin, si vite oublié, avait l'importance d'un véritable personnage. Comme il arrive d'ordinaire, nul ne fut plus autoritaire que ce partisan de toutes les libertés ; il exerçait une sorte de terreur sur tous ses collaborateurs, terreur non point servile, mais explicable par le mérite même de cet homme si admirablement doué, si vaillant intellectuellement. Toujours à sa table de travail à six heures du matin, il lisait son journal depuis le titre jusqu'à la signature du gérant, signalait une faute d'impression dans un article et en même temps ne laissait pas passer un effort inaperçu, félicitait, blâmait, perfectionnait, suggérait, avertissait sans cesse. Si le joug d'un illettré riche sur des êtres qui lui sont supérieurs est le plus révoltant des spectacles qu'on puisse concevoir ; si le prolétariat intellectuel est le plus pénible esclavage qu'il soit possible d'imaginer, la maîtrise d'un vétéran du journalisme comme Girardin n'avait rien qui choquât ou qui révoltât.

Chaque matin, le portier de l'hôtel de la rue Pauquet, André, arrivait avec le portefeuille qu'on appelait le *stock* : un article du maître souvent, le programme pour le journal du jour, des observations, des éloges, des critiques, tout cela de cette écriture bien connue, écriture égratignée, nerveuse, où le graphologue aurait lu avec un caractère décidé en apparence le côté féminin, énigmatique, habile à ne pas se livrer complètement, qu'il y eut toujours dans Girardin. Beaucoup de ces pattes de mouche ont été conservées et seraient intéressantes à publier, pour montrer comment on dirige un journal.

Parfois Girardin venait lui-même et la présence devant la porte du fameux coupé à rechampis jaunes signifiait d'habitude qu'un orage s'était abattu sur la maison.

Je n'ai jamais contemplé une colère plus terrible que la colère blanche de cet homme à propos d'un article de Bachaumont, qui signait alors Panoptès, sur *Malgré tout* de George Sand. L'impératrice s'était crue désignée dans ce roman, et, dans une lettre à Flaubert, la correspondance de l'auteur

d'*Indiana* nous montre l'émotion que ce livre avait produit aux Tuileries.

Assuré d'être nommé sénateur à la prochaine promotion, habitué des *lundis*, Girardin fut littéralement transporté de fureur en voyant les très inoffensives allusions que la *Liberté* s'était permises sur le livre.

Au moment où je franchissais le seuil pour aller déjeuner avec la conscience du devoir accompli, je sentis passer sur moi une trombe humaine qui se précipitait dans la rédaction et qui me refoula à l'extérieur. C'était Girardin en jaquette claire, en cravate à pois bleus, Girardin à vingt ans, jetant en entrant ses gants sur la glace, bondissant littéralement à travers les tables, poussant des cris aigus.

L'infortuné qui remplaçait le secrétaire de la rédaction le jour où avait été publié le malencontreux article, et à qui sa situation tenait à cœur, fut congédié, et, après tant d'années, je le vois encore distinctement dans la posture où il subit l'assaut. Il avait à la hâte quitté son vêtement de travail pour prendre le vêtement ordinaire, afin de faire honneur à son rédacteur en chef, mais il fut interpellé avant d'avoir pu entrer dans son veston, et il reçut l'avalanche dans la position navrante et comique à la fois d'un malheureux qui voit disparaître la place sur laquelle il compte pour nourrir ses enfants et qui ne peut arriver à passer sa manche.

Toutes les catastrophes, du reste, étaient arrivées dans le numéro de la veille. On avait osé attaquer Pinard! Mais le rédacteur chargé des comptes rendus de la Chambre fut sauvé par sa présence d'esprit. Comprenant que c'était le premier choc qui était à craindre, il s'enferma dans son cabinet et ne se montra point. J'aperçois encore Girardin secouant frénétiquement le bouton de la porte que l'autre tirait à lui énergiquement du dedans. C'était d'une gaieté énorme. Inutile de vous dire que le rédacteur en question était un sémite. Il n'y a que les fils de cette race intelligente et fine pour avoir ce sens pratique de la vie. Il renonça aux lettres, qui n'enrichissent point, et nous avons tous pu voir Ebstein, le petit reporter parlementaire d'antan, possédant un hôtel, trois ou quatre millions et paradant au Bois avec les plus jolis chevaux de Paris.

J'ai gardé le souvenir de quelques scènes analogues auxquelles j'ai assisté dans ma vie, parce qu'elles éclairent bien le mensonge de tout ce qu'on écrit, qu'elles fournissent bien la mesure de la dureté réelle de ces hommes qui parlent toujours de la solidarité humaine, des droits du travailleur, de l'égalité naturelle.

Visiblement, ceux qui conquièrent le premier rang dans la mêlée parisienne sont d'une autre nature que les autres; ils sont étrangers à ces sentiments tendres, bons, indulgents que nous éprouvons; ils n'ont ni la mansuétude des grandes âmes ni le scepticisme indulgent des artistes; leur *moi* chatouillé s'exaspère de suite; et c'est précisément l'importance implacable qu'ils donnent à ce *moi* qui fait leur force.

Je me hâte d'ajouter que Girardin était bien supérieur à la plupart des hommes d'aujourd'hui : il avait le respect du talent et savait le reconnaître partout; mais il ne fallait pas le gêner dans ses combinaisons politiques.

La *Liberté* d'alors était ouverte à tous, malgré les objurgations de Girardin qui recommandait chaque matin d'éviter les causeries inutiles, de s'occuper uniquement de faire un *bon journal* et de proscrire impitoyablement ceux qui pénétraient dans les rédactions pour y dérober le plus précieux des biens : le temps. Vers trois heures on entendait crier, c'était Mario Proth, toujours mécontent, qui venait chercher pour la correspondance Asseline ce qu'on appelait *la dernière heure*, les nouvelles de la Chambre, du Sénat. Presque en même temps arrivait Paul Foucher, toujours poli, toujours souriant, s'embarrassant toujours dans le balai que manœuvraient les garçons qui déjà nettoyaient les salles, et disant toujours avec la même intonation de voix : « Quoi de nouveau? » Tout lui était bon, les plus invraisemblables nouvelles ne l'étonnaient pas, et de son geste paisible il saisissait son crayon pour les coucher sur son carnet.

Un autre Foucher, qui était de Careil celui-là, un homme trop bien mis, long de taille, long à parler, venait avec une régularité désespérante nous apporter de petits bouts de papier; c'étaient des réclames pour ses conférences au boulevard des Capucines. Comme personne ne se souciait d'aller recevoir ce fâcheux, c'était à moi, en ma qualité de nouveau, qu'était dévolue la corvée; si j'avais prédit alors que celui-là deviendrait ambassadeur de France en Autriche on m'aurait certainement assassiné.

Nous avions même parmi nos visiteurs ce qu'on appelait des *finisseurs d'heures de voiture*. Très parcimonieux pour le traitement de ses rédacteurs, Girardin était d'une prodigalité étonnante pour les frais de voitures; il ne les trouvait jamais assez nombreux, et leur chiffre élevé était à ses yeux le signe de l'activité déployée. On prenait une voiture pour aller chercher un cigare; des camarades savaient cela et profitaient de ce qui restait de l'heure à courir pour retourner au quartier Latin ou vaquer à leurs affaires.

Parfois le bruit cessait un peu. On entendait dans une pièce isolée quelqu'un qui lisait ses épreuves à haute voix, qui scandait ses phrases pour s'assurer si elles avaient le nombre, la belle eurythmie chère aux Grecs. C'était Paul de Saint-Victor qui corrigeait son feuilleton.

Le maître prosateur, du moins, se survit dans des livres éloquents : *Barbares et bandits*, *les Deux masques*. Des autres disparus que subsiste-t-il? La mort a fait là son œuvre comme partout. Jules de Précy est mort très jeune, tristement; Ebstein, mort également sans avoir pu jouir de ses millions, Farcy vient de s'éteindre, découragé, après avoir vainement essayé de saisir cette députation qui est pour les politiciens ce qu'est la bague pour les coureurs de chevaux de bois.

Bic aussi a quitté cette terre. Quel type que ce Bic! Administrateur du journal, il avait une façon qui n'était qu'à lui de prononcer « Môsieu de Girardin. » Dès qu'on s'approchait de sa caisse avec des airs qui révélaient à son œil expérimenté qu'on allait réclamer une avance, il levait au ciel des bras énormes et poussait, avant même qu'on eût dit un mot, de véritables rugissements, des rugissements qui ressemblaient aux efforts d'un tigre qui se gargariserait. Il n'était point imprenable cependant et on le savait : il possédait dans son bureau même une collection de tableaux et il avait commis autrefois une satire contre Victor Hugo et le romantisme. Il s'attendrissait dès qu'on témoignait le désir de voir les tableaux, et il était vaincu dès qu'on l'avait décidé à lire la légendaire satire, qu'il récitait d'une manière absolument effrayante, avec des intonations rauques et des stridences sauvages qui faisaient tressaillir les abonnés devant le guichet.

Aimé Dollfus, le secrétaire de la rédaction d'alors, que Girardin aimait autant qu'il pouvait aimer, s'est retiré à Senlis découragé, névropathe. Albert Duruy écrit à *la Revue des Deux Mondes* et publie de graves ouvrages que l'Académie couronne. Liévin, un républicain de la veille, esprit calme, très droit, a été comme tant d'autres, il n'a point profité de cette révolution qu'il avait désirée, du moins je ne le trouve pas en quelque poste important où il serait mieux que la plupart des médiocrités parvenues d'aujourd'hui.

La maison du 123 elle-même est à moitié démolie; avec ses fenêtres sans rideaux, ses appartements déserts, ses écriteaux *à louer*, elle a l'air d'une ruine à côté des palais somptueux de *la France* et du *Paris*. *La Liberté* est maintenant au 146, toujours à la première place dans la presse, mais avec un personnel différent de celui qui était là du temps de Girardin.

Ce qui fut l'œuvre de Girardin s'est évanoui presque complétement. Chez nul contemporain peut-être n'apparaît d'une manière plus saisissante le caractère de ces existences modernes où tout est un décor, une improvisation passagère et factice. Cet infatigable remueur d'idées, ce roi de l'opinion, ce brillant acteur du théâtre parisien, toujours en scène, toujours en vedette, était à peine enseveli que Paris avait désappris jusqu'à son nom.

On nous pardonnera cependant d'évoquer ces souvenirs. Un peu de notre jeunesse demeure dans ces vieux bureaux de journaux. Dans ces escaliers noirs que l'histoire a montés si souvent, annoncée par quelque nouvelliste hors d'haleine, il semble encore entendre parfois l'écho de la voix d'un camarade emporté par la mort, le rire de quelque plaisanterie amicale.

Pour combien d'entre nous certains coins de Paris sont-ils indissolublement liés à certaines besognes de journaliste! Je ne passe jamais, pour ma part, devant ces bâtiments du Conseil d'État, d'un si mélancolique aspect, sans penser à la commission de Décentralisation. Elle a été mon cauchemar, cette commission. Jamais Girardin ne manquait de me dire : « Suivez-vous ce qu'on fait à la commission de Décentralisation? »

Qui se souvient de cette commission que Granier de Cassagnac appelait un *Parlement forain*? elle fut pourtant un joujou à la mode à la fin de l'Empire.

En ce palais superbe du Conseil d'État on voyait, le long des escaliers magnifiques, sous ces plafonds éclatants, dans ces galeries majestueuses, s'agiter, courir et discourir, avec de lourds portefeuilles sous le bras, des hommes qu'on sentait investis d'une mission; ils décentralisaient. On leur avait préparé, pour qu'ils décentralisassent à l'aise, une salle des séances digne d'une aussi lourde tâche, des pupitres élégants et nobles, de l'encre, de la poudre et des plumes; quand le regard pénétrait jusqu'à cette enceinte on était étonné d'apercevoir une telle quantité d'hommes entre deux âges en train de décentraliser. Les gros bonnets, les corpulents, décentralisaient le département; les moyens se consacraient à l'arrondissement et à la commune; on en distinguait de tout fluets qui décentralisaient les hameaux et qui s'ingéniaient à soustraire le garde champêtre à l'influence délétère du pouvoir central.

Ils sont heureux puisqu'ils sont homogènes,

chantait-on à propos des maires d'alors. Ils sont heureux puisqu'ils décentralisent, pouvait-

on dire à propos des membres de la commission de décentralisation. Ces hommes, en effet, étaient heureux. Ils avaient vécu toute leur vie pour la politique et voici qu'ils allaient pouvoir s'y mêler. Semblables à ces enfants qui comptent avec des jetons des trésors imaginaires, ils ne maniaient encore que l'illusion, ils n'étreignaient que la chimère, ils ne découpaient encore que des poulets de carton: mais leur rôle allait commencer et déjà les huissiers, respectueux envers des hommes aussi peu joyeux, s'empressaient de porter de groupe en groupe des projets-fantômes et des résolutions de papier.

La plupart des hommes qui figuraient dans cette commission ont fini par faire leur chemin dans cette politique qu'ils aimaient tant. Qu'ont-ils réalisé d'utile et de pratique dans le sens même de leurs idées?

Jamais en aucun siècle n'a été mieux justifié le mot de Girardin : « La politique est une meule dont on entend toujours le bruit et dont on ne voit jamais la farine. »

Les quatorze dernières années, en dépit de tant de bouleversements, donnent l'impression d'un grand espace vide et chacun semble intellectuellement dans la situation qu'il occupait jadis. Quoi de plus naturel? Proudhon l'a dit : « On ne vit que de ce qu'on est et de ce que l'on crée. » La Restauration, le gouvernement de Juillet, l'Empire, ont été quelque chose par eux-mêmes et ont créé quelque chose : la vie libérale par le journal et la tribune, le mouvement littéraire et artistique de 1830, la transformation industrielle. Les dernières années ont été purement destructives et négatives et n'ont crée que la pornographie, les brasseries de femmes et les manuels civiques.

En attendant qu'on nous débarrasse des bonzes de la politique, M. Eugène Loudun, dans son très intéressant ouvrage *les Erreurs de la science sans Dieu*, entreprend une amusante et courageuse campagne contre les bonzes de la fausse science.

Quoique ceci semble paradoxal, je serai presque tenté de rattacher le livre de M. Eugène Loudun à l'œuvre émouvante et remuante des Richepin et des Huysmans. Les tendances, les conclusions, le point de départ sont ici complètement dissemblables; en réalité, il y a la même interrogation adressée aux savants : « Après tant d'affirmations, tant de promesses, tant de solennelles déclarations, où en êtes-vous? »

L'action malfaisante d'une certaine science qui a démoralisé et tué à moitié ce malheureux pays a été extraordinairement facilitée en France par l'esprit de vénération, de fétichisme qui fait le fond du caractère français. Ce pays, si révolutionnaire en apparence, est absolument routinier; ce pays si folâtre et si prompt à plaisanter éprouve un involontaire respect devant tous les gens d'attitude sévère, devant les gens qui « pompent », selon une expression de Saint-Simon, qui débitent des niaiseries avec un sérieux imperturbable.

Grâce à leur menton glabre et à leur allure pédante, de précoces vieillards sortis de la conférence Molé ou des parlottes d'avocats ont été pendant des années les maîtres de la France, ils ont accumulé les plus invraisemblables inepties sans que personne ait osé leur rien dire.

Le même phénomène se reproduit partout. J'ai raconté jadis mon étonnement en pénétrant dans les Archives du ministère des Affaires étrangères. Depuis quatre-vingts ans se succédaient là des hommes dignes et austères d'allure qui marchaient entourés de la considération publique : commandeurs de la Légion d'honneur, logés princièrement, rétribués à 20 ou 25,000 francs par an, ils apparaissaient dans un lointain plein de majesté; en réalité, aucun de ces hommes n'avait rendu au pays le service qu'un petit commis comptable de la rue du Sentier rend à son patron; aucun, dans un espace de temps si considérable, n'avait songé à dresser un inventaire des richesses qui lui étaient confiées et tous avaient laissé, par incurie ou par paresse, disparaître les plus belles pièces de leurs collections. A la Marine, les choses allaient de même, et M. de Flammermont a constaté que l'on voyait chaque jour passer dans les ventes d'autographes des documents qui provenaient des dépôts de l'État. A quoi servaient ces conservateurs, s'ils ne conservaient pas?

Les savants en France participent de ce caractère en quelque sorte sacré des fonctionnaires; ils se félicitent mutuellement des progrès qu'ils ont fait faire à l'humanité, et la foule entendant ces félicitations se dit qu'il doit y avoir à tant de compliments une raison qu'elle ne comprend pas. L'esprit de secte s'en mêle, et beaucoup qui n'ont jamais lu ni M. Buchner ni Darwin s'écrient volontiers : « Voyez, depuis que la science est entrée en scène, que reste-t-il donc de la religion? Comme on s'explique bien que le moyen âge ait eu peur de la science? »

M. Eugène Loudun, moins prompt à se payer de cette gesticulation congratulante, qui est propre aux savants et surtout aux savants français, a eu l'idée d'inspecter le bagage de cette fameuse science moderne et il n'y a pas trouvé grand'chose.

En fait, pour la question des origines, les

Hæckel, les Mortillet, les Topinard vous demandent le même acte d'adhésion que l'Église pour ses mystères; ils exigent autant qu'elle; seulement, en échange de la foi aveugle à leurs assertions, ils ne vous donnent que des hypothèses contradictoires dans le présent et pour l'avenir la perspective du néant. Ils vous racontent une histoire de chasseur quelconque, l'histoire d'un continent nommé la Lemurie et situé dans le voisinage des îles de la Sonde et qui aurait disparu dans un cataclysme. C'est là où auraient vécu des singes appelés Lemuriens dont l'organisation se serait rapprochée de celle de l'homme.

De tout ceci pas une preuve, encore une fois. A l'heure actuelle, tous les faits scientifiques contredisent absolument cette supposition que l'homme descende du singe.

Les déclarations de M. Virchow au congrès d'anthropologistes tenu à Munich en 1878 sont très significatives et très précises sur ce point :

« Si je ne peux pas admettre, dit-il, la théorie de la création, si je ne peux pas croire qu'il y ait eu un créateur qui ait inspiré un souffle de vie; si je veux me faire à ma façon un verset de l'Écriture, je suis obligé de le faire dans le sens de la génération spontanée, mais quant à des *preuves de fait* en faveur de cette théorie, nous n'en possédons *aucune, aucune*. Personne n'a *jamais* vu s'opérer réellement une *génération spontanée*, et s'il est des gens qui ont prétendu en avoir vu, ce ne sont pas les théologiens qui les ont réfutés, ce sont les naturalistes. »

Passant ensuite au fait précis de la prétendue parenté entre l'homme et le singe, M. Virchow insiste sur le fait suivant : « Somme toute, nous sommes obligés de reconnaître *qu'il manque le moindre type fossile d'un état inférieur* du développement humain. Il y a mieux : quand nous faisons le total des hommes fossiles connus jusqu'à présent, et que nous les mettons en parallèle avec ce que nous offre l'*époque actuelle*, nous pouvons affirmer hardiment que, parmi les hommes vivants, il se rencontre des individus *marqués du caractère d'infériorité relative* en bien plus grand nombre que parmi les hommes fossiles jusqu'à présent découverts.

« Il peut se faire que l'homme tertiaire ait existé au Groënland ou ailleurs, et qu'un jour on le rende à la lumière du jour. Mais, en fait, positivement, nous devons reconnaître *qu'il existe toujours une ligne bien nette de démarcation entre l'homme et le singe.* Nous ne pouvons enseigner, nous ne pouvons présenter comme une conquête de la science cette thèse que l'homme descendrait d'un singe ou de quelque autre animal. »

Cette affirmation si positive gêne beaucoup les positivistes. *La Revue indépendante* s'occupait encore dernièrement de cette question. *La Revue indépendante* est une revue nouvelle sur laquelle nous reviendrons quelque jour: elle est rédigée par de jeunes écrivains et le talent n'y manque pas; malheureusement, tout le monde là semble s'enfermer avec obstination dans ce que Dumas a appelé : « La petite boîte noire de l'athéisme. »

En tout cas, les extraits d'un livre de M. Hæckel reproduit par *la Revue indépendante* contiennent bien quelques injures contre Virchow, qu'on accuse de sénilité, mais pas un seul argument scientifique, pas un fait observé, contrôlé, concluant.

Certains breuvages qu'on nomme du vin à Paris contiennent de tout, excepté du vin. Il en est ainsi de la science moderne : on y trouve des éléments divers, des imaginations ingénieuses qui feraient le succès d'œuvres romanesques, des aplombs qui assureraient la fortune d'un Mangin, des arguties de procureurs, des finesses de casuistes, mais pas l'ombre d'une démonstration scientifique.

Le livre de M. Eugène Loudun fait passer devant nous des types de l'espèce scientifique qui sont bien amusants. Il y a M. Hugo Magnus qui vous affirme qu'Homère voyait les nuances pâles, jaunâtres, mais ne voyait pas le vert ; que l'antiquité n'a jamais vu les trois couleurs; que Mahomet lui-même n'a pas vu le bleu. Il y a M. Grant Allen qui vous apprend comment les hommes ont perdu leur poil. Il y a M. Boisjolin qui vous enseigne que nos ancêtres sont nés dans la petite Boukarie.

Remarquez, car c'est toujours là-dessus qu'il faut insister, que tous ces braves gens ne vous apportent point le plus mince témoignage de ce qu'ils avancent. Ce sont des mystificateurs à froid, des farceurs; mais, retenu par une incompréhensible timidité, personne n'ose leur rire franchement au nez, et il faut féliciter M. Loudun d'avoir eu ce courage.

La vérité est que jamais prêtres de Cybèle exhibant dans les carrefours antiques leurs grossières jongleries, jamais magiciens promenant leurs philtres et leurs amulettes à travers la Rome de la décadence, jamais conteurs de fables milésiennes dupant de superstitieux Asiatiques ne se sont joués de la crédulité humaine comme les savants d'aujourd'hui. Ce n'est pas dans l'Olympe que Richepin aurait dû monter avec un fouet, c'est dans les académies, où tant d'imposteurs étalent leur charlatanisme éhonté.

C'est vers le passé encore que m'a reporté le livre de Mario Proth : *Depuis 89*. Mario Proth a représenté un âge, il a crié le premier : « Place

aux jeunes! », et vraiment on l'excusait de crier si haut, car il avait en lui ce qu'il faut pour être un véritable écrivain. Je ne dirai pas que c'était un original; ce mot, il me semble, implique toujours une affectation, une attitude préméditée, une pose; mais, à coup sûr, c'était une originalité. Il ressent vivement, il exprime de même. *Le Voyage au pays de l'Astrée* restera : c'est un livre de fougueuse et enthousiaste jeunesse. *Les Vagabonds* aussi, presque introuvables aujourd'hui; traduisent bien cette ardeur de voir, de savoir, de parcourir du pays, d'aller de l'avant.

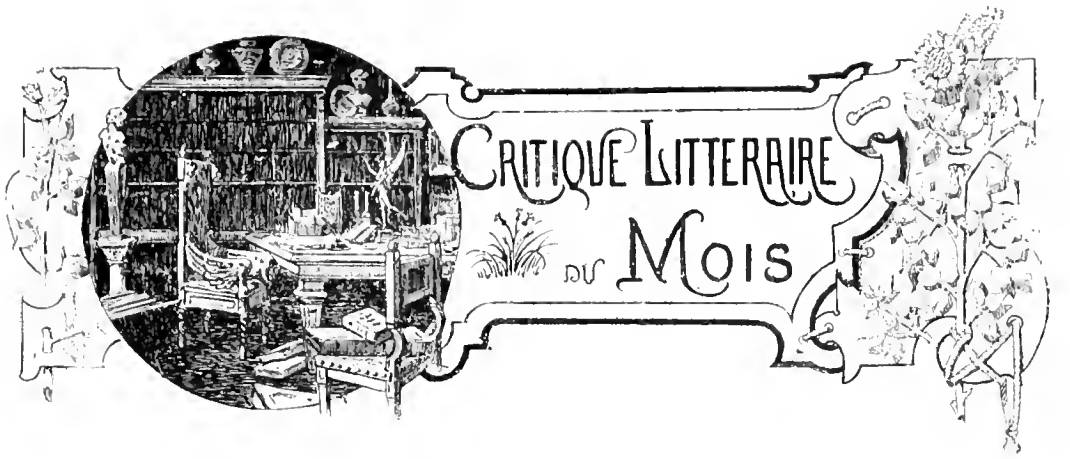
J'ai donc ouvert avec curiosité le nouveau volume dans lequel l'auteur a rassemblé les études importantes qu'il a semées ici et là. J'avoue que j'ai été quelque peu désillusionné. Que cela est vieux! que cela est poncif! C'est la Révolution comprise à la façon romantique, la déclamation de 1869 produisant l'effet d'une revenante à travers notre société toute différente. Après les ouvrages de M. Albert Duruy, de l'abbé Sicard, de M. Babeau, Mario Proth en est-il encore à croire, comme on l'imaginerait d'après son travail sur Lakanal, que la Révolution a pris la France dans les ténèbres, en pleine dégradation intellectuelle et morale pour l'initier aux bienfaits de la lumière? Les chiffres sont là pour démontrer qu'il y avait sous l'ancien régime des écoles dans les moindres villages, et Mario Proth avouera bien que la France, en 1784, faisait une autre figure dans le monde qu'en 1884.

Quel titre excellent et prometteur que celui-ci : *Histoire d'une génération!* Comme on eût aimé voir Proth décrire d'une plume sincère, mordante, implacable, les phases successives par lesquelles a passé la génération dont il était, l'écœurement que doivent éprouver des consciences probes et croyantes en constatant que les hontes de l'empire n'ont fait qu'augmenter sous cette république que les jeunes gens rêvaient pure, intègre, libérale! Est-ce que le Tonkin et la Tunisie ne valent pas le Mexique? Proth oserait-il nous soutenir, en causant en face avec nous, que les hommes politiques ne tripotent pas? Prétendrait-il qu'il y ait moins de scandales qu'autrefois? Qu'est donc la littérature qu'on appelait corruptive il y a vingt ans, c'est-à-dire la littérature de *la Dame aux camélias*, de *Fanny*, de *Madame Bovary*, à côté des publications immondes, des pornographies sans nombre qui s'étalent partout?

Ce ne sont point là des questions d'appréciation, ce sont des chiffres, des faits, des évidences. Quand un écrivain de la valeur de Proth, qui a proclamé si souvent l'indépendance de l'intelligence, est assez esclave de l'esprit de parti pour ne pas tenir compte de ce qui se passe sous ses yeux, il abdique; en se mettant en dehors de la vérité, il se met en dehors de l'art; il entre dans une convention bien autrement cruelle et fausse que ces classiques sur lesquels l'auteur de *Depuis 89* daube à tout propos.

Le devoir de l'amitié, dans ce cas, est de parler et de dire à un homme de talent : « Vous avez dormi comme Épiménide, réveillez-vous et donnez-nous sur le temps présent un livre qui soit digne de vous! »

Édouard Drumont.



SOMMAIRE

Romans, Contes et Nouvelles : *Humiliés et offensés.* — *Le Roman du curé.* — *Les Sœurs Rondoli.* — Mélanges littéraires : *Les Roses de Noël.* — *Au caprice de la plume.* — *Essai de sociologie.* — *Sakountala. Nos morts contemporains.* — *L'Épiscopat de Massillon.* — *Ernest Gilon.* — Poésies : *Hellas.* — *Les roses fauchées.* — *Les océans.* — *Çà et là.* — *Souvenance.* — *Contes d'aujourd'hui, Poésies de tous les temps.* — *Sonnets déchaînés.* — Histoire : *Depuis 89.* — *Histoire de la civilisation.* — *Un homme d'État russe.* — *Souvenirs de l'Empereur Napoléon Ier.* — *La Convention nationale et son œuvre.* — *Les philosophes de l'Académie française au XVIIIe siècle.* — Bibliographie : *Les livres à gravures du XVIe siècle.* — Livres d'amateurs : *Lettres de la marquise de Coigny.* — *Le Neveu de Rameau.* — *L'Épousée.* — *L'Écumoire.* — *L'Art d'aimer les livres et de les connaître.* — Beaux-Arts : *Commission d'Enquête sur les industries d'art.* — *Les châteaux historiques de France.* — *Théophile Thoré.* — *Manuel d'archéologie étrusque.* — *Dictionnaire des amateurs français au XVIIe siècle.* — Géographie : *Voyage de J. Bonnat chez les Achantis.* — Sciences : Le Capital, *de Karl Marx.*

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Humiliés et offensés, par Th. Dostoievsky, traduit du russe par Ed. Humbert. 1 vol. in-12, prix 3 fr. 50; Paris, librairie Plon, 1884.

Le roman est des plus attachants. Il est compose avec art et il s'y trouve une analyse très fine de certains caractères, de certaines passions.

Dire l'intrigue en quelques lignes, cela serait malaisé. Essayons toutefois. Un prince russe ne convoite rien que la fortune; pour s'assurer la richesse, il a épousé, à l'étranger, une première femme qu'il a abandonnée, puis en Russie, une seconde, qu'il a martyrisée; de la première, il a une fille, et il ne s'inquiète guère de ce qu'elle est devenue; de la seconde, il a un fils; ce fils, il voudrait l'éloigner; il le place chez son majordome, Nicolas Serguetch, qui a une fille, Natacha. Le prince poursuit son rêve : s'enrichir; il dépouille de ses biens propres l'honnête majordome, et pretend marier son fils, amoureux de Natacha, à une très riche héritière dont lui-même courtise la mère. Il parvient à ses fins, car les princes sont tout-puissants; leurs vices, leur hypocrisie, comme leur cynisme parfois les servent encore aujourd'hui. Car, dans tout le cours du roman, opposition est faite des mœurs des grands, qui justifieraient le nihilisme, aux mœurs des *humiliés*, des *offensés*.

Ne jugeons pas les préoccupations sociales de l'auteur, et vantons son roman que l'on ne saurait s'empêcher de lire tout d'une traite. Il vous prend, il vous émeut.

F. G.

Le Roman du curé, par Hector France, Paris, Henry Oriol et Cie, 1884. 1 vol. in-18.

Ce roman, par lequel s'est révélé M. Hector France, n'avait pas encore été publié chez nous. Toutes les éditions, et elles sont au nombre de sept, au moins, je crois, sont des éditions belges. Je souhaite à M. Oriol, en France, le même succès qu'à M. Kistemaeckers en Belgique.

Il est inutile d'analyser le *Roman du curé*. La besogne est faite en maints lieux, et tous ceux qui s'intéressent au mouvement intellectuel de notre temps ont lu l'œuvre. Elle reste pour moi le plus complet et le plus bel épanouissement du talent de l'auteur. J'ai eu occasion de rendre compte ici même d'un de ses derniers romans, *Marie Queue-de-vache*, où les mêmes passions tourmentent et avilissent des personnages de

même robe, je veux dire des femmes et des prêtres. Certes, ce n'est pas un livre ordinaire, et j'ai dit ce que j'en pensais. Mais combien *le Roman du curé* lui est supérieur, non seulement par la conception, par le choix des caractères qui restent dans la moyenne humaine et mettent, vis-à-vis des autres et vis-à-vis d'eux-mêmes, une certaine décence jusque dans l'ignoble! C'est là un trait de nature, — dans l'état social, bien entendu, — que M. Hector France avait finement senti et reproduit au vif, et dont il a fait, depuis, trop bon marché. Le *Roman du curé* est supérieur encore et surtout, à mon avis, par le traitement artistique, par le style, si rarement incorrect, toujours frais, vivant, image, par l'ironie émue, par la colère attendrie, par ce souffle de jeunesse qui circule partout, qui jette comme un reflet d'or sur les choses les plus abjectes, et, sans rien enlever à la puissance d'analyse et à l'exposition implacable des plus misérables détours du cœur humain, baigne et enveloppe tout dans une atmosphère lumineuse et saine, comme fait la nature, dont le soleil caresse également la charogne et la rose.

J'ai peur que M. Hector France n'ait, depuis, écrit quelques-uns de ses romans, non pas parce qu'il avait à dire quelque chose de neuf ou à montrer un coin de l'humanité, un aspect de la nature, d'un point de vue par lui découvert, mais simplement pour faire des livres. C'est un malheur presque inévitable de notre temps: et de la nécessité subie je ne saurais faire un reproche. Mais le métier n'est pas l'art, et à faire trop longtemps du métier la main se gâte. Il y a lieu de croire que tel n'est pas le cas. Cependant il serait bien à souhaiter qu'un talent de cette envergure ne pliât pas ses ailes comme fait le vautour quand il fouille une proie corrompue, mais qu'il se tînt plutôt au vol élevé qui lui est naturel et d'où il aperçoit, pour nous les montrer, les hauteurs et les profondeurs, les sublimités et les bassesses, les gloires et les ignominies de cet être qui est nous.

B.-H. G.

Les Sœurs Rondoli, par Guy de Maupassant, Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Bien amusante et bien originale, la curieuse étude que Guy de Maupassant vient de publier sous le titre de *les Sœurs Rondoli*; par exemple, on a rarement poussé plus loin la cruauté dans l'observation implacable du cœur et du corps humain. L'humour du jeune écrivain s'imprègne d'une certaine férocité qui rappelle le bistouri du chirurgien; il est impitoyable dans son analyse des sentiments et des sensations et prend un âpre plaisir à faire crier l'os du patient sous la morsure de l'instrument. Ce n'est du reste pas la note la moins attirante de son talent; on sent l'observateur consciencieux, que nulle faiblesse ne saurait faire transiger, et qui peint la bête humaine dans son animalité, souvent malfaisante, bestiale et basse. L'hypocrisie et toutes les petites lâchetés de notre civilisation ont trouvé en lui un ennemi sans pitié; il sonde les reins et les cœurs avec un entrain et une justesse admirables pour en tirer les causes de tout: rien n'échappe aux lanières cinglantes et vengeresses de son fouet. Il faut lire soigneusement ce récit d'une aventure qu'un autre eût rendue banale, pour savoir ce que de Maupassant a su en tirer et comment il l'a traitée. Tout le début, plein d'une gouaillerie amère, est saisissant de vérité et semé de réflexions présentées avec un art qui leur donne un remarquable relief; tous ceux qui ont voyagé, tous ceux qui ont souffert du voyage, de la vie d'hôtel et de la solitude, subiront irrésistiblement le nouveau livre du romancier et retrouveront avec une poignante exactitude les souffrances intimes subies en ces circonstances. La manière dont, presque naturellement, avec un cynisme calme, Pierre Jouvenet remplace auprès de Francesca Rondoli son ami Paul Pavilly, qui espérait faire la conquête de l'Italienne, est d'une humanité criante de réalité: voilà bien l'homme tout entier, l'homme dans sa chair et dans sa luxure, l'homme dans son égoïsme. Mais nous devons laisser au lecteur le plaisir de déguster l'œuvre jusqu'au bout et de faire connaissance avec ce coin bien typique des mœurs italiennes. Le volume contient différentes nouvelles, où l'auteur semble s'être complu à montrer son talent sous ses différentes faces et à en faire chatoyer les côtés les plus éclatants pour le plaisir des yeux et de l'esprit. *Le petit fût* est une de ces peintures paysannes dans lesquelles Guy de Maupassant excelle; rarement on a mieux tracé en quelques pages la sournoiserie, l'astuce et la criminelle férocité du paysan. *Les sœurs Rondoli* apportent donc un succès de plus à l'acquit de l'auteur de tant d'œuvres remarquables, qui ne compte que par succès et par succès mérités, depuis qu'il a fait son entrée dans la vie littéraire.

G. I.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Roses de Noel, pensées d'hiver, par Mme la marquise de Blocqueville. Paris, Ollendorff, 1884, in-4°.

La mode est aux pensées. Les femmes du monde, les grandes dames se décident à écrire les leurs et à les publier, soit avec un nom, soit sous le voile de l'anonyme. C'est une charmante audace dont nous avons tout le bénéfice. Autrefois, sans doute, les femmes, qui sont toutes plus ou moins des penseuses, ou plutôt des rêveuses et même des rêvasseuses, ne craignaient pas de penser tout haut dans l'intimité, et elles recueillaient, pour des amis, celles de leurs pensées qui avaient été le plus goûtées et le mieux appréciées. Mais ces petits recueils de pensées n'arrivaient presque jamais au public; ainsi les pensées de Mme de la Sablière, l'amie de La Fontaine, ne furent publiées qu'après sa mort, par suite d'une indiscrétion de son ami, mais elles eurent l'honneur d'être imprimées à la suite des *Maximes* du duc de la Rochefoucauld.

Aujourd'hui les belles dames, qui font des bouquets de pensées dans les jardins du cœur et de l'esprit, n'ont aucune répugnance à laisser imprimer leurs pensées et à nous offrir ainsi, en quelque sorte, leur portrait moral, qui ne peut qu'être à leur avantage. Buffon a dit que le style est tout l'homme. Je n'hésite pas à dire que la pensée est toute la femme. Nous aurons bientôt une charmante collection de petits livres de pensées, qui seront autant de portraits intellectuels et spirituels des plus grandes dames de la France contemporaine, portraits peints d'après nature par elles-mêmes, les uns à l'aquarelle, les autres en pastel, beaucoup à l'huile, et par conséquent plus durables. Il est impossible, en effet, qu'une femme, si discrète et si prudente qu'elle puisse être, ne soit pas forcée de se révéler et même de se trahir, malgré elle, en donnant sur toutes choses, ou du moins sur beaucoup de choses, son sentiment et son opinion. C'est nous qui gagnons à ces révélations intimes, parfois si ingénieuses, si piquantes et si instructives.

Le petit volume que Mme de Blocqueville vient de mettre au jour est un des plus intéressants et des plus curieux en ce genre de littérature féminine. Mme la marquise de Blocqueville s'était déjà fait connaître par des ouvrages bien remarquables, dans lesquels, pour ainsi dire, la pensée avait fait ses preuves; son grand livre de philosophie morale, la *Villa des Jasmins* (1874, 4 volumes in-8°), est un immense répertoire de pensées sur tous les sujets, sur les plus délicats comme sur les plus sérieux. Son beau roman de *Perdita* étincelle de pensées exquises, qui attardent et prolongent agréablement le lecteur, en l'attachant à la gracieuse personnalité de l'auteur. N'est-ce pas un délicieux plaisir que de pouvoir lire à livre ouvert dans une belle âme, dans un grand cœur, dans un noble esprit: C'est ce plaisir-là qu'on éprouve en lisant les *Roses de Noel*, en les relisant sans cesse.

Ce joli titre de *Roses de Noel* suffisait pour caractériser un si joli recueil. Pourquoi l'auteur a-t-il essayé, d'une manière ingénieuse sans doute, mais souvent arbitraire et indécise, « de trouver quelques-uns des rapports qui peuvent et doivent exister entre le parfum ou la forme de l'esprit et le parfum ou la forme de la fleur? » Nous ne voyons pas d'utilité à ramener ainsi, de gré ou de force, certaines pensées dans la classification de certaines fleurs. L'analogie entre ces fleurs et ces pensées nous échappe ou ne nous frappe pas complètement. Nous aimons mieux nous en tenir simplement aux *Roses de Noel, pensées d'hiver*.

Nous nous permettrons de faire pour tout le recueil une seule critique, qui témoignera cependant que l'auteur, trop riche de son propre fonds, est quelquefois trop abondant et trop prolixe dans le développement de ses pensées. Quand une pensée est une, saisissante, impressionnante, lumineuse et vraie, à quoi bon y ajouter une sorte d'explication ou de commentaire qui l'affaiblit? Que peut-on dire de plus, par exemple, quand on a trouvé cette admirable pensée: « Tout au fond de la faute, Dieu cache le châtiment? » Que pourrait-on dire de mieux, après avoir dit: « Ce n'est pas le bienfait qui engendre la reconnaissance, mais bien le cœur en lequel on l'a semée. » Il faut laisser au lecteur le soin de commenter, d'interpréter lui-même une pensée, un peu vague ou obscure à première vue, qui l'a captivé ou préoccupé. »

Il y aurait à puiser à pleines mains dans ce recueil, si l'on cherchait à y choisir les pensées les plus neuves, les mieux frappées, les plus originales. En voici seulement quelques-unes, comme spécimens de différents genres, de main de maître: « L'amant est, en général, le premier châtiment de l'amour. » — Tout ce qui dissipe l'âme l'attriste. » — « La pensée mine, l'action repose » — Le travail est un habile sorcier qui escamote le temps. » — « Peut-être l'unique moyen de moins souffrir est-il de vivre hors de soi.

— « Craindre l'inconstance, c'est déjà en souffrir. » — Il ne faut quitter ni les gens ni les lieux que l'on aime, si on veut les aimer toujours ».

Les *Roses de Noël* de Mme de Blocqueville sont de la famille des roses de Jéricho, qui, selon la légende, ne meurent jamais ».

P.-L. J.

Au caprice de la plume. par Stéphen Liégeard, 1 vol. in-12, Paris, Hachette et Cie, 1884.

Si quelque reproche devait ou pouvait être adressé à M. Stephen Liégeard, c'est de trop conduire sa plume. Mais il faut entendre le titre, nous dira-t-on: il signifie que l'auteur n'a pas voulu faire œuvre d'érudition ou de polémique, qu'il n'a voulu que suivre ses caprices à lui, et aller de ci de là, à sa fantaisie, à son humeur, c'est évidemment le sens de ce joli titre : M. Liégeard est un poète charmant qui, ayant écrit en prose, a soigné sa prose comme il soigne ses vers. Et on sait qu'il les cisèle à ravir.

Il est poète, avons-nous dit; il l'est pour nous conter ses différentes *visites à Cambden-place*, pour faire parler *les Esprits de la cuve* et célébrer *la Fête du raisin*; il le demeure encore quand il fait de la critique littéraire, et, parlant des ouvrages de MM. Caro, Nisard, Marmier, Mistral, Mézières, Pilon, il exprime plutôt les sentiments que ces ouvrages lui ont communiqués, que de véritables jugements esthétiques ou philosophiques. Les sentiments qu'il traduit toutefois sont distingués, délicats; ils font aimer celui qui sut les éprouver. Ils sont dits quelquefois précieusement peut-être, mais faut-il regretter cette préciosité, — le mot pris, d'ailleurs, dans son sens favorable? — n'est-elle pas le signe du respect de l'émotion ressentie en même temps que du respect de la phrase?

Trop d'écrivains raillent leurs propres sentiments et font métier de scepticisme. Entre autres pages de critique, qu'on lise celles qu'il a écrites sur l'œuvre de M. Marmier et celles qu'il a consacrées à *Mireille*; elles sont charmantes : il veut parler des romans de l'académicien, il vante son extrême bonté, il vante son besoin de compatir aux souffrances discrètes, il nous montre l'homme affable, obligeant, l'homme qui, dans ses voyages, n'a pas vu que des sites ou des effets de lumière, qui a vu son semblable parce qu'il était toujours prêt à se pencher vers lui. Puis, il parle d'une nouvelle édition de *Mireille*, il veut dire la beauté du volume, le mérite des planches qui illustrent le texte, et il ne peut se défendre de plaindre Vincent; de célébrer la Provence avec son ciel, son Rhône, son Ventoux, ses plaines brûlées du soleil. M. Liégeard se trahit dans ces deux études : il se découvre jaloux de posséder toutes les qualités de l'homme de cœur, jaloux encore de goûter toutes les ivresses de l'artiste.

Les qualités de l'homme de cœur, il les a. Il l'a prouvé en maintes circonstances et dans son volume, par le récit émouvant de visites faites à la famille impériale exilée. Nous sommes assez éloignés de partager les opinions politiques de M. Liégeard, mais nous devons rendre hommage à sa fidélité.

Il est artiste. Comment ne pas goûter cette page détachée du poème en prose qui porte pour titre : *les Esprits de la cuve*? « C'est le soir d'une tiède journée d'automne. Du fond des combes le silence et la nuit descendent. Les deux rues du village sont muettes. Sous l'édredon aux lourdes plumes, à poings fermés, le vigneron dort. Car il se doit, dès l'aube, à sa cuve... Dans la cour déserte, vers la haute fenêtre où l'araignée tend sa toile, une vigne folle grimpe. Sa guirlande a rougi sous le baiser du vent de montagne. Telle une joue duvetée de Bourguignonne, quand la lèvre de quelque gars en belle humeur la veut marquer à sa rude empreinte. Par une vitre brisée un reflet de lune pénètre au dedans... Et elle grimpe, la folle vigne, plus curieuse qu'une vierge au soir des noces, et de ses grappes, comme autant d'yeux ouverts, de ses grappes aux baies noires qui escaladent le mur, elle essaye de glisser, sur le rayon bleuâtre, dans les mystères de l'antique pressoir... » Cela est gracieux, d'une grâce un peu apprêtée mais encore très distinguée.

La recherche n'empêche pas la sincérité. M. Liégeard est constamment sincère, sincère comme homme et sincère comme artiste.

On aime à se laisser aller au caprice de sa plume.

F. G.

Essai de sociologie. *Science de l'organisation de la société humanitairement heureuse*, par O. Tche-k (traduit du russe). 1 vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50. Paris, A. Ghio, 1884.

La remarque a été faite depuis longtemps : les programmes des collectivistes, des anarchistes, révèlent plus de passions qu'ils n'enferment d'idées.

Dans ce livre dont nous venons de transcrire le titre et le sous-titre, rien que d'injurieuses récriminations, rien que de violentes objurgations. Comme seules idées, celles-ci : 1° les hommes ont des besoins à satisfaire; 2° le capital, le travail, le crédit peuvent aider à la satisfaction de leurs besoins; 3° la fin normale de l'existence, c'est la satisfaction même des besoins; puis celles-ci encore, qui pourraient être rapportées en manière de conclusions : 1° chaque homme est un tout qui peut être considéré à part; il est un individu; 2° pour la conservation de l'individu, conservation intégrale et qui comporte satisfaction aussi complète que possible de ses besoins, le concours actif de la collectivité. Voilà le résumé de la *Science de l'organisation de la société humanitairement heureuse*. Point de discussions quant aux principes de notre droit, quant aux lois de l'économie politique; point d'analyse; rien, absolument rien. Si, des considérations physiologiques. Et l'auteur de ce livre mal composé, plus mal écrit, est peut-être très sincère! Peut-être se dévoue-t-il vraiment à l'œuvre de l'organisation humanitairement heureuse!

Les programmes des socialistes accusent un immense désir de jouissances. Le bien-être, — nous ne dirons pas : le bonheur, le mot est trop relevé, ils ne l'entendent pas, — le bien-être matériel, c'est l'objet de

toutes leurs convoitises. Or nous avons pour devoir d'écouter leurs doléances sous quelque forme qu'ils les expriment, nous devons prêter l'oreille à leurs réclamations et travailler à rendre le bien-être aussi general que possible. Mais nous avons un devoir plus grand, qui est de tâcher de montrer que les besoins materiels ne sont pas les seuls besoins de l'homme; qu'il est pour lui des besoins moraux et qu'il doit les développer; et que ces besoins, ne seraient-ils pas satisfaits exterieurement, procurent encore, à qui les eprouve, le vrai bonheur: les sentir et les sentant, se reconnaître soi-même dans ses conditions, dans sa fin. S'appliquer à réaliser la personne idéale, c'est déjà être heureux. Respecter cette personne ideale en autrui comme en soi, et puis faire quelque bien, c'est la source de ces joies intimes, de ces joies profondes, qui n'ont rien de comparable avec les plaisirs que peut donner la possession du bien-être, qui n'ont rien de comparable parce qu'elles n'ont rien de commun. F. G.

Sakountala, drame en sept actes, de CALIDASA, traduction nouvelle par MM. Abel Bergaigne et Paul Lehugeur. — Paris, Jouaust, éditeur, in-18. — 3 francs.

Avec cet ouvrage, la Librairie des bibliophiles aborde, dans sa *bibliothèque classique*, la littérature étrangère.

Ce n'est pas une maladroite inspiration que d'avoir commencé cette série étrangère par le drame du poète hindou. Je n'ai pas à raconter la pièce. L'episode du Mahabharata, qui en est le fond, est connu de tous ceux qui savent lire la littérature. *Sakountala* a d'ailleurs été traduite plusieurs fois. Quel besoin de la traduire à nouveau? C'est que, malgré l'éloignement des siècles et des lieux, ce drame se trouve le plus près de notre théâtre, et par la coupe des scènes et par la machination, et qu'il ressemble dans sa forme à un opéra-comique d'un genre très élevé. La prose et la poésie alternent. Quand les personnages n'ont à exprimer que des idées ordinaires ou des faits vulgaires, comme de simples mortels ils se servent de la prose; dès que le sentiment s'élève ou se raffine, le langage suit le mouvement, la poésie qui palpite dans l'âme provoque la forme poétique. Cette forme de drame est mi-partie prose et poésie, M. Sarcey la préconisait naguère pour notre propre scène. Il n'en est pas d'exemple plus curieux ni plus charmant que le drame de Calidasa.

Il est superflu d'affirmer l'exactitude de la traduction, quand on sait ce que vaut M. Abel Bergaigne, maître de conférences à la Sorbonne; c'est un indianisant de première marque et de marque sérieuse. Son collaborateur M. Lehugeur a surtout pris pour lui la tâche de transferer en forme française les vers hindous.

Il fallait être poète pour cette operation délicate, difficile entre toutes, qui exige la souplesse, la possession parfaite de toutes les ressources de la langue, le ton d'imagination qui reflète l'image même vue par le créateur. M. Paul Lehugeur est poète; il l'est si bien que c'est un régal des plus savoureux que de lire ses strophes, scrupuleusement conformes à celles de Calidasa.

Je ne résiste pas au désir d'allécher le lecteur par quelques échantillons.

Le roi entrevoit Sakountala, simplement vêtue d'une tunique d'écorce.

Ce vêtement grossier, qu'un nœud solide fronce,
Me cache deux beaux seins, prisonniers dans ses plis.
Ainsi les jeunes fleurs éclosent sous la ronce,
Trésors ensevelis.
. . . . . .

La splendeur du lotus, près du Sarvala sombre,
Est plus éblouissante encor.
La tache de la lune est comme un noyau d'ombre
Qui rehausse son cercle d'or;
Ainsi ce vêtement tissé d'écorce d'arbre
N'enlaidit pas son corps charmant.
L'habit le plus grossier, s'il couvre un sein de marbre,
Devient un magique ornement.

Et ce touchant couplet de Canura, l'ermite, père spirituel de Sakountala; à l'heure où elle part pour rejoindre son époux, il la recommande à la nature, aux arbres habités par les divinités des bois:

Jamais Sakountala n'a goûté d'une eau pure,
Sans que sa main d'enfant vous ait désaltérés;
Que de fois sa beauté se priva de parure
Pour épargner vos fronts sacrés!

La saison de vos fleurs était sa seule joie:
Élevez dans les airs un adieu triste et doux,
Et bénissez ma fille à l'heure où je l'envoie
Au palais du roi, son époux!

A regret je me borne à ces courtes citations: le lecteur sera charmé par la fraîcheur, la grâce et la nouveauté imprévue de cette restitution poétique. P. Z.

Nos morts contemporains, par M. ÉMILE MONTÉGUT, 2e série. Paris, Hachette, éditeur, in-16. — 3 fr. 50.

Ce volume contient des articles étendus sur Théophile Gautier, Eugène Fromentin, Charles Gleyre, Saint-René Taillandier, Maurice et Eugénie de Guérin. Il n'est pas sans interêt pour les curieux de littérature, mais il est douteux que le public se reprenne à lire ces travaux de revues, qui même en leur fraîcheur première ne l'émeuvent guère.

M. Montégut a rassemblé ces feuillets épars en vue de son élection à l'Académie: leur pire défaut est précisement d'être lourdement académiques. Ce sont presque des éloges funèbres. Sans doute plus d'une page se distingue par une finesse d'analyse et une clarté d'expression peu vulgaire: là M. Montegut se devoile écrivain, mais ce sont d'heureuses trouvailles et il ne paraît nullement que la nature les ait souvent offertes à l'auteur. Trop fréquemment la phrase traîne,

la période s'embarrasse et s'écroule péniblement par une idée incomplètement exprimée.

Toutefois si le respectable critique n'est pas doué de la pénétration de Sainte-Beuve, s'il ne s'est pas forgé un style vivant et rapide, il prouve une sincérité de jugement dont il faut lui faire un mérite : c'est un travail consciencieux, mais il paraît trop, en définitive, que c'est un travail. Quant au fond même des appréciations, on comprend que nous n'entreprenions pas de les analyser : il ne s'agit pour nous d'adopter ni de repousser les tendances et les conclusions de M. Montegut.

Mais je veux cependant signaler un côté qui lui fait honneur : aujourd'hui nous voyons plus d'une fois la critique acerbe, hargneuse, perfide, atteindre l'homme à travers ses œuvres; des écrivains font profession de *déshabilleurs* plus ou moins impudents.

Toujours, au contraire, M. Montegut conserve une attitude correcte, une parole courtoise, une discrétion de bon goût. Ce qui ne l'empêche pas de se passionner pour ses auteurs, écrivains ou artistes.

P. Z.

L'épiscopat de Massillon, *d'après des documents inédits, suivis de sa correspondance*, par l'abbé Blampignon. 1 vol. in-18 de 375 pages. Paris, 1884, librairie Plon. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est une suite et une fin. La première partie des recherches qu'il a pour objet, contenant l'histoire de la jeunesse et de la prédication de Massillon, a paru il y a cinq ans dans une autre librairie (V. Palmé). La seconde partie est consacrée aux années d'épiscopat de l'évêque de Clermont. Elle se termine par un certain nombre de lettres inédites, plus de quarante. M. l'abbé Blampignon réalise ainsi un vœu de d'Alembert qui souhaitait qu'on publiât les lettres de Massillon. « Ceux — dit-il dans son *Histoire des membres de l'Académie française morts depuis 1700 jusqu'en 1771*, — ceux entre les mains de qui elles sont tombées ne devraient pas priver le public, l'État et l'Église de ce monument précieux d'éloquence et de charité. » Et que l'on ne voie pas là une banale formule d'*éloge académique*.

Cette correspondance, en effet, montre une âme vraiment belle, tendrement religieuse, animée par l'esprit de douceur et de paix, respirant la modération échauffée par l'esprit de charité, une aimable humeur, un caractère charmant, une intelligence finement cultivée et un académicien qui, jusqu'à la dernière heure, prit fort au sérieux et son titre et ses devoirs de membre de l'Académie française. Ce n'est pas sans quelque effort méritoire que M. l'abbé Blampignon a réuni ces lettres, car elles sont aujourd'hui dispersées en de nombreux dépôts publics et chez des particuliers. A ces documents inédits l'auteur a eu la bonne pensée d'ajouter ceux qu'il a pu découvrir dans les imprimés tant anciens que modernes; il nous fournit ainsi un ensemble plus imposant et d'autant plus complet. Des tables bien faites rendent très facile la pratique de ce bon livre. E. C.

Ernest Gilon, par Paul Combes. Édition elzévirienne ornée d'un portrait sur acier. Publication faite par le comité de la manifestation Gilon au profit d'œuvres d'enseignement. 1884, 1 vol. in-18.

Ernest Gilon est un philanthrope de Verviers qui a donné, dans le milieu où rayonne son influence, une impulsion extraordinaire à l'instruction populaire et pratique. Son nom, en maints lieux de la Belgique, inspire la vénération et excite l'enthousiasme. Il n'est pas mal que son exemple soit connu et, s'il se peut, suivi ailleurs. La biographie écrite par M. Paul Combes est donc la bienvenue. Elle est accompagnée du récit de la manifestation qui eut lieu le 29 juillet 1883 en l'honneur de M. Gilon, à l'occasion de la publication du centième volume de la collection qui porte son nom. On y trouve tous les discours et poésies de circonstance qui fleurirent en ce jour; et le bouquet est gros, beaucoup plus gros même que la partie biographique proprement dite. Tout cela est du reste fort intéressant pour la plupart des souscripteurs, dont la liste en belles capitales occupe les trente dernières pages du volume. B.-H. G.

Hellas, *drame lyrique de Shelley*, traduction de Tola Dorian. 1 vol. in-4°. Alphonse Lemerre, 1884. — Prix : 6 francs.

La traduction des *Cenci* avait été accueillie avec le plus vif plaisir : celle d'*Hellas* ne sera pas moins bien reçue. Elle a tous les mérites. Ce n'est pas seulement, en effet, la suite des mots qui se trouve translatée dans notre langue ; le mouvement, le rythme, tout est rendu ; les sentiments sont exprimés du même style dans le texte anglais que dans le texte français ; les images sont mises en la lumière même que le poète avait voulue.

La lecture d'*Hellas* fera-t-elle aimer Shelley ? Elle n'a pas modifié notre jugement. Nous faisons cas assurément du talent du poète, mais le poète lui-même reste pour nous une véritable énigme. F. G.

Les roses fauchées, *poésies posthumes*, de Camille Macaigne. 1 vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre, 1884.

Dans la préface qu'il a écrite pour ce recueil, M. Emmanuel des Essarts parle de deux autres publications de poésies posthumes faites en ces dernières années, de la publication des poésies d'Eugène Mordret, qui, comme Camille Macaigne, fut professeur,

de celle des quelques vers laissés par Charles Read. M. des Essarts a eu grand tort, ce nous semble, de rappeler à notre mémoire le recueil de Read; il nous invite, sans y prendre garde peut-être, à faire comparaison du talent de Camille Macaigne avec celui du poète mort si jeune, et, certes, la comparaison n'est pas favorable à l'auteur des *Roses fauchées*.

Ce n'est pas à dire pour cela que le livre soit inutile. Si les lettres peuvent goûter vraiment quelques-unes des pièces telles que *l'Hiver*, *le Berceau improvisé*, *le Triomphe de la poésie*, les amis du poète défunt pourront se plaire à relire les pages de son recueil qui laisse bien paraître une grande honnêteté littéraire, un profond respect de l'art et du beau. F. G.

Poésies de Frédéric Marth. 1 vol. in-12. Paris, Librairie des bibliophiles, 1884. — Prix : 3 francs.

Le poète fait parler le *feu follet* :

Si j'aime à caresser les fleurs,
Mon baiser est faible et timide
Et je dépose dans les cœurs
Un amour vague, mais limpide.

La Muse qui inspire le poète pourrait tenir même langage : elle est douce et simple ; elle est compatissante ; comme elle ne prend pas de masque pour enfler sa voix, comme elle ne se couvre pas d'une robe faite pour attirer les regards, — quand, pour les attirer encore, elle ne se découvre pas tout à fait, — comme elle ne monte pas sur la voiture de Mangin, elle a, au lieu de cet orgueil, de cette suffisance, de cette jalousie, que montrent tant d'autres muses, elle a cette fierté sereine, qui vient du respect de soi et des hommes, du respect de l'art et de la poésie.

Certains diront du recueil de M. Marth, qu'il n'a pas de « saveur », pas de « piquant » ; c'est pour de pareils défauts que nous le vantons, nous, et que nous le recommandons aux vrais lettrés. F. G.

Les Océans, poésies d'Émile Chevé. 1 vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre, 1884. — Prix : 3 francs.

Ce sont encore des « blasphèmes », que profère M. Chevé ; des blasphèmes et des imprécations.

Pour exprimer ses haines à l'égard de Dieu, — s'il existe, — et, — s'il est puissant, — l'auteur de tout le mal que nous souffrons ; pour dire son mépris des universitaires, — le grand philosophe est M. Lefèvre, chacun sait cela, — pour consoler cette pauvre humanité qui serait demeurée morale, si ne s'étaient jetés étourdiment, au travers des jeux et des ruts des hommes, les moralistes à systèmes ; pour en appeler à la vérité belle à contempler, au bien dont l'idée enchante les esprits, — car le poète pessimiste n'est pas un grand logicien, — il use d'une langue qui a sa grandeur. Rien de prime-sautier et comme d'involontaire ; les mots sont cherchés, le vers construit avec patience ; mais le poète, qui est un laborieux, en est arrivé à posséder un véritable talent.

Transcrivons les premières strophes seulement de la pièce intitulée : *les Cultes fauves* :

Où sont-ils donc, les jours des cultes orgiaques,
Où l'homme, s'enivrant de sa virilité,
Sculptait sur les phallus l'orbe des zodiaques,
Et pour axe au Cosmos donnait la volupté ?

Où sont-ils donc, ces jours où, folle, débordée,
Hurlant à pleins poumons l'hymne fauve des sens,
L'humanité, de vie et de force inondée,
Du Bapte répétait les lubriques accents ?

La pudeur n'avait pas empoisonné les âmes ;
Le plaisir marchait libre et nu sous le ciel bleu ;
Cottyto haletait sous les soleils de flammes :
La Bacchante était sainte, et Priape était dieu.

On n'avait pas encore inventé la morale ;
La vertu n'avait pas encor châtié l'amour ;
Le Mythe, rayonnant en sa splendeur astrale,
Des baisers de la nuit faisait naître le jour.

Qu'on regarde la forme, on ne pourra certainement contester à M. Chevé de grands, de très grands mérites. F. G.

Çà et là, par Frédéric Turrière. Poésies. Paris, Alphonse Lemerre, 1884. 1 vol. in-18.

Jeunes vers d'un jeune homme qui a lu Baudelaire et Shakespeare, mais qui se souvient mieux de Rollinat et autres prêtres de la névrose contemporaine. Il ne manque pas d'une certaine puissance d'image et d'une certaine intensité de passion. Mais il prend souvent la brutalité pour la force, et le gros mot pour le mot vrai. Ce sont là défauts dont on peut se corriger quand on est poète, et dont on n'a pas à se soucier outre mesure si, comme il arrive, le premier volume de vers qu'on publie doit être aussi le dernier. Mais la phrase poétique de M. Frédéric Turriere manque d'harmonie. Écoutez plutôt :

La sensation animale
De la chair rugueuse du mâle
Manque à sa lèvre virginale ;
Il la lui faut, il la lui faut.

Et pourtant ceci est tiré d'une des meilleures pièces du recueil, *la Faneuse*, où l'animal féminin est peint avec une grande puissance.

Il y a peut-être en M. Frédéric Turrière l'étoffe d'un poète. Le présent volume nous donne *çà et là* de l'étoffe du poète, et c'est déjà quelque chose. Nous attendons qu'on nous offre davantage. B.-H. G.

Souvenance, par Paul Mariéton, in-18 jésus. Alphonse Lemerre, éditeur, 1884. — Prix : 3 fr.

Petit volume et petits vers : souffle court : des piécettes de quatre, six, dix vers. Les plus longues en atteignent une trentaine. — Ce pourrait être des bijoux, et alors, la dimension ne ferait rien à l'affaire. Ce n'en sont pas. De l'amour, de l'amour, comme

tous les amours. Je t'aime ; je crois que tu m'aimes ; tu ne m'aimes plus ; m'as-tu aimé : tu ne m'aimais plus ; je t'aime encore !

On appelle cela des *intimités ;* et parce que c'est intime, on le publie dans l'espoir que tout le monde le lira ! Eh ! monsieur, nous ne pouvons nous interesser à si chetive aventure.

Apres cela, le vers n'est pas mal tourné. Mais, que diable ! tous les bons rhetoriciens de ce temps-ci tournent bien le vers ; mais il faut être autre chose qu'un bon rhétoricien pour emplir le vers. Celui de M. Marieton a de jolis contours ; soit, mais il est vide.

C'est un debut : ne décourageons personne ; mais ne prenons à aucune dose la responsabilité de l'erreur où se jettent de bons et braves jeunes gens qui se croient poètes pour un quatrain admiré par leur famille et se croient destinés à la gloire pour un éloge indifferent d'un celebre qui les aime. PZ.

Contes d'aujourd'hui et Poésies de tous les temps, par MARDOCHE. Librairie des bibliophiles. Paris, in-18. — Prix : 3 francs.

En ouvrant le volume à la pièce intitulée *Lune de miel*, l'idée me vint que Mardoche pourrait bien être une femme. Ce pastiche de la première maniere de Coppée vaut ce que vaut un pastiche. Puis malgré une tournure généralement molle, des sujets un peu vides ou banals, qui sont bien du domaine de la femme qui écrit en vers, il a fallu faire virer le diagnostic. Mardoche a une façon de parler d'amour aux femmes, qui doit être d'un homme. Pourquoi donc si grand nombre de ses vers sont-ils affliges d'un affreux torticolis, j'entends d'inversions surprenantes et desagréables ?

A cela près, banalité du sujet, vulgarité de l'expression et désarticulation de la phrase, il se trouve quelques fragments qui s'elevent au-dessus du mediocre : particulièrement le *sonnet païen*, à la fin du recueil ; cependant il se termine lourd et vague ; et au milieu le *Logis vide*, — les vers *A une Religieuse*. Dans ces morceaux-là l'allure est plus vive, le vers mieux venu, l'ensemble plus complet. Ce que Mardoche appelle *Contes* n'est guère interessant : sa forme est trop épaisse et traînante. Le recit clopine, mais ne marche pas. Mardoche n'a pas encore le trait qui dessine et met en relief les choses, ou les gens ou les sentiments.

Ainsi dans *Catastrophe du Rhône*, sur le lac Leman, le tragique de la situation est noyé, non pas dans le lac, mais dans des vers mous et des details sans portee. L'auteur avait pourtant la matiere. La méprise de ce malheureux qui, plongeant deux fois pour repêcher sa jeune femme, ramène un pauvre marchand de châtaignes, la folie de l'infortune et l'obstination stupide de ce marchand à reclamer ses châtaignes, tout cela pouvait former un tableau saisissant. Mardoche y met presque de l'ironie, ce qui le gâte, l'obscurcit, l'empâte, car l'ironie n'est pas même assez franche pour revêtir un caractère philosophique. — Vous trouverez là de plus quantité de piècettes joliettes dont l'amour paye les frais : mais n'ayez peur ; ça ne lui coûte pas cher. Au demeurant, c'est un début : c'est un des moins plats de l'année. PZ.

Mes accès, par J. ROUSSEAU, in-18 jésus. Jouaust, éditeur. — Prix : 2 fr. 50.

Sonnets déchaînés, par L.-G. GAUNY, in-18 jésus. Ghio et Patay, éditeurs. Paris. — Prix : 3 francs.

Si je réunis ces deux recueils dans un même article, ce n'est pas qu'ils se ressemblent ; mais ils se valent en somme. M. J. Rousseau est tout jeunet ou du moins, sinon lui, ses vers : ce n'est donc pas la banalité ou même la puerilite des sujets qu'il est juste de lui reprocher. Mais à tout âge le vers d'un poète se marque d'un cachet personnel, et pour être de la poésie il doit nécessairement avoir quelque fraîcheur, quelque charme. M. Rousseau écrit ses lignes avec une inspiration trop facile et se satisfait d'une platitude que la prose simplement honnête ne se permet pas. Il nous indique bien par son titre que ce sont des *accès*, mais ce ne sont même que des acces de fièvre froide. Ce volume ne peut compter pour un debut. Si M. Rousseau est poète, c'est à une autre épreuve que nous en jugerons.

M. Gauny a des pretentions moins modestes : l'auteur des *Accès* y va bon jeu, en toute sincérite. M. Gauny enfle le ton. Ses *Sonnets déchaînés* prennent des allures apocalyptiques. Il y remue de gros problèmes dont il ne pose ni les données ni les conclusions. On ne peut lui refuser, par ci par là, le mérite d'un vers bien frappé : mais il le faut prendre isolément ; l'incohérence et la boursoufflure sont les moindres defauts de l'auteur. Et puis il y a une préface tellement bizarre, qu'il convient de se demander si M. Gauny ne s'amuse pas à tenir une gageure ou à nous preparer une mystification. Est-ce que par hasard les lauriers de l'archi-poète Gagne balanceraient leurs feuilles sous son crane en l'empêchant de dormir ? Ah ! ma foi, M. Rousseau ne dit pas grand'chose et son style n'existe pas litterairement ; mais quand il dit qu'il y a des arbres dans les bois, et que Mme B... a beaucoup d'appas, et qu'il a vu sa jarretière, on sait au moins ce qu'il veut dire. M. Gauny a la méchancete noire de nous proposer des sonnets-rebus ! Ce qu'on y croit voir de plus clair, c'est que l'auteur se fond dans le grand tout dont les existences ne sont que des transformations ; il sent en lui les ames des siecles passés : metempsycose et obscurite ! PZ.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Depuis 89, par Mario Proth. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. 1 vol. in-18.

Ce recueil d'articles et d'études, dont la plupart ont encore aujourd'hui la saveur de l'inédit, est précédé d'une dédicace à Léon Gambetta, et la dédicace est suivie d'une explication. Je crois qu'elle n'en avait pas besoin. Nul ne songera à blâmer l'admiration, l'affection, le dévouement qui se prolongent par delà la mort ; et si Gambetta, ce grand ambitieux qui fut à son heure le grand patriote, jouit d'une gloire durable, ce sera bien à ces sentiments profonds, mais isolés, qu'il la devra.

M. Mario Proth nous apporte ici sa chaleur d'âme, son style vibrant, sa pensée ardente et spirituelle, ses vues généreuses, son talent et son cœur. Le volume contient onze études dont voici les titres : *Silhouette de la Révolution*, écrite pour la *Presse* de Girardin, à propos de l'Histoire de la Revolution de Louis Blanc ; *Saint-Just* ; *Fouquier-Tinville* ; *Lakanal*, ou l'instruction publique en 93 ; *Théroigne de Méricourt* ; *Olympe de Gouges*, la courtisane de lettres qui s'attaqua à Robespierre et mourut guillotinée « pour avoir voulu être quelque chose » ; *Jean Raynaud*, le mystique inventeur du druidisme ; puis, plus près de nous encore, des pages enflammées : *Comment on lutte* ; *les Temps difficiles* ; *le Boulevard du Crime* ; *Histoire d'une génération*. Cette série de tableaux mouvementés et colorés chaudement, où les luttes politiques et littéraires, les mœurs, les appétits, les passions sont représentés d'une main à la fois émue et ferme, par un homme dont la poitrine reste gonflée d'espérance, forme un livre beau et sain, plein d'enseignements pour les jeunes, et, pour les autres, de rajeunissants souvenirs. B.-H. G.

Histoire de la civilisation, par Ch. Seignobos, docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté de Dijon. Tome Ier. Paris, G. Masson, 1884. 1 vol. in-18.

Ce premier volume commence avec les âges préhistoriques et finit avec Charlemagne. L'auteur n'y a cherché, dit-il, « ni l'apparence de l'élégance ni l'apparence de l'érudition. Tout son désir a été de composer un livre exact et instructif que l'élève puisse lire sans dégoût et comprendre sans fatigue. » Je ne fais aucune difficulté de dire qu'il y a réussi. C'est un livre fait pour cadrer avec un programme d'enseignement dans les écoles secondaires. A ce titre et dans ces limites, il a son utilité. M. Seignobos a eu l'idée d'indiquer, en tête de chaque chapitre, les grands ouvrages des maîtres qui ont traité les questions dont il va faire un exposé succinct. Ces indications susciteront peut-être, dans quelque esprit juvénile et avide de savoir, le désir d'étudier les travaux dont il a là les titres ; et ce serait bien le plus grand service qu'auraient pu rendre M. Seignobos et son livre. B.-H. G.

Un homme d'État russe (Nicolas Milutine), d'après sa correspondance inédite. Étude sur la Russie et la Pologne pendant le règne d'Alexandre II (1855-1872), par Anatole Leroy-Beaulieu. Paris, Hachette et Cie. 1 vol. in-18.

Cette publication, née d'un hasard que M. A. Leroy-Beaulieu explique en sa préface, vient d'ajouter utilement aux études du même auteur sur l'empire des czars et les Russes. Il a tiré, des documents dont on lui avait remis ou les originaux ou des copies authentiques, tout ce que sa froide et honnête impartialité lui permettait d'en tirer. Je ne sais si quelque passion ne serait pas la bienvenue, qui ferait circuler dans ces pages un souffle de chaleur, voire de tempête. Mais depuis que M. Leroy-Beaulieu a cessé de faire des vers et de chanter, « en vrai jeune homme et en vrai Français », tous les peuples opprimés, il ne faut point lui demander un enthousiasme dont il a volontairement fait le sacrifice sur l'autel de la raison politique.

Tel qu'il est, cet ouvrage nous montre au vif le principal instigateur de ce qu'on appelle l'œuvre d'émancipation russe, qui fut en même temps l'agent le plus actif et le plus habile de la russification de la Pologne. A côté de Nicolas Milutine gravitent ses amis, Tcherkarsky et Samarine, et d'autres figures, dont les noms ont, à une époque, eu un retentissement étrange dans notre occident, mais qui sont restées bien peu connues en dehors du monde slave ; tels sont la grande-duchesse Hélène, Nicolas Alexeiévitch, Lanskoï, le marquis Wielopolski.

M. Anatole Leroy-Beaulieu porte, il me semble, le jugement que tout lecteur impartial portera sur son ouvrage, lorsqu'il dit en parlant des lettres dont il s'est servi pour le rédiger : « A part la lumière inattendue qu'elle projetait sur deux questions, encore environnées de tant d'ombres (l'émancipation des serfs et les affaires de Pologne depuis l'insurrection de 1863) et sur les grandes lois agraires de Russie et

de Pologne, la correspondance de Milutine et de ses amis avait pour moi l'avantage d'éclairer d'un jour soudain les recoins les plus obscurs de l'administration impériale et, pour ainsi dire, le fond même du gouvernement autocratique. » Je ne lui reprocherai que d'avoir un peu trop tamisé cette lumière.

Souvenirs de l'empereur Napoléon Ier. Extraits du mémorial de Sainte-Hélène de M. le comte DE LAS CASES. Quatrième édition. Paris, Hachette et Cie, 1884. 1 vol. in-18.

Tout le monde connaît le *Mémorial de Sainte-Hélène*, et s'il en est qui ne le connaissent pas, ils connaissent du moins les extraits publiés par la maison Hachette sous le titre transcrit plus haut. Cet abrégé est précédé d'une intéressante notice sur MM. de Las Cases père et fils. On ne s'étonne pas du fanatisme qui, dans toutes ces pages, éclate pour Napoléon. C'est la raison d'être du livre, comme leur fidélité et leur amour ont l'honneur de ces serviteurs dévoués jusqu'au delà de la mort. — Il n'y a pas à insister. Il suffit de signaler l'ouvrage, puisqu'on n'a rien à en dire au lecteur qu'il ne sache depuis longtemps.

B.-H. G.

Un grand Français du XVIIe siècle : Riquet et le canal du Midi, par JACQUES FERNAY, in-8°. Paris, Charavay. — Prix : 2 fr. 50.

La Convention nationale et son œuvre, par G.-R. CHESLAY. Paris, Charavay, grand in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

Ces deux ouvrages font partie de la *Bibliothèque d'éducation nationale*, entreprise sous une patriotique inspiration et poursuivie avec un succès mérité par MM. Charavay frères. M. Fernay expose à la fois l'importance et les difficultés physiques de l'exécution du canal du Midi, et, d'autre part, le génie scientifique et la puissance de caractère de son créateur, l'illustre Riquet. Le livre est deux fois recommandable : il est suffisamment pourvu de données précises qui instruisent le lecteur, et il met grandement en relief la figure de l'ingénieur, exemple admirable de beauté intellectuelle et morale. La géographie et le patriotisme sont là très heureusement alliés.

L'ouvrage de M. Cheslay sur la Convention nationale n'a pour but que de condenser ce qui a été dit maintes fois sur les créations utiles de l'Assemblée de 1792. Dans les trois années qu'elle dura, elle dépensa une prodigieuse activité, mais effective au moins, et les institutions qu'elle créa ou qu'elle ébaucha se sont développées et vivent encore, toujours agrandies.

M. Cheslay n'a pas la prétention de nous apporter du nouveau, son livre est de vulgarisation. Il a groupé clairement les divers ordres de faits : le jeune homme à qui ce livre sera donné en lecture y reconnaîtra les directions multiples de l'esprit de la grande Assemblée : elle ne voulait rien laisser où sa marque ne parût. Les institutions politiques, l'œuvre civile, la gloire militaire, telles sont les divisions de l'ouvrage, qui se termine, je ne sais trop pourquoi, par les iambes de Barbier sur Bonaparte.

O Corse aux cheveux plats, etc.

Ces deux volumes sont illustrés de nombreux dessins. PZ.

Les Philosophes de l'Académie française au XVIIIe siècle, par LUCIEN BRUNEL. In-8°. Paris, Hachette, 1884.

Le jeune docteur — car ce livre fut une thèse en Sorbonne — n'a pas voulu écrire un livre de controverse philosophique.

Il a conté l'histoire intérieure de l'Académie française pendant une période de près d'un siècle. Son but était de mettre en lumière les luttes de l'esprit nouveau contre l'esprit de cour, le souffle nouveau émanant de Duclos, de Voltaire, de d'Alembert et de Diderot contre les idées arriérées et les résistances des académiciens ecclésiastiques et nobles.

L'inconvénient inévitable d'une étude de ce genre, si bien menée soit-elle, est de grossir de menus détails, de hausser de petits hommes, et de fausser de la sorte, sans qu'on y prenne garde, la perspective et les relations.

M. Brunel s'est soucié de paraître érudit plus qu'écrivain. Non qu'il écrive mal; ce qu'il dit est net et l'on ne s'y méprend pas. Mais il ne possède pas la vivacité de style qui eût été bien utile et bien à propos dans un tel sujet. Manquant de ce charme, il paraît terne et parfois monotone. Mais, quant au fond, il semble que l'auteur a épuisé les sources de renseignements, ou tout au moins qu'il a puisé aux plus sûres et aux plus abondantes. Il suit avec un coup d'œil rapide et juste les évolutions de la petite guerre qui s'appelle une élection à l'Académie et dont l'objectif est le siège et l'occupation d'un fauteuil.

L'occasion lui était donnée — que dis-je, c'est tout son sujet — de faire revivre la société littéraire et la société mondaine du XVIIIe siècle. Il ne s'en est pas fait faute.

M. Brunel a essayé de marquer à l'Académie une part dans le mouvement progressif de la fin du siècle dernier. Lui-même reconnaît que c'est plutôt individuellement que certains académiciens y ont contribué, et en dehors de l'Académie.

La compagnie elle-même s'en abstint, et son abstention alors comme depuis a été plus d'une fois interprétée dans un sens d'opposition à ce mouvement.

En résumé, ce livre est intéressant; il renferme beaucoup de révélations piquantes, et il prouve de la part de son auteur un esprit sage, patient à la recherche, très soucieux de la vérité : les qualités enfin universitaires par excellence. PZ.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Les livres à gravures du XVI^e^ siècle. — *Les Emblèmes d'Alciat*, par GEORGES DUPLESSIS, conservateur du département des estampes à la Bibliothèque nationale. Paris, librairie de *l'Art*, J. Rouam, imprimeur-editeur, 1884. Grand in-8° de 64 pages, illustré de onze gravures. Tirage à petit nombre, sur beau papier satiné, prix : 5 francs. — Quelques exemplaires sur papier de Hollande, prix : 10 francs.

On sait quel succes obtinrent les livres d'emblemes pendant toute la durée du XVI^e^ siecle et pendant une bonne partie du XVII^e^. A cette époque, en effet, comme le remarque très justement M. G. Duplessis, l'allegorie était partout en si grande faveur que l'on s'efforçait de symboliser toute chose; aussi les poètes et les artistes rivalisaient-ils de zèle et d'ingéniosité pour composer et illustrer ces curieux volumes aujourd'hui si recherchés. Parmi les ouvrages de ce genre, il en est un qui, plus que tous les autres, excita la verve des graveurs, c'est le recueil des emblèmes d'Andre Alciat, dont tout vrai bibliophile ne peut se dispenser de posséder au moins un spécimen. C'est sur cet ouvrage et sur ses nombreuses éditions et réimpressions que porte l'etude si interessante que vient de nous offrir M. Duplessis.

Disons de suite que le savant conservateur du Cabinet des estampes n'est pas le premier qui ait abordé ce sujet : lui-même a grand soin de nous avertir qu'il s'est aidé dans ses recherches d'un ouvrage peu connu en France : *Andrea Alciati and his books of emblems. A* biographical and bibliographical study, by Henry Green, M. A (London, Trubner and C°, 1872, in-8°). Mais remarquons en même temps que le but des deux auteurs porte sur deux points différents, l'un, M. Henry Green, ayant surtout eu en vue la biographie d'Alciat et la bibliographie de ses emblèmes; l'autre, M. G. Duplessis, s'étant presque uniquement attaché à traiter la question iconographique.

Bien que réduite à cette etude toute spéciale, l'œuvre nouvelle de M. Duplessis n'est pas moins interessante pour les bibliographes que pour les amateurs d'estampes; il n'a pas pu, en effet, s'empêcher de decrire avec la plus scrupuleuse exactitude les nombreuses éditions des emblemes d'Alciat, en même temps qu'il les étudiait au point de vue purement artistique. C'est ainsi que son travail remplace et complete à la fois, pour les lecteurs français, l'ouvrage du bibliographe anglais.

Les editions et reimpressions des emblèmes étudiés par notre auteur sont au nombre de 126; la première, datee du 28 fevrier 1531, est un mince volume, fort incorrect du reste, de quarante-quatre feuillets; la dernière, publiee à Madrid en 1781, forme, grâce aux additions et commentaires qui n'ont pas manque au celèbre ouvrage du jurisconsulte milanais, un gros volume in-8° de plus de 400 pages.

Avec beaucoup de raison, et bien que son étude ne comportât que 126 articles, M. Duplessis a pensé que l'ordre chronologique pur et simple ne suffisait pas en cette occasion; il a donc groupé ses éditions en onze chapitres qui correspondent aux divers imprimeurs et editeurs qui ont publié le livre d'Alciat; en voici les noms : Henri Steyner, Chretien Wechel, Jacques Moderne, les fils d'Alde, Jean de Tournes, Jerôme de Marnef, Guillaume Rouille et Mathieu Bonhomme, Christophe Plantin, G. Corvin, J. Richer, enfin Pierre-Paul Tozzi; un douzième chapitre est consacré aux éditions diverses.

De nombreuses notes, mises à la suite de presque tous les articles, nous font connaître la valeur de chaque édition, le nom des artistes qui ont composé les emblèmes ou qui les ont gravés, leurs monogrammes, les signes auxquels on reconnait les différents tirages d'une même édition, le nombre des gravures, avec spécimens, etc.

A tous égards, pour le fond et pour la forme, l'etude de M. Duplessis nous paraît excellente; nous regrettons cependant que l'auteur n'ait pas joint à sa préface une courte et substantielle notice bibliographique sur André Alciat, ce qui, à notre avis, eût très utilement complete son travail; les iconophiles, et c'est surtout à eux que s'adresse cette interessante etude, n'ayant pas toujours une biographie générale sous la main.

A part cette observation de detail, il n'y a que du bien à dire de la bibliographie des emblèmes d'Alciat, dont l'exécution matérielle fait honneur à M. J. Rouam, l'habile editeur de la librairie de *l'Art*, qui nous a déjà donné de si bons volumes.

Exprimons, en terminant, un souhait : c'est que M. G. Duplessis ne s'en tienne pas à ce premier essai et veuille bien nous offrir un jour une bibliographie complète des livres à figures allégoriques, symboli-

ques, emblematiques, composés pendant le cours des trois derniers siècles. Certes, le champ est vaste et il y a là matière à un travail bien utile, qu'ont à peine ébauché l'auteur du manuel et quelques catalographes. Le succès de cette curieuse bibliographie spéciale ne serait pas moins assuré que celui du guide Cohen que l'on va réimprimer encore, et, d'après ce que nous venons de voir, personne ne semble plus compétent et mieux placé pour entreprendre cette tâche attrayante que le savant M. Georges Duplessis.

PHIL. MIN.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Lettres de la marquise de Coigny et de quelques autres personnes appartenant à la société française de la fin du XVIII^e^ siècle. Publié sur les autographes avec notes et notices explicatives. Paris, imprimerie de Jouaust et Sigaux. MDCCCLXXXIV. Un beau volume in-8° de IV-320 pages, illustré d'un portrait de la marquise gravé à l'eau-forte par Lalauze et de quatre fac-similés d'autographes. Tirage à très petit nombre, sur beau papier vergé. (Non mis dans le commerce.)

Voici assurément un des livres les plus curieux que l'on ait publiés depuis quelques années. Sous le titre trop modeste que l'on vient de lire, il renferme une étude de premier ordre sur la brillante société française de la fin du siècle dernier, étude qui témoigne, chez son auteur, d'un goût exquis et d'une prodigieuse érudition. La belle et spirituelle marquise de Coigny, dont les lettres inédites, heureusement découvertes par un coup du hasard, ont donné lieu à cet ouvrage, joua un rôle considérable dans le grand monde, sous le règne de Louis XVI. Et cependant qui peut se vanter aujourd'hui de bien savoir ce qu'elle fit et ce qu'elle fut ? C'est presque une inconnue pour la plupart des lecteurs, même les plus versés dans tout ce qui concerne une époque, et, sans l'heureuse restitution qui vient d'être accomplie, combien de lettrés l'ignoreraient encore ! — Le savant écrivain, préfacier de ce beau livre, a tenu à conserver l'anonyme; mais il fait comprendre à merveille comment les contemporains organisèrent une véritable conspiration de silence contre cette femme charmante et terrible, non moins recherchée pour sa beauté que redoutée par son esprit. « Elle n'a, dit le préfacier, laissé dans l'histoire de son temps qu'un reflet, un écho, un souvenir, qui reparaît çà et là, avec un éloge vague et insuffisant, dans les mémoires écrits par ses contemporainss. C'est toujours et partout la belle et spirituelle marquise de Coigny, mais rien de plus ; elle n'a pas un article spécial dans les plus volumineuses biographies. »

Louise-Marthe de Conflans, née en 1750 ou 1760, mariée, en 1775, au fils du duc de Coigny, morte à Paris, le 13 septembre 1832, ne méritait pas cet oubli; elle tint une place si considérable dans le grand monde et fut mêlée à tant d'événements graves, qu'il convenait de lui consacrer, à plus juste titre qu'à tant d'autres personnages insignifiants, au moins une notice de quelques lignes.

Cette omission est plus que réparée maintenant, grâce à la magnifique publication que nous avons sous les yeux. Le seul regret que nous éprouvions, c'est de ne pouvoir la faire connaître aux lecteurs avec assez de détails ; mais c'est une tâche impossible à remplir ici ; dix colonnes de cette Revue n'y pourraient suffire. Essayons du moins de donner une faible idée de ce délicieux volume. Il se compose de trois parties : la notice sur la marquise de Coigny ; — les lettres de la marquise à Lauzun, duc de Biron ; — enfin diverses lettres d'autres femmes qui furent également amies de Lauzun.

La notice sur la marquise de Coigny, qui occupe les soixante-trois premières pages du livre, est une admirable biographie en même temps qu'un précieux chapitre d'histoire. Tout s'y tient, tout s'y enchaîne, tout y gravite autour de deux personnages : la marquise et Lauzun. Il est bien difficile d'analyser une pareille étude sans lui ôter tout son charme; aussi ne chercherons-nous point à retracer toutes les particularités de la vie de l'illustre marquise. Qu'il suffise de rappeler que sa longue carrière fut passablement agitée. Après une heureuse jeunesse passée à Versailles et surtout à Paris, elle dut émigrer et se rendre à Londres, où elle sut vite régner par sa beauté et par son esprit, comme elle l'avait fait en France. Rentrée dans sa patrie, sous le Consulat, elle devint l'une des plus ferventes admiratrices de l'empire. La Restauration la laissa plus qu'indifférente, et, après avoir contemplé une nouvelle révolution, elle mourut, à soixante-treize ans, après bien des chagrins et des douleurs profondes, mais demeurant encore, comme autrefois, par sa haute intelligence et son admirable esprit, la reine de la grande société de Paris. — Ce qu'il importe de dire, c'est que, descendant à la fois de la plus illustre noblesse d'épée et des plus grandes familles de robe, la marquise tenait, de sa double origine, des sentiments qui peuvent expliquer certaines contradictions de sa conduite et de

son caractère. Grande dame parmi les plus grandes, elle eut presque toujours contre la cour, contre les mœurs courtisanesques, contre ce qu'elle appelait la *racaille aristocratique*, une sorte de prévention dans laquelle devait entrer un peu de ce vieux levain des anciens parlementaires. A la cour, où elle alla très peu en dehors des nécessités de sa condition, elle fut, comme on dirait aujourd'hui, de l'opposition. Ses mots fins et piquants, parfois mordants et cruels, l'y firent plus craindre que rechercher ; mais elle savait hérement se dédommager dans les salons de Paris, dont elle était vraiment la reine

Deux sentiments, à cette époque, semblent dominer toute sa vie : son affection pour Lauzun, sa haine pour Marie-Antoinette. L'une engendra l'autre : Lauzun, le seul homme, parmi ses innombrables adorateurs, qu'elle avait distingué et cru digne d'être aimé, fut disgracié à la suite d'une intrigue de cour tramée dans l'entourage de la reine ; dès lors son antipathie, déjà fort marquée contre l'infortunée souveraine, devint une hostilité déclarée qui jeta la marquise dans toutes les cabales dirigées contre Marie-Antoinette et lui fit plus tard, au grand chagrin de ses plus sincères amis, embrasser ardemment la cause, sinon les principes de la Révolution. Et pourtant, disons-le vite, rien ne fut plus platonique que l'amour de Mme de Coigny pour le beau Lauzun. Elle ne fut que son *amie*, mais une amie tendre, dévouée et jusqu'à la fin fidèle. Par vertu, autant peut-être que par orgueil, elle ne voulut rien de plus que l'amitié ; sûre à n'en pas douter d'être aimée de son amant honoraire, cette certitude lui suffit ; elle eût cru déchoir en allant plus loin, elle qui avait formulé cette règle, plus admirée que suivie sans doute, par ses contemporaines : *Ne point prendre d'amants, parce que ce serait abdiquer*. Toute la fière et spirituelle marquise est là. — Quant aux preuves d'affection, elle ne les ménagea point à Lauzun ; paroles, lettres, aveux même, et, dans les temps malheureux, bons offices, elle ne lui refusa rien, sûre de lui comme d'elle-même et certaine de ne jamais faillir.

Quand Lauzun, condamné et exécuté le 31 décembre 1793, eut cessé de vivre, « Mme de Coigny ne mourut pas de douleur, mais elle ne se consola point et continua d'aimer cette ombre si chérie qui errait toujours autour d'elle ».

De tout ce roman d'amitié, sinon d'amour, il ne reste plus que les vingt et une lettres que l'on publie aujourd'hui. Elles sont adressées par la marquise à Lauzun, dans l'intervalle de quatorze mois, alors qu'elle était déjà à Londres, depuis le mois de juillet 1791 jusqu'à la fin d'août 1792. Le commentaire joint par le savant éditeur à ces lettres si heureusement retrouvées a pour but d'épargner bien des enquêtes minutieuses et de faire ressortir tout ce que cette correspondance secrète renferme de détails nouveaux et imprévus. C'est pour ainsi dire le roman dans l'histoire. « A ces lettres de la marquise, une bonne fortune de collectionneur est venue ajouter des lettres de la même époque, écrites aussi à Lauzun par des personnes de leur famille ou de leur société : — Mme de Coigny, qui devint duchesse de Fleury et qui n'est autre que *la jeune captive* immortalisée par une élégie d'André Chénier ; — Mme de Buffon, l'impérieuse favorite de Philippe-Égalité ; — et cette pauvre duchesse de Biron, Amélie de Boufflers, qui dut tant souffrir de l'inconstance de Lauzun, son mari. — Quelques recherches dans les collections d'autographes de Paris ont permis de compléter ces lettres de femmes qu'on peut appeler *les belles et aimables amies de Lauzun*, avec d'autres lettres écrites dans d'autres circonstances et à des époques plus récentes. »

Quelque intéressante que soit par elle-même cette correspondance, elle perdrait beaucoup de sa valeur historique, sinon de son mérite littéraire, sans les notes abondantes et les amples notices qui les accompagnent. Ces notes, qui suivent ou qui, pour mieux dire, encadrent le texte, phrase par phrase, ont dû coûter d'énormes recherches à leur érudit auteur ; ce sont, non pas de simples commentaires, mais de véritables *stromates*, qui ne laissent passer, sans les expliquer clairement, ni un mot obscur, ni une date douteuse, ni un nom, ni un fait.

Il a fallu que l'amateur éclairé, le savant distingué à qui l'on doit cette belle publication, fût singulièrement épris de son sujet pour ne pas reculer devant une tâche si épineuse ; on ne doit que lui avoir plus d'obligation de l'avoir entreprise et surtout menée à si heureuse conclusion, en mettant en lumière tant de choses ignorées et en nous offrant tant de curieuses révélations. Il est à regretter seulement qu'un index bien détaillé ne termine point ce bel ouvrage.

Il resterait beaucoup à dire sur cette aimable marquise de Coigny, que l'on n'a pu faire connaître ici, ni comme femme d'esprit (et Dieu sait si elle en avait !) ni comme mère, et pourtant sa profonde tendresse pour sa fille Fanny (Mme Sébastiani), qu'elle eut la douleur de perdre jeune, est un des aspects les plus touchants du caractère de cette remarquable femme. Malheureusement, on ne peut tout dire, et, d'ailleurs, il faut laisser quelque chose à découvrir et à goûter aux heureux bibliophiles qui pourront se procurer un des trop rares exemplaires de cette admirable publication qui n'a pas été mise en vente, mais offerte aux amis du publicateur. PHIL. MIN.

Le Neveu de Rameau, satire, par DENIS DIDEROT. Revue sur les textes originaux et annotée par M. M. Tourneux. — Portrait et illustrations par F.-A. Milius. — Paris, P. Rouquette, 1884. Un beau volume in-8° de XXIX-204 pages, imprimé par Motteroz, illustré de 7 figures inédites et d'un portrait de Diderot, le tout gravé et dessiné par Milius. — Tirage à 500 exemplaires tous numérotés, savoir : 350 sur beau papier de Hollande, à 40 francs ; et 150 sur papier impérial du Japon, à 60 francs. — Il a été tiré en outre 100 exemplaires des eaux-fortes pures et avant toute lettre, dans le format in-4°.

Bien que *le Neveu de Rameau* soit aujourd'hui dans toutes les mains, puisque huit éditions parues

depuis 1821 et notamment celle donnée, en 1863, dans la petite Bibliothèque nationale, ont puissamment contribué à la vulgarisation de ce petit chef-d'œuvre, la magnifique édition que nous offre aujourd'hui la librairie Rouquette ne peut manquer d'être hautement appréciée et vivement recherchée par les amis des beaux livres. Au charme artistique de ce superbe volume se joint un intérêt littéraire de premier ordre. En effet, on n'avait point encore le texte véritable de cette œuvre et c'est aux investigations de M. Tourneux, aidé par M. Isambert, que nous devons de le posséder enfin, d'après une copie authentique, revue par Diderot lui-même.

Rien n'est plus instructif à cet égard que l'introduction de M. Tourneux. Reprenant pour les modifier et les compléter les travaux de ses prédécesseurs, MM. Jules Janin, Ch. Asselineau, H. Motheau, J. Assézat, A. Storck, qui ont avant lui donné des notices sur *le Neveu de Rameau*, il nous retrace fidèlement les vicissitudes subies par ce précieux dialogue ou pour dire mieux, avec Diderot, par cette piquante *satire* d'une époque et de personnages que les travaux de la critique moderne nous font chaque jour mieux connaître, mais sur lesquels il nous reste encore tant à apprendre. Ce qui n'est pas moins curieux, c'est la biographie du héros du livre, ce *Jean-François Rameau*, neveu du célèbre Rameau, que certains éditeurs ont confondu avec Claude Rameau et que d'autres même ont cru n'être qu'un personnage imaginaire. Rien de plus certain cependant que l'existence de ce bizarre bohème fameux par ses excentricités et ses misères. L'introduction de M. Tourneux ne se prête guère à l'analyse ; elle est condensée, remplie de faits et concise ; il faudrait presque la transcrire intégralement, sous peine de la défigurer en ne la citant que par extraits. En outre des notes excellentes (pages 181-204) viennent ajouter un intérêt à cette belle édition. Les obscurités du texte y sont éclaircies, les allusions mordantes à des faits ou à des personnes y sont dévoilées, des inconnus dont le nom passe sous l'œil du lecteur sans éveiller son attention, y deviennent l'objet d'une notice qui nous renseigne sur leur rôle et sur leur vie. En un mot, ces notes forment une véritable *clef*.

L'exécution matérielle du volume ne le cède en rien au reste ; il sort des presses de M. Motteroz et c'est tout dire, car on sait à quels soins minutieux s'astreint ce consciencieux imprimeur pour assurer la beauté et la correction des ouvrages qui s'impriment chez lui. — La partie artistique n'est pas moins remarquable ; ce n'est point la première fois que l'on fait un essai d'illustration du *Neveu de Rameau* : la belle édition donnée dernièrement par M. A. Quantin en est la preuve. Mais c'est la première fois que l'on tente une illustration inspirée par la lecture même du livre. Les sept figures de M. *F. Milius*, qui se trouvent en double état dans tous les exemplaires, sont ravissantes ; comme le dit justement le préfacier, M. Milius « s'est souvenu qu'il n'y a pas de plus fidèles interprètes d'une époque que ses contemporains. De là le charme de ses eaux-fortes, où d'heureuses réminiscences de Gravelot et de Moreau le jeune s'allient, sous la pointe de l'élève de M. Hédouin et Gaucherel, à l'inspiration personnelle du dessinateur. » Le portrait de Diderot dessiné d'après le buste de Houdon, qui se trouve au musée du Louvre, est réussi et c'est sans conteste un des plus jolis portraits qui aient été publiés de ce célèbre auteur.

En résumé, M. Rouquette n'a, comme on le voit, rien négligé pour faire là un volume hors ligne. Aussi ce livre ne peut-il manquer d'être promptement acquis par les bibliophiles et les lettrés, car on pourrait presque dire que c'est n'avoir point *le Neveu de Rameau* que de ne point posséder l'exemplaire de cette magnifique édition. PHIL. MIN.

L'Épousée, par MAURICE MAGNIER, avec onze illustrations dans le texte par A. Guillaumot fils. Paris, J. Lemonnyer, 1884, plaquette in-4°.

C'est un libretto dont les illustrations sont la musique. Le libretto n'est rien et la musique pas grand'chose ; mais, au moins, a-t-elle de la grâce et de l'esprit. En somme, la plaquette est jolie, faite avec le grand soin et le goût qui distinguent les publications de M. Lemonnyer. Les illustrations à l'eau-forte et en différentes teintes, de M. A. Guillaumot fils, sont amusantes et habilement enlevées, d'une touche légère — trop légère et trop maigre à mon avis, — mais plaisamment fantaisiste. Elles ont leur place marquée sur la table du fumoir des garçonnières, comme dans l'armoire des bibliophiles délicats. B.-H. G.

L'Écumoire, *Histoire japonaise* par CRÉBILLON le fils. — Avec les curieuses figures de l'édition : « A Pekin (1733) ». — Bruxelles, — Henry Kistemaeckers, — 1733-1884. — Un beau volume in-8° de 261 pages, orné de quatre figures fac-similé en rouge. — Tirage à 777 exemplaires sur papier teinte verge (plus 15 exemplaires sur papier du Japon). — Prix : 10 francs.

Après *le Sopha*, le fameux roman libertin *l'Écumoire* est certainement celui de tous les ouvrages de Crébillon fils qui compte le plus d'éditions ; de 1730 à 1785, en effet, on n'en cite pas moins d'une quinzaine publiées, tantôt sous ce titre, tantôt sous celui de *Tanzaï et Néadarné*, les deux héros du roman. Malgré tant de réimpressions, les exemplaires de cet écrit, du moins ceux en bon état et en belle condition, sont devenus peu communs ; la nouvelle réédition, fort soignée, que nous offre l'éditeur bruxellois fera cesser cette rareté relative en mettant à la portée de toutes les bourses un ouvrage, plus connu maintenant par les catalogues que par la lecture, et qui jouit pourtant en son temps d'une réelle célébrité. Il faut avouer qu'en relisant aujourd'hui *l'Écumoire*, on a quelque peine à s'expliquer sa vogue d'autrefois. C'est un roman du genre féerique, genre dont on a fort abusé au dernier siècle et qui, dans ce temps de naturalisme, ne semble pas devoir redevenir beaucoup en faveur. Les aventures de *Tanzaï* et de *Néa-*

darné sont peu faites pour *empoigner* le lecteur; il s'y trouve maintes digressions dont la longueur fatigue et qui servent de traits d'union entre des scènes plus ou moins libres, qui constituent, pour les esprits libertins, le charme principal de l'ouvrage.

Malgré tous ces défauts, ce roman mérite à certains égards d'être tiré de l'oubli : d'abord parce qu'il représente un spécimen assez complet du *papillotage* qui plaisait tant à la société légère du XVIII^e^ siècle; puis, et c'est là son plus grand intérêt, parce que, sous le voile d'une fiction, d'une allégorie d'ailleurs fort peu intelligible, l'auteur a voulu satiriser plusieurs personnages de l'époque.

L'Écumoire, en un mot, est un livre à clef, et, comme toutes les productions de ce genre, est propre à fournir quelques éclaircissements sur le passé. Malheureusement, toutes les allégations des commentateurs sur la clef de *Tanzaï et Néadarné* manquent de certitude. Sans vouloir les exposer et les discuter toutes ici, qu'il nous soit permis de donner, au moins à titre de renseignement, les conjectures les plus vraisemblables. D'abord, *l'Écumoire* d'or, qui joue un rôle important dans tout ce badinage, et que le grand prêtre *Saugrenutio*, se voit forcer de lécher après maintes résistances, ne serait autre chose que cette bulle fameuse connue sous le nom de « Constitution Unigenitus » que le clergé eut tant de peine à accepter; — *Saugrenutio*, pontife arrogant, vicieux, fourbe, libertin, brouillon et perturbateur, ne serait pas, comme on l'a dit partout, l'image du cardinal Dubois ou du cardinal de Rohan; mais, suivant l'abbé Sepher, il est bien plus vraisemblable que le caractère de cet intrigant personnage a plutôt été tracé d'après l'évêque de Rennes, M. de Vauxreal, le plus bel homme de son temps, audacieux, plein d'esprit, aimable au possible, qui n'était parvenu à l'épiscopat que porté par les femmes, homme enfin sans principes, sans mœurs et sans ombre de décence. — On s'est plu à penser que *Néadarné*, affligée, par la volonté d'une méchante fée, d'une infirmité aussi singulière que déplaisante, ne pouvait représenter que la duchesse du Maine, cette spirituelle princesse qui passait pour n'être pas propre au mariage. Enfin, l'interminable bavardage de la fée *Moustache* serait une parodie fort heureuse du style précieux de Marivaux, que Crébillon fils n'aimait guère. Toutes ces interprétations, nous le répétons, manquent plus ou moins de certitude; mais nous n'insisterons pas davantage sur la clef de *l'Écumoire*, laissant à d'autres, plus érudits ou plus patients, le soin de la découvrir en entier. Après tout, comme dit Quérard, il faut bien laisser quelque chose à faire aux désœuvrés.

Ce qui est plus sûr que toutes ces hypothèses, c'est la disgrâce que ce livre attira à l'auteur qui fut enfermé à la Bastille peu de temps après sa publication. Le châtiment fut heureusement pour lui de courte durée, et de nombreuses éditions, clandestines ou publiées à l'étranger, vinrent promptement remplacer les exemplaires saisis et détruits. — Il est bien certain que *l'Écumoire* n'est point un livre à laisser dans toutes les mains, en raison des situations très libres qu'il renferme. C'est à ce titre que la police le fit, en 1825, mettre à l'index dans tous les cabinets de lecture. — La nouvelle édition qui vient de paraître en Belgique est digne par sa bonne exécution de la librairie Kistemaeckers, et elle est tirée à un nombre assez restreint d'exemplaires pour ne tomber qu'entre les mains des bibliophiles et des curieux.

PHIL. MIN.

L'Art d'aimer les livres et de les connaître. — Lettres à un jeune bibliophile, — par JULES LE PETIT. — Eaux-fortes de M. Alfred Gerardin. — Paris. Se vend chez l'auteur, 22, rue de Châteaudun. — 1884. — Imprimé chez Georges Chamerot. — Un volume in-12 de IV-196. — Prix : 10 francs, sur papier de Hollande. — Il a été fait un tirage sur papier de luxe à 100 exemplaires numérotés, avec double épreuve des eaux-fortes.

L'auteur de ce charmant volume n'est point un inconnu pour nos lecteurs qui ne peuvent manquer de se rappeler les excellentes études bibliographiques qu'il a publiées tant dans *le Livre* que dans *la Gazette des beaux-arts*. M. Jules Le Petit nous offre aujourd'hui un travail d'ensemble sur un sujet souvent exploré déjà, mais sur lequel il y aura toujours quelque chose de neuf à dire, suivant les points de vue divers où l'on voudra se placer. Les *Lettres* qu'il vient de réunir, pour la plus grande satisfaction des bibliophiles, ont paru isolément sous le nom de *J. de Beauchamps*, dans le « Journal des libraires, organe des bibliothèques publiques des amateurs de livres et de la librairie française et étrangère » (Paris, bi-mensuel gr. in-8°, 1879-1880). Cette intéressante petite feuille, trop peu connue et déjà oubliée, n'eut qu'une existence précaire et de courte durée, comme tant d'autres publications analogues. C'est en effet une chose assez remarquable que les écrits périodiques publiés exclusivement pour les amateurs de livres n'ont le plus souvent qu'une vie éphémère et ne sont pas soutenus et encouragés par ceux-là même qui devraient s'y intéresser davantage. Ainsi nous voyons lutter péniblement pour subsister une petite publication mensuelle, déjà plusieurs fois délaissée et reprise, et qui rend cependant de réels services. On pourrait en citer bien d'autres encore, mais il ne faut risquer d'affliger personne et laisser la paix aux morts et aux agonisants.

Pour en revenir au livre de M. J. Le Petit (*alias* de Beauchamps), on doit constater tout d'abord que c'est un excellent ouvrage, très apte à récréer et à servir les bibliophiles. Sous forme de lettres rapides et spirituellement écrites, l'auteur donne à son jeune correspondant les notions et les conseils les plus propres à lui inspirer l'amour des livres et à former son goût pour le choix et la composition de sa bibliothèque. M. J. Le Petit n'est pas le premier qui ait abordé ce sujet : Jules Janin (*le Livre*), Mouravit (*le Livre et la Petite Bibliothèque d'amateur*), Jules Richard (*l'Art de former une bibliothèque*), E. Rouveyre (*Connaissances nécessaires à un bibliophile*), Derôme (*le Luxe des livres*), Octave Uzanne (*Caprices d'un bibliophile*),

P. Lacroix, G. Brunet et d'autres encore, ont, d'une manière technique ou avec plus ou moins d'humour, traité les diverses matières que notre auteur a condensées dans son livre; aussi s'est-il fait une règle « d'éviter les redites qu'on rencontre souvent dans la plupart des ouvrages de bibliographies. Il n'a voulu, dans ses lettres, rien copier de ce qui a été écrit avant lui: son volume peut être mis à côté des ouvrages du même genre sans craindre la confrontation; en somme, il le considère comme un appendice aux livres qui ont déjà paru sur le même sujet. » — Cette *déclaration*, comme l'appelle M. J. Le Petit, est nette et met le critique à l'aise pour apprécier son ouvrage. Assurément, notre auteur n'a copié personne; mais ce serait aller trop loin que prétendre qu'il ne s'est aucunement inspiré de ce qu'ont dit ses devanciers. Et à Dieu ne plaise que nous lui en fassions un reproche! Il faut bien plutôt le féliciter d'avoir su reproduire, sous une forme nouvelle et vraiment personnelle, les jugements, les principes et les faits allégués déjà par tous ceux qui se sont sérieusement occupés de l'amour et de la connaissance des livres.

Dans les dix-sept lettres qui composent son charmant volume, il instruit son lecteur sans le fatiguer, lui rappelle ou lui apprend maints petits faits qu'il a notés et recueillis au jour le jour et qui, dans leur ensemble, forment comme les « mémoires » de la bibliophilie contemporaine.

Nous n'oserions affirmer qu'une profane, un *ignare* en matière de livres deviendrait du coup un parfait bibliophile, à la lecture des lettres de M. J. Le Petit; comme toute passion *collectionneuse*, la bibliophilie exige un fonds de notions techniques, précises, indispensables; ces notions, on les puise dans des traités spéciaux bien moins récréatifs que ces lettres, puis surtout dans la pratique, que rien ne remplace. Mais pour former et affiner son goût, un bibliophile déjà dégrossi trouvera dans cet ouvrage des principes excellents et le meilleur guide du monde.

Ce qui plaît surtout dans « l'Art d'aimer les livres », indépendamment de la forme qui est claire, facile et nullement pédantesque, c'est la variété que l'auteur y a su mettre: les lettres ou pour mieux dire les chapitres ne s'enchaînent point rigoureusement les uns aux autres; leur ordre, pour quelques-uns du moins, pourrait au besoin être interverti, et cependant, à la pensée générale qui les relie, on sent qu'ils viennent bien à leur place et ne peuvent, quelque sujet qu'ils traitent, être regardés comme des hors-d'œuvre. Quelques-uns sont vraiment fort piquants et nous signalerons particulièrement à l'attention des collectionneurs mariés le chapitre XIII, qui a pour objet la bibliophilie dans ses rapports avec les femmes et son influence prétendue sur les relations matrimoniales.

Nous n'analyserons pas davantage le livre de M. J. Le Petit: pour en dire plus et être complet, il faudrait transcrire ici la table des matières de ce volume rempli de faits curieux et souvent inédits. Bornons-nous à répéter que l'auteur y a fait constamment preuve de savoir, de bon goût et, ce qui est plus rare qu'on ne pense, de bon sens. Nous eussions aimé voir figurer à la fin, comme dans le livre si justement apprécié de M. G. Mouravit, un index alphabétique, documentaire, permettant de retrouver instantanément un mot, un fait, un jugement. C'est, à notre avis, une lacune pour un ouvrage de cette nature. Elle sera d'ailleurs facile à combler si, comme l'auteur le donne à entendre et comme nous l'espérons bien, il se décide à livrer bientôt au public les *Nouvelles lettres* qu'il continue d'écrire.

En résumé, bien qu'il paraisse plutôt écrit en faveur des bibliophiles *amateurs* que pour les bibliophiles *travailleurs*, l'ouvrage de M. J. Le Petit ne peut manquer d'être bien accueilli par les uns comme par les autres, ainsi que par tous ceux qui consacrent leurs loisirs à cette noble passion du livre, dont on peut dire, plus justement que pour toute autre, qu'elle fait vraiment l'honneur et le charme de la vie.

PHIL. MIN.

BEAUX-ARTS

— Archéologie — Architecture — Arts industriels —

Commission d'enquête sur la situation des ouvriers et des industries d'art. Un volume in-4° de XL-518 pages. Paris, 1884, A. Quantin.

Sur la proposition de M. Antonin Proust, alors ministre des arts, le Président de la République instituait, le 24 décembre 1881, une commission d'enquête sur la situation de nos ouvriers et de nos industries d'art, notoirement menacées par la concurrence extérieure. Cette commission devait « recueillir fidèlement les dépositions de tous ceux qui sont *intéressés* à voir élucider une question qui *intéresse* à un si haut degré

la prospérité de la France ». En dépit des négligences de cette rédaction — elles sont monnaie courante dans le langage politique, — le rapport ouvrait la seule voie sûre à une information exacte et devenue nécessaire sur le déclin de notre autorité artistique à l'étranger. Composée de sénateurs, députés, conseillers municipaux de Paris, directeurs de grandes écoles et des manufactures de l'État, de chefs de service au ministère des beaux-arts et de « publicistes », la commission entra aussitôt en fonctions, et, du 11 janvier 1882 au 9 juin 1883, ne tint pas moins de trente-trois séances au cours desquelles cent quarante-sept chefs d'industrie déposèrent devant elle. La suite de ces dépositions forme l'objet capital de la publication que nous avons sous les yeux. Elles portent en général l'empreinte de la bonne foi. Le sentiment qu'elles suggèrent est d'autant plus douloureux. C'est celui d'une décadence déclarée dans les industries d'art, et, sur ce terrain, de notre défaite irrémédiable, à courte échéance, au point de vue économique.

Si le péril tenait uniquement à l'affaiblissement du goût français, dans les applications industrielles de l'art, correspondant à un progrès parallèlement accompli par certains peuples, on pourrait espérer de le combattre avec succès par la réalisation des vœux formulés par la commission, c'est-à-dire : 1° impulsion à donner à l'enseignement du dessin dans les écoles normales d'instituteurs et d'institutrices et, par suite, dans les écoles primaires; 2° participation plus grande des écoles manuelles d'apprentissage aux subventions de la caisse des écoles; 3° création d'écoles et de musées d'art industriel et encouragements à donner aux écoles et aux musées d'art industriels créés par l'initiative privée, au moyen d'une dotation spéciale de cinq millions; 4° nécessité d'unifier les programmes qui se rapportent à l'enseignement des arts, à tous les degrés et dans toutes leurs applications, et d'unifier la direction à donner à cet enseignement, par la constitution d'un conseil choisi par les administrations intéressées et l'organisation d'une seule inspection pour tous les établissements qui donnent l'enseignement des arts.

Certes, il y a là un ensemble de mesures défensives intéressantes, bien que le paragraphe 4, tendant à l'unification des programmes de l'enseignement, mérite examen; mais ces vœux ne répondent pas, tant s'en faut, à toutes les questions fort grosses que l'enquête a soulevées. Ils visent uniquement le relèvement esthétique de nos arts décoratifs, tandis que la cause de notre infériorité, telle qu'elle nous est signalée par la plupart des déposants, est bien plus vaste. Elle se complique, en effet, de difficultés sociales, industrielles, commerciales, politiques, économiques, telles que l'élévation sans cesse croissante du prix de la main-d'œuvre et l'abaissement chaque jour plus grand du prix de vente, — la fraude ou tout au moins la tolérance excessive dont nos tarifs douaniers sont l'objet spécialement sur notre frontière allemande, — la protection insuffisante de la propriété des modèles originaux; — l'infatuation des industriels français, ignorants des progrès de l'étranger, — leur résistance à modifier leur outillage en vue de certaines fabrications vainement sollicitées, — la suppression du contrat d'apprentissage, d'une part, et, par contre, l'abus de l'apprenti par le patron dans les cas où l'apprentissage est maintenu, etc., etc. Tous ces faits très graves, et bien d'autres encore, signalés, jusqu'à la plus cruelle évidence, par l'enquête, agitent de redoutables problèmes que le rapport laisse dans l'ombre. Nous le regrettons vivement tout en nous félicitant d'être ainsi avertis.

E. C.

Les châteaux historiques de la France, par M. Paul Perret. Accompagné d'eaux-fortes tirées à part et dans le texte et gravées par nos principaux aquafortistes, sous la direction de M. Eugène Sadoux, 2e série, t. Ier, 3e fascicule : *les châteaux d'Ussé et de la Chapelle-Fauchet*. Paris, 1884, H. Oudin, éditeur.

A diverses reprises, nous avons signalé à l'attention du lecteur cette intéressante publication dont la deuxième série se poursuit avec la ponctuelle régularité annoncée par l'éditeur. On se rappelle sans doute que l'attrait essentiel du livre, indépendamment du sujet, est le très heureux mariage des libertés pittoresques en même temps que de la chaude précision de l'eau-forte avec la belle et sage ordonnance de la typographie. L'effet de contraste et d'harmonie est d'autant plus sûr ici, que les motifs d'illustration, pour la plupart, sont des paysages d'architecture, avec les jolis conflits d'ombre et de lumière qu'ils comportent, mais qui échappent à la grande unité d'ombre des vues d'intérieurs. Quant au texte, sous la plume érudite à la fois et lettrée de M. Paul Perret, il s'anime des plus vivants souvenirs de la vieille France, ceux de la grande histoire, sans doute, mais ceux aussi des chroniques, des archives familiales. A les voir évoqués de la sorte, dans le milieu même qui en fut le témoin, ils prennent un relief de réalité que bien peu de livres sauraient leur rendre.

E. C.

Un critique d'art au XIXe siècle : Théophile Thoré (W. Burger), par Pierre Petroz. Un vol. in-18 de 84 pages. Paris, 1884. Félix Alcan, éditeur. — Prix : 1 fr. 50.

M. Pierre Petroz est l'auteur d'un volume intéressant, *l'Art et la Critique en France depuis 1822*, aujourd'hui épuisé (je le sais pertinemment pour avoir acheté le dernier exemplaire, quoiqu'il continue à figurer au catalogue de l'ancienne librairie Germer Baillière, maintenant Félix Alcan). L'auteur appartient à l'école philosophique dite *positiviste*, il a donc une esthétique personnelle. Avec autant d'impartialité que de modestie, cependant il s'efface volontiers et s'applique de préférence à présenter les opinions des critiques qui furent les contemporains de sa jeunesse. L'opuscule qu'il vient de publier aurait pu entrer sans inconvénient dans le volume dont nous avons rappelé le titre tout à l'heure et qui, pour avoir été

edite en 1875, s'arrête neanmoins a 1852; au delà de cette date — solennelle, en effet, dans l'histoire de l'art français, — il semble que M. Petroz ait cesse de s'intéresser au mouvement de l'art et de la critique. Mais s'il ignore ou veut ignorer tout ce qui s'est fait depuis, il connaît bien ce dont il parle et en parle également bien, quoique un peu sommairement.

Le critique d'art auquel M. P. Petroz a consacre les quatre-vingts pages de son nouveau livre est Theophile Thore, qui prit en exil, après le coup d'État du 2 decembre, le pseudonyme de W. Bürger. Il est bon d'informer le lecteur sur l'objet de ce petit volume, c'est à cette intention que, en tête de ces lignes, dans l'énoncé du titre, nous avons introduit le double nom du critique, qui, en realité, ne figure ni sur la couverture ni au titre de l'ouvrage: omission regrettable et que rien n'explique. Ce nom eût suffi à lui amener ce second lecteur et bien d'autres encore que l'auteur craint, bien à tort sans doute, de n'avoir point. Thoré, en effet, fut un des esprits les plus largement ouverts sur toutes les manifestations du sens de la beauté chez l'homme. Il eut une grande et rare vertu, la passion de l'art vivant qui engendre la salutaire haine du pedantisme. Le travail de M. Petroz fait connaître et aimer cet écrivain original. E. C.

Manuel d'archéologie étrusque et romaine, par Jules Martha, ancien membre des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, maître de conferences à la Faculté des lettres de Lyon *Bibliotheque de l'enseignement des beaux-arts*, Paris, A. Quantin, editeur, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 3 fr. 50, broché; 4 fr. 50, cartonné.

M. Quantin vient d'ajouter à sa *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts* un nouveau volume, digne de ses devanciers et appelé à un égal succes. C'est un *Manuel d'archéologie étrusque et romaine*, par M. Jules Martha. L'auteur, qui a longtemps sejourné en Grèce et en Italie, etait naturellement designé pour un tel ouvrage. A la science de l'antiquité, science puisee aux meilleures sources et fortifiée par des observations personnelles faites au milieu même des ruines etrusques et romaines, il joint une qualité précieuse, qui semble parfois incompatible avec la science même, l'art de présenter les choses dans un langage clair et choisi.

L'eveil de l'industrie et de l'art en Italie, l'influence de l'Orient apportee sur les côtes par le commerce, l'influence de la Grece se substituant peu à peu à celle de l'Orient, la naissance de l'art brutal et réaliste des Étrusques, art copiste dans ses procédés, mais original dans son esprit, enfin le developpement de l'art romain considere sous toutes ses formes architecture, peinture, sculpture, bronzes, ceramiques, etc., telles sont les questions traitées par M. Martha.

Nous avons ainsi l'expose des progres de la civilisation et de l'art en Italie depuis les temps prehistoriques jus qu'a la fin du monde antique, et ce tableau d'ensemble a d'autant plus de prix qu'on ne le trouverait nulle part, dans aucun ouvrage français ou etranger.

Artistes, amateurs, gens du monde auront plaisir à lire cet élégant petit volume. Mais il s'impose tout particulierement aux personnes qui voyagent en Italie ainsi qu'aux professeurs et aux éleves des lycées et colleges. Il a ce grand avantage de parler autant aux yeux qu'à l'esprit, grâce au choix heureux, à la variete, à la fidelité des illustrations, qui sont parmi les plus soignees et les plus fines de la *Bibliotheque* — et ce n'est pas peu dire.

Dictionnaire des amateurs français au XVII^e^ siècle, par Edmond Bonnaffé. A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 20 francs.

L'histoire des anciens amateurs est une entreprise nouvelle. On connaissait l'histoire des artistes et celle de leurs œuvres; mais personne n'avait encore songe, sauf peut-être pour quelques exceptions brillantes, à faire l'histoire des amateurs qui ont possede ces œuvres, qui les ont sauvees et transmises à la posterite. M. Edmond Bonnaffe, un des premiers, a commencé ce grand travail. Nous n'avons pas besoin de rappeler ici ses publications rapidement epuisées : *les Collectionneurs de l'ancienne Rome*, *de l'ancienne France*, les *Inventaires de Catherine de Médicis*, de la *Duchesse de Valentinois*, de *Brienne*, de *Fouquet*, des *Richelieu*, etc.; ce sont autant de chapitres du grand livre, qui se fera un jour : l'histoire de la curiosité.

Aujourd'hui M. Edmond Bonnaffe publie chez M. Quantin un nouveau travail beaucoup plus vaste et plus développé que les précedents. Le *Dictionnaire des amateurs français au XVII^e^ siècle* est le recueil de mille à douze cents biographies de collectionneurs qui, depuis Henri IV jusqu'à la mort de Louis XIV, se sont occupes de rechercher les tableaux, les sculptures, les medailles, les estampes, les livres, les armes, la grande et la petite curiosité.

Dans ce mouvement remarquable, Paris se réserve les noms illustres de Mazarin, de Jabach, de Colbert, de Richelieu, de Molé, de Gaston d'Orléans, de La Vrilliere, de Fouquet, de Créqui, etc., les collections des grands seigneurs et les galeries fameuses : mais Lyon, Toulouse, Montpellier, Aix, Beauvais, Bordeaux, Avignon, Tours, Nimes, Angers, Troyes, la province tout entiere, fournit un autre contingent non moins considerable. Ce sont des petits bourgeois, des medecins, des chanoines, des magistrats, des apothicaires, pour qui un échantillon d'orfevrerie, une faience, un petit bronze, une terre cuite, le moindre fragment de l'art ancien, sont encore des reliques significatives du passé. Rendons hommage à ces précurseurs des Sauvageot et des Du Sommerard; comme le dit l'auteur du *Dictionnaire* : « C'est leur cueillette patiente, au jour le jour, qui a fait la recolte de nos musees; c'est leur epargne qui assure à nos ecoles le pain quotidien, la tradition, des modeles, un enseignement. »

Le *Dictionnaire* permet de suivre, de main en main, une foule d'objets d'art, de reconstituer leur généalogie, de les accompagner depuis l'atelier du maître jusqu'aux musées modernes, au Louvre, à Cluny, et chez les amateurs contemporains. La table placée à la fin du volume indique les peintures, statues, dessins, tapisseries, armes, etc., avec la mention de leurs possesseurs successifs.

Le *Dictionnaire* de M. Edmond Bonnaffé est un livre de science et de documents. Point de phrases; des faits, des dates, des textes sûrs, précis, avec l'indication de toutes les sources originales. Cette exactitude scientifique, qui dédaigne la légende et n'avance rien que sur des preuves authentiques, n'exclut pas d'ailleurs les anecdotes piquantes, les historiettes et les aventures, car l'amateur est toujours le même; jadis comme aujourd'hui, il a ses manies, ses singularités, ses façons bizarres, sa physionomie originale.

Ce nouveau livre, imprimé avec le soin et le luxe habituels de la maison Quantin, fera désormais autorité.

Il sera le *vade-mecum* obligé de l'amateur, de l'érudit, de l'artiste; sa place est marquée parmi les classiques de la curiosité.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Voyages, aventures et captivité de J. Bonnat, chez les Achantis, par Jules Gros, officier d'académie. Paris, E. Plon, Nourrit et C^ie^; 1884, 1 vol. in-18.

Voilà un titre qui évoque à l'esprit je ne sais combien de livres d'aventures plus ou moins authentiques, qui firent les délices de nos grands-pères, et qu'on trouve, toujours aventureux et captifs, dans les boîtes à quarante centimes des bouquinistes des quais.

J'avoue que ce titre seul m'avait bien disposé. Raconter pourquoi et comment serait trop long; et ce n'est pas ici le lieu de décrire les pérégrinations de ce microbe que les philosophes appellent *association d'idées*. Il suffit de dire que je n'ai pas eu de déception, et que la rédaction tient les promesses du titre. M. Jules Gros n'a fait que mettre en œuvre la correspondance et les notes de voyage d'un bon et héroïque garçon que le hasard fit débuter comme employé dans un hôtel et qui, poussé par sa nature, explora le pays de la côte d'Or, souffrit cinq années d'une épouvantable captivité chez les Achantis, fonda des établissements français prospères, et finalement mourut d'une fluxion de poitrine au moment où il allait jouir du fruit de ses extraordinaires travaux. M. de Lesseps a fait, à propos de Bonnat, à la Société de géographie, un discours qui peut tenir lieu d'oraison funèbre. Il y montre l'énergie, la flamme, le dévouement, la haute probité et l'indomptable courage de cet explorateur français, que M. Jules Gros compare justement à notre René Caillié. B.-H. G.

En Asie centrale, de Moscou en Bactriane, par Gabriel Bonvalot. Ouvrage enrichi d'une carte et de gravures. Paris, E. Plon, Nourrit et C^ie^; 1884, 1 vol in-18.

C'est un des plus agréables parmi les nombreux récits de voyages que publie la maison Plon. Les provinces parcourues sont encore très peu connues des Occidentaux; ce que le voyageur en raconte est, par conséquent, moins banal et moins prévu. En outre, M. Gabriel Bonvalot écrit d'un style animé, souvent spirituel, quelquefois pittoresque, et il a eu à cœur, dans tout le cours de son voyage, de voir d'aussi près que possible les détails de la vie ordinaire, et de pénétrer les mœurs intimes des populations au milieu desquelles il passait. Le tableau de l'existence des femmes (sartes), la science des *mollah*, la bonne foi des Turcomans, le hammam, les danseurs et les passions qu'ils excitent, le déjeuner chez un prince ousbeg et bien d'autres épisodes sont véritablement amusants à lire. L'auteur abuse un peu, à mon goût, des termes techniques empruntés aux idiomes des différents pays qu'il décrit. C'est de la couleur locale à bon marché; et l'on devrait bien s'arranger de manière à écrire en français, sans obliger le lecteur à apprendre ce qu'on sait soi-même des langues étrangères. B.-H. G.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Le Capital de Karl Marx, résume et accompagné d'un aperçu sur le socialisme scientifique, par Gabriel Deville. In-12 ; Oriol, éditeur, Paris. — Prix : 3 francs.

Niveler, absolument niveler : M. Deville se propose ce but ; il l'expose très clairement ; il voit deux catégories d'hommes, des exploiteurs et des exploités, il ne voit que cela ; il voit l'utilité materielle, il ne voit rien autre chose. D'un côte, il ne croit pas à des inégalités naturelles d'intelligence, à des inegalites acquises d'habilete et de moralité, il ne veut pas voir davantage la justice ni la fraternite. Du moment qu'un homme existe, il a le droit d'exister avec les mêmes avantages et les mêmes joies que les autres. Parbleu ! nous appelons les hommes nos *semblables ;* donc, ressemblons-nous. L'égalite doit être absolue, adequate. Le socialisme combat pour la disparition du salariat : tous propriétaires ! tous patrons ! et supprimons l'État !

Si les conclusions finales sont condamnées à l'inanité par leur exagération, les analyses qui les préparent renferment une grande somme de verite. M. Deville signale utilement les effets de la concentration, le progrès des initiatives privées, mais collectives. De sorte qu'il a pour lui des faits : le collectivisme existe dans la finance, dans l'industrie, dans le commerce. Ainsi s'accomplit la transformation sociale. Mais elle ne s'accomplit pas au profit des ouvriers, du moins à leur profit exclusif, elle ne detruit pas les classes : c'est ce qui contrarie M. G. Deville, fidèle disciple de Karl Marx.

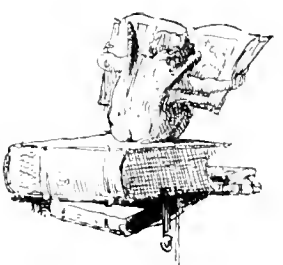
Alors quels moyens adopter ? La guerre, la guerre sociale. L'impuissance des methodes pacifiques ne laisse pas d'autres recours. L'association ouvrière est chimerique pour tout ce qui est grande industrie. Le capital en est la base, et il est dans la main de ceux qu'on nomme capitalistes, naturellement. L'instruction ne signifie rien. Instruire le peuple, M. Deville ne le veut pas. L'instruction en effet donnerait une plus-value à l'intelligence et ramènerait les inegalites anciennes et en créerait de nouvelles.

M. G. Deville veut bien nous donner le plan de sa revolution. Il ne laisse aucun doute sur les goûts des socialistes : supprimer ceux qui possèdent et posseder la proprieté, rien de plus. Et il annonce tranquillement que toute concession, toute réforme accordee par les bourgeois sera accueillie comme une arme à tourner contre eux, comme une ressource, comme un moyen d'activer la propagande révolutionnaire. Le defi est catégorique. Et une fois le prolétariat au pouvoir, rien de plus simple : il supprime tout, jusqu'aux dettes, la dette publique et la dette privee.

Il serait long de résumer toutes les idées particulieres du volume : celles de Karl Marx et celles de M. Deville.

Assurement, il est très intéressant d'etudier, ne fût-ce qu'à titre de phénomenes, les conceptions et les deductions relatives à la marchandise et à la monnaie, à l'echange et à la coopération ; à la production de la plus-value absolue et de la plus-value relative. La conclusion identique de toutes ces analyses poursuivies avec rigueur, c'est la necessité d'empêcher la production du capital, la proclamation du droit à la paresse, comme disait Paul Lafargue qui voulait que le travail fût seulement le condiment de la paresse.

Les socialistes de cette école proclament bien haut qu'ils repoussent les utopies de la charité, de l'association : ils s'accrochent à l'utopie de l'égalite absolue. Jamais on ne leur fera admettre que le travail même n'est possible que si le capital peut l'employer ; et que le capital n'est pas seulement produit par le bénefice réalisé sur le travail de l'ouvrier par le capitaliste qui l'emploie, mais aussi par l'economie, — qui est bien un droit, je suppose, — par l'effort intellectuel qui vaut bien l'effort musculaire. La necessité toujours croissante de s'instruire et de se moraliser, la necessité de régler ses désirs, ils la nient : l'*Envie*, l'envie haineuse, est au fond. Les revendications ont beau prendre la forme de système, affecter des airs scientifiques, c'est un masque. Et la preuve, c'est que Karl Marx et M. Deville parlant en chefs, en prophètes et en apôtres, refusent les réformes graduelles. Il s'agit moins de fonder que de detruire, de donner satisfaction aux aspirations légitimes des uns que d'exercer des represailles contre les autres. PZ.



Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Académie des Sciences morales et politiques. — Congrès archéologique de France. — Académie royale de Belgique. — Société américaine historique.

INSTITUT

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 18 juillet.

Ouvrages présentés. — Fabre : *Le procès de condamnation de Jeanne d'Arc.* — Faucon : *Les arts à la cour d'Avignon sous Clément V et Jean XXII.* — Girard : *Essai sur Thucydide.* — Girard : *Études sur la poésie grecque.*

Lectures. — Des Michels : Étude sur un poème tonkinois.

Séance du 25 juillet.

Lecture. — Alb. Dumont : Mémoire sur deux lames de poignard découvertes dans les sépultures de Mycènes.

Séance du 1er août.

Ouvrage présenté. — Tanon : *Les justices des anciennes églises et communautés monastiques de Paris.* — Cet ouvrage prendra part au concours sur les antiquités nationales.

Séance du 8 août.

Ouvrages présentés. — Edom : *Nouvelle étude sur le chant lémural ; les frères Arval et l'écriture cursive des Latins.* — Doughty : *Documents épigraphiques du nord de l'Arabie.* — Clermont-Ganneau : *Mission en Palestine et en Phénicie.* — Cros et Henry : *L'encaustique et les autres procédés de peinture chez les anciens.*

Séance du 13 août.

Apres la lecture du proces-verbal, M. le president a fait part à l'Academie du décès de M. Albert Dumont.

La séance a été ensuite levée en signe de deuil.

Rapport du secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur les travaux des commissions de publication de cette académie pendant le premier semestre de 1884, lu le 25 juillet 1884.

Messieurs,

C'est toujours avec satisfaction que l'Académie voit s'accroître quelqu'un des grands recueils dont elle est chargée. Je suis heureux de consigner dans ce rapport la publication du tome III des *Historiens arabes*, due au zèle infatigable de M. Barbier de Meynard. Avec ce volume ont aussi paru le tome XXXI, 1re partie, des *Notices et extraits des manuscrits* et le tome IX, 2e partie, des *Mémoires des savants étrangers*. Il commence par un mémoire de M. Tissot, étranger encore à l'Académie quand il le lut à nos séances, et la place qu'il était venu prendre parmi nous est déjà vide.

Historiens des croisades. — Je viens de signaler la publication du tome III des *Historiens arabes*. M. Barbier de Meynard peut désormais se consacrer entièrement à l'achèvement de la 1re partie du tome II, qu'il a reprise après la mort de notre regretté confrère M. Defremery, et nous pouvons espérer que son activité comblera bientôt cette lacune.

M. Schefer et M. Riant continuent l'œuvre que leur a léguée M. Dulaurier, en travaillant au tome III des *Historiens arméniens* ; mais une feuille seulement est

à tirer, trois sont en épreuves et le reste en placards, ou même simplement en copie.

Quant aux *Historiens occidentaux*, dont M. Riant a seul la charge, toute la 1re partie du tome V, comprenant les historiens en prose, est prête ; elle compte déjà six feuilles à tirer, une en dernière épreuve et 98 placards.

Historiens de France. — Dix feuilles du tome XXIV sont à tirer, et la copie de tout ce qui doit entrer dans le volume a été relue et annotée. Les éditeurs, MM. L. Delisle et Jourdain, ont poursuivi la collection des manuscrits originaux de Bernard Gui, relatifs à l'*Histoire de l'ordre des Dominicains*, si intéressante pour l'histoire du midi de la France au XIIIe siècle. Ils ont commencé l'extrait et la copie des notes historiques contenues dans plusieurs anciens obituaires des églises de l'Ile-de-France. Ce sont des pages d'histoire qui eussent été perdues si on ne les eût exhumées de là pour les faire entrer dans notre recueil.

Chartes et diplômes. — Toujours en préparation.

Mémoires de l'Académie. — L'*Histoire de l'Académie* doit commencer chaque livraison de quatre volumes de mémoire. Il en résulte que, pour qu'un nouveau volume en paraisse, il faut que la livraison précédente soit terminée. Le dernier volume tome XXIX, 1re partie, comprenant l'*Histoire de l'Académie de 1869 à 1873*, a paru en 1877. Les trois volumes de mémoires complétant la livraison ne se sont achevés que l'an dernier; j'ai donc dû attendre cette année pour reprendre la suite de ce travail, et je me suis vu contraint à me borner à six années, de 1874 à 1879, pour ne pas atteindre aux dimensions d'un tome entier. Le tome entier va paraître : car la 1re partie (l'histoire dont je viens de parler) n'attend plus que son titre, et comme elle comprend quatre-vingt-deux feuilles, j'arrêterai, par compensation, la seconde partie aux limites de vingt-cinq ou vingt-six feuilles, la terminant avec un mémoire de M. Riant, qui ajoutera six ou sept feuilles aux dix-neuf déjà tirées. Mais je ne saurais trop engager l'Académie à ne pas négliger, pour ses autres publications, le travail séculaire de ses mémoires; j'espère qu'elle me donnera le moyen d'en composer bientôt un tome XXXII, afin que je puisse réunir, sans plus de retard, dans la 1re partie du tome XXXIII, l'histoire des années qui se sont écoulées depuis 1880.

Notices et extraits de manuscrits. — La commission des travaux littéraires a admis, pour être publié dans la partie orientale de ce recueil, tome XXVIII, 1re partie, un mémoire de M. Barth sur les *Inscriptions du Cambodge*; cinq feuilles sont à tirer et le reste est en placards. Dans la nouvelle série qui commence, sans distinction d'Orient ou d'Occident, avec le tome XXXI, dont la 1re partie vient de paraître, la seconde partie de ce tome contient déjà quatre mémoires; dix-neuf feuilles sont tirées, et l'on peut compter sur l'activité de MM. Delisle et Haureau pour n'en pas rester là.

Histoire littéraire de la France. — Le tome XXIX de cet important ouvrage, confié aux soins de MM. Renan, Haureau, G. Paris et L. Delisle, touche à sa fin ; soixante et une feuilles sont tirées, cinq bonnes à tirer, trois en correction. La copie des notices qui doivent le terminer est entre les mains des typographes: et déjà la commission a entendu la lecture d'une partie des notices qui doivent composer le tome XXX.

Corpus inscriptionum semiticarum. — Les deux tiers environ de la 3e livraison de la partie du *Corpus* relative aux inscriptions phéniciennes sont imprimés en placards. La rédaction de l'autre tiers est fort avancée. Cette 3e livraison paraîtra certainement avant la fin de l'année 1884. Elle contiendra l'inscription phénicienne trouvée à Marseille et les plus importantes inscriptions de Carthage.

La partie du *Corpus* comprenant les inscriptions araméennes et celle qui sera consacrée aux inscriptions himyarites seront mises sous presse dans deux ou trois mois.

Œuvres de Borghesi. — La seconde partie du tome IX de Borghesi, dont l'impression se poursuit par les soins de MM. L. Renier et Waddington, est près d'être achevée. J'ai dit dans mon dernier rapport quelle en était l'importance. Trente-cinq feuilles sont tirées, quatre bonnes à tirer, trois en épreuves et le reste en placards. Ce ne sera pas encore la fin, et M. Ernest Desjardins, adjoint à la commission, va s'entendre avec ses deux collègues pour hâter l'achèvement de cette grande et belle publication, à laquelle le monde savant attache un si légitime intérêt.

H. Wallon,
Secrétaire perpétuel.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 19 juillet.

Ouvrages présentés. — A. Leroy-Beaulieu : *Un homme d'État russe; Nicolas Milutine, d'après sa correspondance inédite.* — P. Leroy-Beaulieu : *Le Collectivisme.*

Lectures. — F. Passy : Le vrai et le faux amour. — Barth. Saint-Hilaire : Traité des parties des animaux. — Worms : L'État, au regard des erreurs judiciaires.

Séance du 26 juillet.

Ouvrages présentés. — Livy : *De la philosophie du Droit.* — Demasure : *Traité du régime fiscal des sociétés et des établissements publics.* — Périer : *Traité des Conseils de préfecture.* — O. Noel : *La question monétaire et l'Union latine.* — Nicolaïdès : *Topographie et plan stratégique de l'Iliade.*

Lecture. — Barth. Saint-Hilaire : Traite des parties des animaux.

Séance du 2 août.

Ouvrages présentés. — Ducrocq : *Du cours international des monnaies de l'Union monétaire.* — Fouillée :

Critique des systèmes de morale contemporaine. — Barral : *Enquête sur le crédit agricole.* — O. Noel : *Étude sur la question financière de la France.* — Chauffon : *L'Assurance, son passé et son avenir.*

Séance du 16 août.

Ouvrages présentés. — M. Block : *Annuaire de l'Économie politique et de la statistique pour 1884.* — Pouillet : *Traité des brevets d'invention.* — *Traité des marques de fabrique.* — *La Propriété littéraire et artistique.*

Lectures. — Chéruel : La Ligue du Rhin (1664). — Rambosson : Le problème des alliances consanguines.

Congrès archéologique de France. — Le congrès archéologique de France, présidé par M. Léon Palustre, vient de tenir son 51e congrès annuel dans le département de l'Ariège. Les délégués de l'Angleterre et de la Belgique s'étaient joints aux nombreux membres venus de tous les coins de la France.

En terminant ses travaux, le Congrès a décerné les récompenses suivantes :

1° Quatre médailles de vermeil, grand module, à MM. de Lahoudès, pour ses recherches sur les monuments de l'Ariège et son histoire de Pamiers; Louis Noguier, fondateur du musée lapidaire de Beziers, pour son catalogue épigraphique du musée; Pasquier, pour ses travaux d'archeologie et de paléontologie, et Garrigou, pour l'ensemble de ses travaux scientifiques.

2° Quatre médailles d'argent : à MM. l'abbé Can-Durand, Léon Giron (du Puy), Germain (de Nancy), et aux frères des écoles de Rodez, pour avoir relevé les dessins des anciens monuments de leur pays.

ÉTRANGER

Académie royale de Belgique. — Programme de concours pour 1886. — La classe arrête ce programme dans les termes suivants :

Première question. — « Faire l'histoire du cartésianisme en Belgique. »

Deuxième question. — « Apprécier l'influence de Walter Scott sur le roman historique. »

Troisième question. — « Faire l'histoire des origines, des developpements et du rôle des officiers fiscaux près les conseils de justice, dans les anciens Pays-Bas, depuis le xve siècle jusqu'à la fin du xviiie. »

Quatrième question. — « Faire, d'après les auteurs et les inscriptions, une étude historique sur l'organisation, les droits, les devoirs et l'influence des corporations d'ouvriers et d'artistes chez les Romains. »

Cinquième question. — « Faire un exposé comparatif, au point de vue économique, du système des anciens corps de metiers et des systèmes d'associations coopératives de production formulés dans les temps modernes. »

Sixième question. — « Apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes neerlandais des xiiie et xive siècles. »

La valeur des médailles d'or présentées comme prix sera de *huit cents francs* pour chacune des cinq premières questions; elle sera de *six cents francs* pour la sixième.

Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, avant le 1er février 1886, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel, au palais des Académies.

L'Academie exige la plus grande exactitude dans les citations, et demande, à cet effet, que les auteurs indiquent les éditions et les pages des livres qu'ils citeront.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage; ils y inscriront seulement une devise, qu'ils reproduiront dans un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Faute par eux de satisfaire à cette formalité, le prix ne pourra leur être accordé.

Les ouvrages remis après le temps prescrit, ou ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'Académie croit devoir rappeler aux concurrents que, dès que les mémoires ont été soumis à son jugement, ils sont et restent déposés dans ses archives. Toutefois les auteurs peuvent en faire prendre des copies à leurs frais, en s'adressant, à cet effet, au secrétaire perpétuel.

PRIX PERPÉTUELS.

Prix de Stassart pour une notice sur un Belge célèbre.
(Cinquième période : 1875-1880.)

Conformément à la volonté du donateur et à ses généreuses dispositions, la classe des lettres offre, pour la 5e *période prorogée* (1875-1880) de ce concours, un prix de *mille* francs à l'auteur de la meilleure notice, ecrite en français, en flamand ou en latin, consacrée à la vie et aux travaux de David Teniers (né en 1610, mort vers 1690).

Le delai pour la remise des manuscrits expirera le 1er février 1886.

États-Unis. — *Société américaine historique.* — Plusieurs savants et érudits américains ont conçu le projet de fonder une société américaine historique (*American Historical Society*).

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

France : *M. Weckerlin. — Nomination à la Bibliothèque nationale. — Bibliothèque Forney. — Bibliothèques scolaires.* — **Étranger** : *Catalogue de la bibliothèque du collège de New-Jersey.* — *La* Library Association. — *Une bibliothèque pédagogique.*

FRANCE

M. Weckerlin. — M. Weckerlin, compositeur de musique, bibliothécaire du Conservatoire national de musique et de déclamation, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Nomination à la Bibliothèque nationale, M. H. Lavoix. — M. Henri Lavoix fils, bibliothécaire au département des imprimés de la Bibliothèque nationale, est nommé, par arrêt ministériel, conservateur adjoint, sous-directeur au même département, en remplacement de M. de Courson, admis à faire valoir ses droits à la retraite.

Bibliothèque Forney. — La commission de surveillance de la Bibliothèque professionnelle d'art et d'industrie, créée au moyen du legs de 200,000 francs fait à la ville de Paris par M. Forney, vient de terminer la partie la plus importante de sa tâche.

Elle a décidé l'acquisition d'environ cinq cents ouvrages dont le prix total représente une somme de 25,000 francs. Elle a de plus réglé les questions relatives au fonctionnement de la Bibliothèque, qui, par une heureuse innovation, comprendra, outre les ouvrages destinés soit à la lecture sur place, soit au prêt à domicile, un fonds important de dessins et d'estampes mis à la disposition du public pour être prêtés à domicile.

Les derniers travaux d'aménagement de la salle, peu considérables d'ailleurs, vont être entrepris immédiatement ; et l'administration prend toutes les mesures nécessaires pour arriver à inaugurer la Bibliothèque dans les premiers jours de novembre.

Les bibliothèques scolaires. — Le nombre des bibliothèques scolaires, au 1er janvier 1884, est de 28,845; elles renferment 3,161,000 volumes.

L'année dernière, on ne comptait que 28,251 bibliothèques scolaires contenant 2,894,000 livres.

Trente bibliothèques pédagogiques ont été créées, ce qui en porte le total à 2,450 ; ces bibliothèques possèdent ensemble 663,878 volumes, au lieu de 585,651 l'année dernière.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Catalogue de la bibliothèque du collège de New-Jersey.* — Le collège de New-Jersey vient de publier le catalogue de sa bibliothèque. Il ne contient que 60,000 volumes, mais en général bien choisis. Le rédacteur du catalogue, qui est le bibliothécaire, M. Frederick Vinton, range ensemble les livres de toutes les langues, pourvu qu'ils se placent naturellement dans la même grande division quant au sujet traité.

La « *Library association.* » — La septième réunion annuelle de la *Library association* (*Association des bibliothécaires*) se tiendra à Trinity college, Dublin, le 30 septembre et les trois jours suivants, sous la présidence du Dr Ingram, bibliothécaire du collège.

Une bibliothèque pédagogique. — A l'occasion de l'*International Health Exhibition*, on a fondé une bibliothèque spécialement consacrée : 1° aux ouvrages de tous les pays traitant de la santé et de l'hygiène ; 2° aux ouvrages d'éducation. On y voit, dit *The Bookseller*, en parcourant les ouvrages publiés en anglais sur les langues étrangères, que chacun peut s'enseigner à lui-même, et sans autres secours que les livres, une langue étrangère quelconque. S'enseigner, peut-être; mais apprendre, non pas.

PUBLICATIONS NOUVELLES

des ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

Angleterre. — *Les lettres de Crimée, du Danube et d'Arménie*, du général Gordon, en sont déjà à leur seconde édition.

— MM. Macmillan publient un nouveau volume de M. Hamerton, contenant, sous le titre de *Human Intercourse*, vingt-six études sur les relations sociales. Une édition américaine paraît en même temps chez MM. Roberts frères, de Boston.

— Chez MM. Hurst et Blackett, deux romans : *Incognita*, par M. Henry Cresswell, et *On the spur of the moment* (*Sous l'impulsion du moment*), par M. John Mills.

— A signaler également : *Caleb Cather*, par M. Lilas K. Hocking, chez MM. Warne et Cᵉ.

— La *Literary Gazette*, un des plus vieux journaux de Londres qui avait disparu depuis plus de vingt-deux ans, vient de faire sa réapparition sous une forme nouvelle. Tout en donnant brièvement les nouvelles politiques et en s'occupant de questions littéraires, il se compose surtout de romans, d'actualités et d'extraits des autres journaux et publications périodiques.

Allemagne. — M. Landau fait paraître chez M. Scheible, à Stuttgart, une seconde édition de son livre : *les Sources du Décameron*. L'auteur soumet à une critique rigoureuse les origines des nouvelles de Boccace et fait preuve de beaucoup d'érudition. L'ouvrage, d'ailleurs, a été traduit en italien.

— Une autobiographie de R. Wagner vient de paraître chez A. Schlœmp, à Leipzig, sous le titre : *Meine Kunst und mein Leben* (Mon art et ma vie). Cette autobiographie, prétend-on, n'est qu'un résumé d'un grand travail autobiographique en quatre volumes, qui ne sera livré à la publicité qu'après la mort de la veuve du célèbre musicien. La *North American Review* avait d'ailleurs déjà publié en 1880 bon nombre de détails biographiques de Wagner que nous retrouvons dans l'ouvrage indiqué ci-dessus.

— *Studien zur Geschichte der französischen Musik*, par M. Schletterer (Histoire de la musique française). Dans ce travail peu original, l'auteur a fait de fréquents emprunts aux ouvrages de MM. Thoinan, d'Auriac et Bernard.

— Vient de paraître : H. Heine : *Erinnerungen aus den letzten zwanzig Jahren seines Lebens* (1835-1855). *Souvenirs*, par Mᵐᵉ C. Jaubert, traduction allemande de Louise Welter, petit in-8°.

— *Baireuther Festblätter in Wort und Bild* (Souvenirs des fêtes de Baireuth) ont paru à Munich. C'est une série d'articles sur Wagner et sa musique, écrits par des auteurs plus ou moins compétents et appartenant aux nationalités les plus diverses. Le produit de cette publication est destiné à subventionner la cause financière quelque peu compromise des représentations wagnériennes de Baireuth.

— Le second volume de la *Vie d'Alfred Meissner* a paru à Teschen chez M. Prochaska. Ce volume relate les événements littéraires et politiques auxquels l'auteur s'est trouvé mêlé jusqu'en 1856. Ce sont surtout les rapports qu'a eus Meissner avec Heine qui forment un chapitre intéressant de ce livre.

— Le dixième volume du *Neue Plutarch*, que publie à Leipzig M. Rudolphe v. Gottschall, contient quelques essais remarquables sur Wallenstein, le Tasse et Napoléon III.

— *Lessing, Geschichte seiner Lebens und seiner Werke*. M. Erich Schmidt, professeur à l'Université de Vienne, publie sous ce titre une nouvelle biographie de Lessing, qui est en même temps une étude approfondie de l'esprit littéraire et scientifique du XVIIIᵉ siècle.

— M. Alfred Klaar a fait paraître trois volumes sur l'*Histoire du drame moderne*. Ce livre s'occupe en particulier des poètes dramatiques allemands contemporains, ainsi que des auteurs étrangers dont on représente les pièces sur le théâtre allemand. (Leipzig, Freitag.)

— Dans la collection de livres destinés à la jeunesse et publiée par M. Abel à Leipzig, nous signalons les *Schwedische Volksmärchen* (Contes populaires suédois), par B. Turley.

— *A travers l'Afrique*, par M. V. Treutlin, décrit les principales missions et explorations qui ont eu lieu pendant les trente dernières années, ainsi que les résultats obtenus et l'état actuel de nos connaissances sur l'Afrique.

— Signalons dans la *Biographie générale allemande*, publiée par le comité historique de l'Académie des sciences de Munich, une étude de l'archiviste M. Paul Bailleu, consacrée à la mémoire de Louise, reine de Prusse. L'auteur a pu consulter pour son étude des documents inédits provenant des archives secrètes de l'État.

— Les œuvres complètes de Schopenhauer paraissent en seconde édition, sous la direction de M. Jules Frauenstadt, chez Brockhaus, Leipzig.

— Tourguéneff. Cinq nouvelles en traduction allemande paraissent chez Behre, Hambourg : *les Deux amis*, *Une singulière histoire*, *Jakof Passinkoff*, *Hamlet* et *Don Quichotte*.

— Wilhelm Mohr : *Mit einem Retourbillet nach dem stillen Ozean*. Stuttgart, Spemann. M. Mohr a fait partie du petit nombre d'élus qui avaient été invités à assister à l'inauguration du chemin de fer du Northern Pacific et il a profité de son séjour aux États-Unis pour nous rapporter d'Amérique une foule de

notes interessantes sur la vie et la societe de l'autre côté de l'ocean.

— Collection Sabouroff : *Monuments de l'art grec*, publiés par A. Furtwängler, liv. 7e. Berlin, chez A. Asher.

— Ouvrages nouvellement parus et relatifs à la bibliographie. P. Cowell : *Electric lightning in public libraries*. London, Chiswick Press. — De Hoop Scheffer : *Inventaris der archiefstukken berustende by de Vereenigde doopsgezinde gemeente te Amsterdam*. Archives de la communauté des mennonites d'Amsterdam, tome II. Amsterdam. — E. Kelchner : *Die Luther-Drucke der Stadt Bibliothek. In Frankfurt am Main* (1518-1546). Bibliographie des ouvrages relatifs à Luther et faisant partie de la bibliothèque de Francfort. Francfort-sur-le-Mein ; — Krones : *Die Geschichte, der Bestand und die Bibliothek des Franciscaner-Conventes in Ragusa*. Histoire et bibliothèque du couvent des Franciscains à Raguse. (Voir *Allgemeine Zeitung*, n° 188, année 1884) ; — Linnström : *Svenskt boklexikon* (1830-1865). Lexique bibliographique de la Suède. Complet en deux volumes. Stockholm, chez Linnström.

— Ont récemment paru les ouvrages suivants : H. Rohlfs : *Geschichte der deutschen Medicin*. Histoire de la médecine en Allemagne. 1re partie : les classiques de la chirurgie. Leipzig, Hirschfeld.

— H. Ploss : *Das Weib in der Natur und Völkerkunde* Leipzig, Grieben. L'auteur, connu dans le monde savant par des ouvrages d'anthropologie, s'est attaché à donner cette fois une étude complète de la femme au point de vue physique et anthropologique.

— *Pypin et Spasovič*. Histoire des litteratures slaves, traduction allemande par Fr. Pech. 2e partie : Histoire de la littérature polonaise. Leipzig, Brockhaus.

— L. Krehl : *Das Leben und die Lehre des Muhammed*. La vie et la doctrine de Mahomet. Leipzig, Schulze.

— *Die Bedeutung des Wagner'schen Parsifal fur unsre Zeit*. Le Parcifal de Wagner et son importance pour notre époque, par E. Schläger.

— A. Mahn : *Die epische Poesie der Provençalen*, la poesie épique des provençaux. Tome Ier : *Girartz de Rossillo*. Berlin, Dummler.

— Jacques et W. Grimm : *Deutsches Wörterruch*. Dictionnaire de la langue allemande, continué par MM. Heyne, Hildebrand, Lexer et Weigand, t. VII, 5e fascicule. Leipzig, Hirzel.

— Muther : *Die deutsche Bücherillustration der Gothik und Frührenaissance*. Les illustrations de livres à l'epoque gothique et pendant la première période de la Renaissance. Leipzig, Hirth. In-fol. avec illustrations.

— Ewerbeck et Neumeister : *La Renaissance en Belgique et en Hollande. Collection de motifs d'architecture et d'arts décoratifs*. Leipzig, Seeman. In-folio, 40 planches autographiées, texte français et allemand.

— Dohme : *Barock und Rococo-Architektur*. 1re livraison. Berlin, Wasmuth. In-folio avec 20 pl. Complet en 8 livraisons.

— *Neuer deutscher Novellenschatz* (Recueil des meilleures nouvelles allemandes), publié par Paul Heyse et L. Laistner. Tomes I-III. Munich, chez Oldenburg.

— Weddigens : *Histoire de la poésie populaire en Allemagne*. Paraît chez Callwey, à Munich.

— J.-A. Roorda Smidt : *les Origines de la République du Transwaal*, documents historiques. Cologne, Meyer.

— *Die Leibeigenschaft in Russland*. Le servage en Russie. Leipzig, Dunker et Humblot.

— *Monumenta Germaniæ historica inde ab. a. Chr. D. usque ad a. MD, ed. Societas aperiendis fontibus rerum germanicarum medii ævi*. Libri confraternitatum Sancti-Galli, Augiensis, Fabariensis, éd. P. Piper. Berlin, Weidmann.

— L'*Encyclopédie des Arts graphiques*, par Alexandre Waldow, est terminée. C'est un beau volume de 58 feuilles d'impression contenant 4,000 articles et 600 illustrations.

— Voesterman van Oyen : *Het vorstenhuis Oranje-Nassau, van de vroegste tyden tot heden*. Histoire des princes d'Orange-Nassau, in-4°. Leide, avec 163 planches.

— Les étudiants des universités d'Allemagne ont fondé sous le titre de *Akademische Monatshefte*, une revue mensuelle destinée à être l'organe des corporations universitaires.

Italie. — Les publications relatives à Ugo Foscolo, ce grand poète dont l'Italie est fière à juste titre, augmentent chaque jour en nombre, sinon en importance. Les passionnés du talent de Foscolo se sont donné pour tâche de faire connaître du public les

moindres écrits de l'auteur des *Sepoleri*; leurs efforts sont des plus louables, mais peut-être gagneraient-ils à s'affirmer avec plus de mesure.

— *La politica di Massimo d'Azeglio dal 1848 al 1859*, par Nicomède Bianchi. Turin, Roux et Farali. M. Bianchi est un collectionneur très actif de documents relatifs à la résurrection italienne et il a joué lui-même un rôle politique d'une certaine importance en Italie.

Nous doutons notamment que la grande figure de Foscolo profite de la publication de ses *Lettere amorose ad Antonietta Fagnani*[1]. Certes, M. Mestica, qui s'est fait l'éditeur de cette correspondance, a fait un choix parmi les lettres que Foscolo, affolé par la passion, par la jalousie, adressa à la comtesse Fagnani de juillet 1801 aux derniers mois de 1802. Mais, malgré la prudence avec laquelle on a écarté certaines lettres, il est trop certain que le succès de cette publication — s'il se produit — sera uniquement dû à la curiosité malsaine du public, toujours amateur de révélations scandaleuses.

Par contre, il faut applaudir aux soins apportés à l'édition complète des tragédies, des traductions, des poésies lyriques et satiriques de Foscolo. M. Mestica a écrit pour les *Poesies*[2] une préface très remarquable dans laquelle il a su, tout en reconnaissant les défauts de Foscolo, montrer quels sont les droits du poète à la place d'honneur qui lui a été donnée.

D'un autre côté, M. Camillo Antona-Traversi a publié la *Vera storia dei sepoleri*[3], ce poème qui assura la renommée de Foscolo. Le travail de M. Traversi est intéressant, malgré la confusion des notes et des citations qu'il renferme. Il pèche non par le défaut, mais par l'excès de renseignements mal classés. C'est là une critique dont M. Traversi devra tenir compte dans le deuxième volume de son étude.

— L'éditeur S. Lapi de Citta di Castello, dont nous avons plusieurs fois signalé les publications, vient de faire paraître, entre autres ouvrages dignes de remarque, une traduction de M. Santarelli, des *Croyances religieuses du monde*[4] de E. Clodd, puis *I tarli dell'arte drammatica*[5] qu'il faut traduire par les destructeurs de l'art dramatique. Le sens véritable de *tarli* est les *Vers rongeurs*. Cette brochure est due à un artiste dramatique, M. Alessandro Marchetti. Nous noterons surtout, en nous proposant d'y revenir, un nouvel ouvrage de M. Luigi Morandi : *Voltaire contre Shakespeare et Baretti contre Voltaire*[1].

— La princesse Della Rocca, la nièce du grand poète Henri Heine, sur qui elle a publié d'intéressantes études, vient de se constituer la Plutarque de Cesare Cantù, l'historien patriote de la Lombardie, le romancier inspiré de *Margherita Pusterla*. L'étude de la princesse, toute de généreuse grandeur et de lumineuse appréciation, obtient en ce moment un succès retentissant dans toute l'Italie.

— A signaler : *la Biblioteche nell' Antichita*, dai tempi più remoti alla fine dell' impero romano d'Occidente, ricerche storiche di C. Cartellani. 1 vol. Monti, édit. Bologne, 1884.

— *Le guerre dell' indipendenza italiana dal 1848 al 1874*. Storia politica e militare di Carlo Mariani. 1 vol. Roux et Favale, édit. Turin, 1884.

— Catalogue de l'*Unione tipografico-editrice torinese*.

— *Annali, Bollettino et Monumenti dell' instituto archeologico german. di Roma*. Année 1883. Vérone, Münster.

Belgique. — C. Muquardt, éditeurs, Bruxelles, font paraître : *Twis, sir Travers*, la libre navigation du Congo. — Ch. Morisseaux : *la Crise économique*. — E. de Laveleye : *le Vice moralisé et la morale, la Crise du libéralisme*. — Alb. Michel : *Historique de la main morte illégale en Belgique*. — A. Gobert : *De l'utilité des canaux maritimes dans la Belgique cismosane*, avec 25 planches.

— Kervyn de Lettenhove : *les Huguenots et les gueux. Étude historique sur vingt-cinq années du* XVI^e^ *siècle* (1560-1585). Tome II. In-8°. Bruges.

Espagne. — *Galeria biografica de artistas españoles del siglo XIX*. Madrid, M. Murillo. In-4°.

— Larra : *Figaro : Colección de articulos filosoficos, satiricos, literarios y politicos publicados bajo el expresado pseudonimo*. Barcelona, Ramirez.

— A. Herrera : *Medallas de proclamaciones y juras de los reyes de España*. Cuad. 16. Madrid, G. Hernandez.

1. *Lettere amorose ad Antonietta Fagnani*, per cura di Giovanni Mestrica, 1 vol. Barbera. Edit. Florence, 1884.

2. *Le Poesie* con discorso e note di Giovanni Mestica. 2 vol. Barbera, edit. Florence, 1884.

3. *La Vera storia dei sepoleri*, di Ugo Foscolo, scritta da Camillo Antona-Traversi, con lettere e documenti inediti. Tome I^er^, Vigo, édit. Livourne, 1884.

4. *Le credenze religiose dell'umanita*, par E. Clodd. Traduit par Santarelli. 1 vol. S. Lapi. Edit. Cita di Castello, 1884.

5. *I tarli dell'arte drammatica* dell'artista Alessandro Marchetti, 1 vol.

1. *Voltaire contre Shakespeare, Baretti contre Voltaire*, par Luigi Morandi. 1 vol.

— Diaz y Perez : *Diccionario historico, biografico, critico y bibliografico de autores artistas y extremeños ilustres*. Cuad. 1. Madrid, Perez et Boix.

Suisse — Bovet-Bolens : *L'avenir économique de la Suisse*. 2 vol. Genève.

Russie. — *Catalogue illustré de la section des Beaux-Arts à l'exposition nationale de Moscou en 1882*. Redigé par N. Jobko, édité par M. Botkine, 2e édition. Saint-Pétersbourg, 1882.

Suède. — Nordenskiold, A. E. : *Studier och forskningar foranledda af mina resor i höga Norden*. 5e partie, Stockholm. Avec une planche. Études et explorations se rattachant à mes voyages dans l'extrême Nord.

Hollande. — J. ter Gouw : *Geschiedenis van Amsterdam*. Histoire de la ville d'Amsterdam, 4e tome ; epoque de Charles-Quint. Amsterdam.

— Nuvens : *Geschiedenis van het nederlandsche Volk van 1815 tot op onze dagen*. Histoire de la nation néerlandaise depuis 1815 jusqu'à nos jours. Tome IIe. Amsterdam.

— Jonckbloet : *Nit eigen en vreemden gaarde, Poëzies lyriques*.

— Ant. de Rop : *Immortellen en Rozen*. Amsterdam, Langenhuysen.

Amérique. — *Men of the time : a dictionary of contemporaries, containing bibliografical sketches of eminent living characters of both sexes*. Rev. and brought down to 1884, by Th Cooper. 11th edition.
New-York, Routledge et fils.

—E Pilcher : *Index to the Methodist Quarterly review including the Methodist-magazine and Quarterly review* (1818-1881). New-York.

— *Dictionary of miracles*, by Brewer. Philadelphia, Lippincott et Ce.

— La maison d'édition connue sous le nom d'Orange Judd et Cie publie : *Practical Forestry* (*le Forestier pratique*), par Andrew J. Fuller ; *Ornamental Gardening for Americans* (*le jardinage d'ornement, à l'usage des Américains*), par Elias A. Long, et des editions nouvelles et revues de *American Cattle* (*le Bétail américain*), par Allen et de *New Bee-Keeping* (*Nouveau traité d'apiculture*), par Quinby.

— Nouveau roman dans l'*American Novel Series* de MM. Henry Holt et Ce : *Among the Chosen* (*Parmi les élus*).

— Miss Virginia W. Johnson publie dans la maison Charles Scribner un nouveau roman intitulé : *The Fainfalls of Tipton*.

— *Love and Money* (*l'Amour et l'Argent*), par Charles Read, que vient de publier M. Charles Munro, de New-York, n'est autre que *A perilous Secret* (*Un Secret dangereux*) publié par Harper et frères.

— *Wonders and Curiosities of the Railway* (*Merveilles et curiosités des chemins de fer*), par M. W.-S. Kennedy, chez S.-C. Griggs et Cie.

— Un avocat de New-York, Mr. Henry C. Lockwood, a récemment publié, chez R. Worthington, un livre intitulé *The Abolition of the Presidence* (*l'Abolition de la Présidence*).

— Chez H.-C. Baird et Ce : *Bricks, Tiles, Terra-Cotta, etc.*, par Charles T. Davis. Ce livre, qui n'a rien d'une compilation, traite de tout ce qui a rapport à la fabrication des briques, tuiles, ouvrages en terre cuite, etc., et est illustré de 6 grandes planches et de 228 figures.

— Chez MM. Cupples, Upham et Ce, une traduction de la nouvelle ecrite en français par Tourgueneff et intitulée *Announcka*.

— Chez les mêmes libraires : *Rambles in old Boston* (*Promenades dans le vieux Boston*), par le Rév. E.-G. Porter, avec illustrations par G.-R. Tolman.

— Chez D. Lothrop et Ce : *American Wild Flowers and Ferns* (*Fleurs et fougeres sauvages d'Amérique*), volume de grand luxe, avec 42 planches en couleurs ; une edition illustrée de *Our National Hymn and other patriotic Poems* (*Notre Hymne national et autres poèmes patriotiques*), par le Rév. S.-F. Smith.

Japon. — *Nippon Shokubutsumeii*, ou nomenclature de plantes du Japon en latin, japonais et chinois, par J. Matsumura ; revue par R. Yatabe.-Tokio.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

France. — Notre savant confrère M. Auguste Vitu, prépare un important travail critique sur Crébillon, qui servira d'introduction à une nouvelle publication des œuvres de Crebillon aîné. Le nom de Crebillon n'a pas paru sur l'affiche de la Comédie-Française depuis 1864, époque à laquelle M. Édouard Thierry reprit *Atrée et Thyeste*.

— L'auteur de *John Bull et son île* va faire paraître un recueil d'esquisses humoristiques sur la vie sociale anglaise. Le nouveau livre paraîtra simultanément à Paris, à Londres et à New-York. MM. Field et Tuer se sont engagés à payer à l'auteur 1,500 liv. sterling, soit 37,500 francs, le droit de publier la version anglaise rédigée par lui.

— Les *Mémoires du comte de Beust* paraîtront simultanément en français chez Plon, et en allemand chez Cotta (Stuttgart).

ETRANGER

Allemagne. — Le Dr Schliemann, qui était dernièrement à Londres, va publier un livre sur ses découvertes à Tiryns.

— Les *Fables de Lessing* paraîtront sous peu en traduction russe chez M. Haessel, à Leipzig.

— Les fils du professeur Droysen, dont *le Livre* a mentionné la mort dernierement, se proposent de reunir dans une publication posthume les notices littéraires et biographiques laissées par leur père.

— Une histoire des sciences pédagogiques en Allemagne paraîtra sous le titre : *Monumenta germaniæ pædagogica*, sous la redaction de M. Karl Kehrbach et de plusieurs specialistes distingués.

— Sur l'ordre du gouvernement allemand, il va être procédé à la publication des privilèges et annales de la nation allemande à l'université de Bologne du XIIIe au XVIe siècle. Ces pièces seront precedees d'une histoire de la nation allemande à l'Université, par M. Malagola.

— *Un Voyage à travers l'Inde* (1881), du professeur F. Reuleaux, paraîtra sous peu à Berlin. Une vingtaine de gravures et de dessins originaux seront intercalés dans le texte.

— On annonce une publication de luxe sur la France, intitulee : *Frankreich in Wort und Bild*, par F. v. Hellwald.

Leipzig, Schmidt et Günther.

Angleterre. — M. J. Nimmo annonce pour ce mois-ci une traduction de La Bruyère par M. Henri van Lann, avec eaux-fortes de C. Bamman et vignettes de V. Foulquier.

— On annonce pour la fin de l'annee *la Vie et Correspondance de George Elliot*, publiées par son mari, M. John Cross, chez MM. Blackwood.

— Une nouvelle traduction des *Pensées* de Pascal sera incessamment publiée chez MM. Kegan Paul, Trench et Cie.

— Le colonel Fergusson se propose de publier, chez David Douglas, d'Édimbourg, les *Letters and Journals of Mrs. Calderwood, of Polton...* (*Lettres et Journal de MM. Calderwood, de Polton, écrits en Angleterre et dans les Pays-Bas en 1756*). Cette correspondance d'une tante des Erskine est une véritable curiosité littéraire.

— MM. Bickers et fils vont publier une nouvelle édition des *Mémoires de la cour de George II et de la reine Caroline*, publiés d'après des archives de la famille, par John Wilson Croker. La première édition date de 1848, chez M. Murray.

— M. Alfred Austin donnera cet automne, chez MM. Macmillan, un nouveau volume de vers qui formera la seconde série de ses *Soliloquies in Song*.

— En octobre, MM. Chapman et Hall publieront un livre d'un grand intérêt pour le moment. Il est intitulé : *Our Afghan Wars and Politics* (*Nos guerres et notre politique dans l'Afghanistan*), par M. Demetrius Boulger.

— M. Vernon Lee prepare, pour la collection inti-

tulée *Eminent Women* (*Les Femmes éminentes*), une *Vie de la comtesse d'Albany* qui contiendra plusieurs de ses lettres inédites à Alfieri.

— M. G.-A. Swinburne a écrit une étude sur le romancier Charles Read, mort récemment. On ne sait encore dans quel périodique elle paraîtra.

— M. Cotter Morison écrit un ouvrage qui sera publié l'hiver prochain sous ce titre : *The Service of Man as distinguished from the Service of God... Le service de l'homme distingué du service de Dieu; Étude sur la religion de l'avenir*).

— M. H.-T. Wharton nous promet une nouvelle édition des fragments de *Sapho* avec une traduction en prose.

— MM. Longman annoncent, sous le titre de *Memoirs of an Ex-Minister*, l'autobiographie du comte de Malmesbury.

— MM. Leeley et Cie vont publier un volume de luxe, illustré de 40 grandes planches, intitulé *Landscape* (*Le Paysage*), par M. Hamerton

— M. F. Anstey, auteur d'une nouvelle remarquée naguère dans le *Cornhill Magazine* et intitulée : *The Black Poodle* (*Le Barbet noir*), va réunir sous ce titre général une collection de courtes histoires en un volume.

— Sous presse, chez MM. Sampson, Low et Ce : *The Woman question in Europe*, recueil d'articles sur la question des droits de la femme, édité par M. Théodore Stanton, avec introduction de Miss Frances Power Cobbe. Chez MM. Macmillan, un roman en deux volumes par E.-A. Dillwyn, intitulé *Jill*.

— MM. Sampson Low ont l'intention de publier en octobre une biographie de Sydney Smith, par le révérend Stuart J. Reid (*The Life and Times of Sydney Smith*). Le volume contiendra plus de cinquante lettres, ainsi que d'autres morceaux inédits, prose et vers, de Sydney Smith.

— M. Fisher Unwin annonce, comme le prochain volume de sa collection elzévirienne de livres reliés en parchemin, *Doctor Johnson : His Life, Works, and Table-Talk* (*Le Dr Johnson : sa vie, ses œuvres, sa conversation familière*), par Dr Macaulay.

— La collection connue sous le nom de *English Citizen Series*, chez MM. Macmillan et Ce et publiée sous la direction de M. Henry Craik, sera complétée par les trois ouvrages suivants : *The Penal System*, par Sir Edmund F. Du Cane; *The National Defences*, par le lieutenant-colonel F. Maurice et *Justice and Police*, par M. F.-W. Maitland.

— MM. Longmann annoncent les deux derniers volume de la *Vie de Carlyle*, par M. Froude.

— On dit que M. Gosse, qui prépare une nouvelle édition des œuvres du poète Gray, a découvert un poème inédit d'une certaine longueur, dont il enrichira cette édition.

— M. Vernon Lee, l'auteur d'*Euphorion*, va publier chez MM. Blackwood un roman en trois volumes, intitulé : *Miss Brown : a Story of Æsthetic Life* (*Miss Brown; Étude de la vie esthétique*).

— M. Lovett Dameron a sous presse un nouveau roman en trois volumes intitulé : *A North Country Maid* (*Une fille de campagne du Nord*).

— MM. Swan Sonnenschein et Ce annoncent qu'ils entreprennent la publication d'une nouvelle revue trimestrielle sous ce titre : *The Utopian*.

Autriche. — Une édition de luxe, illustrée des œuvres complètes de Heine, paraîtra sous peu chez M. Siegmund Bensinger, à Vienne. — M. Henri Laube, dont nous avons annoncé le décès, avait accepté la direction de cette importante publication.

— On lance en ce moment le prospectus d'un grand ouvrage ethnographique sur la monarchie austro-hongroise : *Die Oest. Ung. Monarchie in Wort und Bild*. Cette entreprise, qui sera complète en quatorze volumes, comprendra la description des pays représentés au Reichsrath, ceux faisant partie de la couronne de Hongrie, et enfin les provinces occupées militairement.

Chaque volume aura trente feuilles grand in-8°; on se propose de publier tout d'abord une édition populaire de l'ouvrage et de la faire suivre par une édition de luxe avec eaux-fortes.

— L'Académie des sciences et la Société historique de Buda-Pest se proposent de réunir dans une série de volumes les biographies de tous les Hongrois et Hongroises célèbres qui ont joué un rôle dans l'histoire de leur pays. La publication de ce grand travail commencera l'année prochaine; chaque volume contiendra un grand nombre d'illustrations, portraits et vues absolument authentiques. M. Alex. Szilagyi dirigera cette importante publication historique.

Italie. — L'importante correspondance entretenue de 1588 à 1617 avec les plus grands astronomes de

son temps par Magini, professeur d'astrologie, d'astronomie et de mathématiques à Bologne, paraîtra prochainement à la librairie Zanidielli (Bologne).

Amérique. — MM. Porter et Coates ont reçu du comte de Paris, que *The Literary World* s'obstine à appeler un « compte », une lettre démentant le bruit qu'il ne continuerait pas son *Histoire de la guerre civile en Amérique*. Il corrige maintenant les épreuves du septième volume et a écrit un peu moins du tiers du huitième. Ces deux volumes formeront le quatrième volume de l'édition américaine. Le comte déclare en même temps qu'il n'a pas l'intention qu'on lui prête d'écrire l'*Histoire de son grand-père*. « Ce serait une tâche trop au-dessus de mes moyens. »

— William Carleton, le poète favori du peuple américain, voyage en ce moment à travers l'Europe, où il rassemble des matériaux pour un volume de ballades. Reste à savoir si les traditions du vieux monde seront aussi favorables à sa muse que la vie des champs du nouveau monde.

— M. Rolfe prépare pour MM. Harper frères une nouvelle édition de Shakespeare qui prendra le nom de *Friendly Edition*, l'édition des amis.

— Les derniers contes sortis de la plume de Laboulaye vont être publiés par MM. Harper frères; traduction de miss Mary L. Booth.

— En préparation chez MM. J.-R. Osgood et Cie : *Where the Battle was fought* (*Où la bataille se livra*), roman par Ch. Egbert Craddock; *The Golden Spike* (*La pointe d'or*), par Edward King; *Nathaniel Hawthorne and his Wife* (*N. H. et sa femme*), biographie par leur fils, Julian Hawthorne; *Leisure Hours among the Gems* (*Heures de loisir au milieu des gemmes*), par A.-C. Hamelin; *The adventures of a widow* (*Les Aventures d'une veuve*).

— MM. Dodd, Mead et Cie ont sous presse une histoire d'aventures maritimes, intitulée *The Merchant Vessel* (*Le Vaisseau marchand*), par M. Charles Nordhoff.

Indes. — M. Dosabhai Framji Karaka, président de la cour de justice de Sa Majesté, à Bombay, a écrit en parsi, sa langue nationale, une *Histoire des Parsis*, qui est le développement d'un petit livre sur le même sujet, paru il y a environ vingt-six ans. L'ouvrage sera illustré et publié, probablement en octobre, chez MM. Macmillan.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

France : *Les bibliophiles et les livres rares de l'extrême Orient. — Inauguration de la statue de George Sand. — Le centenaire de Diderot. — L'Association littéraire et artistique. — Le bi-centenaire de Pierre Corneille. — Nominations au grade d'officier de l'Instruction publique. — La* Sapho *de M. Daudet. — Encore* John Bull et son Ile. *— George Sand et M. Alexandre Dumas. — Le Cabinet de travail de M. Alexandre Dumas. — Statistique de la presse. — Nouvelle acquisition du Louvre. — La littérature annamite.* — **Étranger** : Angleterre : *Une polémique à propos de Balzac. — Particularités de la presse anglaise*, *Le* Standard, *Le* Times. — Allemagne : *Les* Mémoires *d'Henri Heine. — La correspondance de Henri Heine. — La foire de Leipzig. — Le Musée bibliographique de M. Klemme. — Iconographie de Gœthe. — La* Dresdener Presse. *— Presse.* — Autriche : *La presse hongroise. — Le théâtre à Vienne.* — Italie : *La propriété littéraire.* — Belgique : *Le Congrès de l'Association littéraire.* — Espagne : *Un catalogue d'éventails.* — Russie : *Les* Mémoires *de Tourgueneff.* — États-Unis : *L'imprimerie de l'État à Washington. — Le* New-York-Herald. — Indes : *La presse aux Indes.*

FRANCE

Inauguration de la statue de George Sand. — La statue de George Sand a été inaugurée, le 10 août, à La Châtre.

Le monument est en marbre de Carrare. Le statuaire, M. Aimé Millet, a représenté l'auteur d'*Indiana* dans l'attitude de la rêverie, une jambe croisée sur l'autre. Elle est vêtue de la gandourah arabe qu'elle portait journellement à Nohant.

George Sand est assise sur un tertre d'où émergent des touffes de fleurs et des plantes. De la main droite,

elle tient une plume; de la main gauche un livre entr'ouvert. La tête, pensive sans être triste, est d'une grande ressemblance.

Le marbre a été donné par l'État. Les frais ont été couverts par une souscription publique dont le département de l'Indre a pris l'initiative.

L'architecte du piédestal est M. Génuys.

Sur la première face de ce piedestal on lira :

GEORGE SAND

Amantine — Lucile — Aurore — Dupin

BARONNE DUDEVANT

Paris, 1804

Nohant, 1876.

Sur la face de droite une liste de ses ouvrages : *Valentine, André, Simon, Mauprat, François le Champi, le Meunier d'Angibaut, la Mare au Diable, le Péché de M. Antoine, la Petite Fadette*, etc., liste qui se continue sur les autres faces du piédestal.

Derrière la statue sont gravés ces simples mots :

Souscription nationale.

Parmi les discours qui ont été prononcés à l'occasion de cette cérémonie, nous devons citer celui de M. Arsène Houssaye qui a vivement impressionné l'auditoire. En voici le texte : « Quand mourut George Sand, Victor Hugo a dit : « Je pleure une morte et je salue une immortelle. » Il a tout dit par ces deux mots, puisqu'il a peint ainsi la bonté et le génie de cette femme illustre.

« Tout homme, toute femme se doit à la vie universelle; on ne peut s'abstraire de son siècle, on lui donne ses bras, son sang, ses larmes; ce n'est pas tout, on est obligé envers les siècles futurs : le lendemain est à Dieu, mais par nos œuvres nous appartenons au lendemain.

« Toute intelligence a charge d'âmes dans l'avenir comme dans le présent. Le trésor de l'humanité s'enrichit de siècle en siècle, parce que la vertu par excellence, l'intelligence, mère de la Bonté, sera de plus en plus saluée comme le don suprême de Dieu. Les modernes ont aussi leurs muses : George Sand, tout en créant la muse du roman, a représenté elle-même la muse de la Bonté.

« C'est mon premier salut à ce beau marbre.

« Quand George Sand entra dans la vie par le chemin des iniquités sociales, elle leva un front superbe et jeta un défi à Dieu en défiant l'humanité. Elle prit le rôle de Manfred, celui de l'histoire plutôt que celui de Byron. Elle reprocha à Dieu d'être trop loin, puisqu'il n'entendait pas le grand cri de nos misères, puisqu'il ne pardonnait pas à Satan, et qu'il lui imposait toujours l'empire du mal.

« Elle voulut rejeter Satan de l'humanité, ou lui donner droit de cité de par le sang et les larmes de Jésus. Qu'est-ce donc que le Sauveur, si son royaume n'est pas de ce monde!

« Ainsi George Sand tailla sa plume comme une épée. Elle avait cherché la vérité dans l'histoire. Elle avait salué les martyrs de la révolte comme les martyrs de la foi, les interrogeant de son grand œil dantesque, dans sa descente aux enfers des vivants. Elle aurait voulu parler haut contre la force perpétuelle de la bêtise humaine; elle se contenta des paraboles du roman. Et elle y fut sublime. Ceux qui ne voient que des contes dans ses romans ne savent pas lire ses livres...

« ...George Sand fut de cet Olympe improvisé qui jeta feu et flamme pendant toute une génération. Quoique déjà les dieux fussent salués, quoique déjà toutes les places fussent prises, dès qu'elle parut, les rangs s'écartèrent devant ce front rayonnant où éclataient tout les sentiments et toutes les pensées du siècle.

« George Sand eût été bien embarrassée d'expliquer son génie : les femmes n'apprennent rien, elles devinent tout. Chaque nuit elle reprenait cette plume éloquente qui n'avait jamais manqué d'encre, et quelle encre!

« Quand on est doué comme Lamartine, comme Victor Hugo, comme George Sand, on trouve tout en soi, sans chercher : la nature a mis dans l'esprit des maîtres une bibliothèque merveilleuse qui donne comme par magie les idées et les sentiments. Aussi, en art et en poésie, il n'y a que les inspirés. Eugène Delacroix, qui ne peignait jamais que dans la fièvre du génie, répondait un jour à George Sand qui lui demandait pourquoi il peignait des roses :

« Je me fais la main en attendant l'inspiration. » George Sand n'attendait pas : dès qu'elle prenait la plume, elle était possédée. En montant à son cabinet de travail, elle montait sur le trépied. Et quelle bonne fortune pour les lecteurs de France et de tous les pays! Ces heures nocturnes du romancier étaient des heures toutes rayonnantes, prodiguées à ceux qui adoraient ses livres. Que ne lui doit-on pas pour nous avoir fait oublier les mauvais jours de la vie par le charme irrésistible de ces récits tour à tour tendres et passionnés, de ces images toujours vivantes qui nous ont fait une autre famille humaine, de ces pages émues et brûlantes qui ont ramené tant d'esprits égarés au sentiment du beau, qui est toujours le sentiment du bien.

« Elle fut grande, elle fut bonne. » C'est là son épitaphe. On pourrait dire aussi pour son éloge qu'elle fut une simple femme. Elle aimerait mieux ce mot « simple femme » que femme de génie; tant elle croyait que chez elle le génie était une aventure dont elle ne devait pas se glorifier.

« L'impératrice Catherine disait à Diderot, après avoir perdu deux ou trois heures en causeries : « Et maintenant, allons tous les deux à notre gagne-pain. » Et tandis que Diderot allait écrire un conte philosophique, Catherine allait présider le conseil des ministres.

« Pour George Sand, il y avait de cela dans son métier de romancière. Elle allait à son gagne-pain avec l'humilité d'un brave ouvrier qui n'a pas le droit de perdre sa journée. C'est donc la bonté de George Sand qui expliquera un jour tant d'illusions et tant de chimères. Elle voulait que le monde fût meilleur; elle disait comme Voltaire : « C'est déjà bien, ce sera

mieux. » Toutes ses œuvres renferment le mieux espéré. On peut traverser ses adorables paysages en toute confiance, on y respirera toujours l'air le plus vif et le plus pur.

« Dante a choisi Virgile pour se promener dans son enfer; il semble que George Sand ait pris aussi le bras du poète latin pour se promener dans les paysages du Berry. C'est la même poesie. Ce ne sont plus les mêmes personnages, mais George Sand a beau s'égarer dans la forêt romantique, on y entend autour d'elle chanter les airs virgiliens. C'est qu'il y avait en elle de la muse sacrée, c'est que les abeilles d'or de l'Hyméte avaient parfumé ses lèvres.

« Cette femme qui ne s'est jamais attardée aux jeux des rimes, fut un poète sans le savoir. Les beaux vers de Lamartine et de Victor Hugo ne nous ont pas emportés plus haut que sa prose passionnée, nuage de pourpre et d'or qui se perd dans l'infini.

« Elle conte avec la simplicité d'une femme sans rhétorique, mais tout à coup la muse éclate dans la femme et marque l'accent divin. C'est ce contraste du grand et du familier qui fait son génie. Quand on se retrempe dans un livre de George Sand, on est effrayé de voir comme le roman est tombé de haut depuis qu'elle ne conte plus.

« Mais pourquoi parler devant ce marbre éloquent? Une statue n'est-elle pas la plus éloquente des oraisons funebres? Et d'ailleurs George Sand, qui ne fut jamais glorieuse, serait la premiere à nous fermer la bouche. Elle qui ne s'est pas un seul jour drapée dans sa gloire, elle qui aimait l'ombre des grands arbres de Nohant, ne dirait-elle pas : « Pourquoi du marbre, puisque ce qu'il y a eu de meilleur en moi, ç'a été la mère de famille? « Elle a eu deux familles, celle de Nohant et celle qui s'appelle l'humanité. »

Victor Hugo, empêché par son grand âge d'assister à la cérémonie, s'était fait représenter par M. Meurice, qui a lu une lettre de l'illustre poète. Voici cette lettre :

« Il y a vingt-cinq ou trente ans, la grande et illustre femme que nous celebrons aujourd'hui fut, un moment, l'objet des attaques les plus vives et les plus immeritees. J'eus alors l'occasion d'écrire à notre ami commun Jules Hetzel une lettre qu'il fit reproduire dans un journal du temps, et où je lui disais :

.....« Je vous applaudis de toutes mes forces et je vous remercie d'avoir glorifié George Sand, particulièrement en ce moment-ci. Il y a à cet instant où nous sommes une sorte de mauvais entraînement à réagir contre cette belle renommee et contre cet éminent esprit.

« Certes, personne ne comprend et n'admet plus que moi la critique haute et sérieuse, à laquelle Eschyle, Isaie, Dante et Shakespeare eux-mêmes appartiennent et qui a les mêmes droits sur les taches d'Homere que l'astronome sur les taches du soleil : mais la sauvagerie des haines litteraires, mais des acharnements d'hommes contre une femme, mais jusqu'à de la rhétorique de cours d'assises dépensee contre un noble et illustre ecrivain, voilà ce qui m'etonne et me froisse profondement.

« George Sand est un cœur lumineux, une belle âme, un généreux combattant du progrès, une flamme dans notre temps. C'est un bien plus vrai et bien plus puissant philosophe que certains bonshommes plus ou moins fameux du quart-d'heure que nous traversons. Et voilà ce penseur, ce poète, cette femme, en proie à je ne sais quelle reaction aveugle et injuste. Quant à moi, je n'ai jamais plus senti le besoin d'honorer George Sand qu'à cette heure où on l'insulte..... »

« J'écrivais cela en 1859, il y a vingt-cinq ans. Ce que je disais à l'heure où on insultait George Sand, il m'a semblé que je n'avais qu'à le répeter à l'heure où on la glorifie. »

—

Le Centenaire de Diderot. — De son côté la ville de Langres a célébré le centenaire de Diderot.

M. Fallières, ministre de l'instruction publique, assistait à l'inauguration.

L'auteur de l'œuvre est M. Bartholdi, l'auteur de la *Liberté éclairant le monde.*

Diderot est représenté debout dans sa robe de chambre. Dans sa main gauche il tient un livre. La tête, très expressive, s'incline légèrement vers la droite. On á pu et on peut encore voir le plâtre aux Champs-Élysées, devant le palais de l'Industrie.

Sur le piedestal, on lit cette dédicace :

A

DIDEROT

Hommage de ses concitoyens

MDCCCLXXXIV

Le soubassement est composé d'un motif de décoration qui représente, aux angles, des faisceaux lumineux et des guirlandes de chêne encadrant un cartouche qui porte l'inscription : *Encyclopédie.* Puis dans la corniche, ceints de couronnes de lauriers, les noms des principaux collaborateurs de l'*Encyclopédie.*

—

— *L'Association littéraire et artistique internationale.— Une Union générale pour la protection du droit des auteurs. — Conference diplomatique à Berne.* — M. Lermina, secretaire général de l'association, nous fait connaître qu'une conference diplomatique se réunira à Berne, le 8 septembre prochain, dans le but de jeter les bases d'une union générale pour la protection du droit des auteurs sur leurs œuvres litteraires et artistiques, et nous adresse copie de la circulaire adressée à cet effet, par le conseil fédéral suisse, aux representants des divers gouvernements.

En voici le texte :

« Berne, le 23 juin 1884.

« Excellence,

« En date du 3 decembre 1883, le Conseil fedéral suisse a eu l'honneur de communiquer à Votre Excellence le projet de convention élabore par l'*Association littéraire internationale*, en vue de constituer une « *Union générale pour la protection des droits des auteurs sur leurs œuvres littéraires et artistiques.* » A cette occasion, il a ete emis l'idee qu'il y aurait un

gain réel à établir, entre les gouvernements de tous les pays civilisés, une entente générale sur le grand principe qui est la base de l'*Association*, et qui consiste à assurer une protection aussi efficace que possible, par delà les frontières politiques, aux produits de l'esprit humain dans le domaine supérieur de la littérature et de l'art; de plus, il a cru devoir indiquer qu'une conférence diplomatique lui paraissait le meilleur moyen pour rechercher si, et de quelle manière, on pourrait arriver à un accord commun sur la protection internationale à accorder aux auteurs d'œuvres littéraires et artistiques, et il a ajouté que, si sa proposition trouvait de l'écho auprès des hauts gouvernements, il se ferait un honneur de les inviter à se faire représenter à une conférence qui pourrait se réunir dans le courant de l'année 1884.

« Le Conseil fédéral suisse peut maintenant constater que son initiative a été couronnée de succès. Il se fait un devoir d'exprimer aux hauts gouvernements toute sa reconnaissance pour l'accueil favorable qu'ils ont bien voulu faire à sa proposition, et il ne désespère pas d'atteindre avec leur précieux concours le but élevé qu'il se propose.

« Il ressort des notes reçues que, en principe, on admet généralement l'idée fondamentale du projet de l'*Association littéraire internationale*, d'après laquelle tous les États civilisés devraient étendre aux créations littéraires et artistiques qui voient le jour dans un autre État la protection qu'ils accordent eux-mêmes au produit du travail indigène; cet accord général crée ainsi une large base sur laquelle il faut chercher à construire de nouvelles assises. Il s'agira d'abord d'étudier de quelle manière cela peut se faire, sans porter une atteinte trop sensible à la législation interne des États particuliers, ni aux conventions internationales existantes. Le Conseil fédéral estime que la conférence en perspective ne devra pas prendre de résolutions de nature à lier les divers États; mais qu'elle doit avoir un caractère préliminaire et ne se donner d'autre tâche que de déterminer les principes généraux qui ont le plus de chance de se réaliser dans les circonstances actuelles. Les résultats provisoires ainsi obtenus seraient ensuite soumis à l'examen des hauts gouvernements, et l'on verrait alors s'il y a moyen de constituer l'Union générale projetée.

« Encouragé par l'accueil empressé qu'il a reçu de la part des hauts gouvernements, le conseil fédéral suisse a résolu de convoquer une conférence diplomatique pour le *8 septembre à Berne*, où elle se réunira à dix heures du matin dans la salle du conseil des États, et il a l'honneur d'inviter Votre Excellence à vouloir bien s'y faire représenter. Le Conseil fédéral suisse a espéré que le travail commun des délégués éminents qui se réuniront à Berne réussira à faire progresser la grande œuvre commencée.

« Le Conseil fédéral se réserve de faire parvenir ultérieurement aux hauts gouvernements un projet et des documents qui pourraient servir de base aux délibérations de la conférence.

« Le Conseil fédéral suisse prie Votre Excellence de vouloir bien lui faire savoir s'il peut compter sur la participation du gouvernement à la conférence internationale, dont la date est fixée plus haut, et il saisit cette occasion pour renouveler à Votre Excellence les assurances de sa haute considération.

« Au nom du Conseil fédéral suisse,

« Le Président de la Confédération,

« WELTI. »

Le bi-centenaire de Pierre Corneille. — Victor Hugo a reçu le télégramme suivant :

« Rouen, 24 juillet 1884.

« Illustre maître,

« Le comité d'organisation de la fête du bi-centenaire de Pierre Corneille vous prie de vouloir bien accepter la présidence d'honneur de cette solennité, dont la date est fixée aux 11 et 12 octobre prochain.

Pour le comité :

« Le Préfet de la Seine-Inférieure,

« ERNEST HENDLÉ. »

Le maire de Rouen,

« RICARD. »

Victor Hugo a accepté.

Nominations au grade d'officier de l'Instruction publique. — Dans les récentes nominations au grade d'officier de l'instruction publique, nous relevons les noms de deux poètes : MM. Grandmougin et Ernest d'Hervilly.

La « Sapho » de M. Daudet. — *The Evening-Post* du 10 juillet publie la lettre suivante :

Monsieur : notre attention a été appelée sur une lettre de votre correspondant de Paris publiée dernièrement dans l'*Evening-Post*. Nous y notons ce qui suit :

« M. Daudet, entendons-nous dire, s'est plu à déverser une quantité non médiocre de satire et d'ironie sur les États-Unis parce qu'un libraire éditeur de cet arriéré pays a appelé son roman de *Sapho* « répréhensible » (*objectionable*), et a refusé de le publier. M. Daudet a une idée singulière des convenances s'il croit que *Sapho* n'est pas répréhensible. Qu'il coure en hâte vers d'autres forêts et de nouveaux pâturages, s'il désire maintenir sa réputation. »

Nous regrettons profondément d'avoir attiré sur les « États-Unis » le courroux de M. Daudet, mais il ne peut y avoir deux opinions dans ce pays ou en Angleterre sur le caractère du livre ici mentionné. Nous avons rarement vu un livre plus « répréhensible ». En présence de la critique de M. Daudet, il n'est que juste pour nous et pour les États-Unis (car il semble que la réputation du pays tout entier soit en jeu) de dire qu'après avoir vu que le livre était tel que nous ne pouvions y mettre la marque de notre maison, nous le notifiâmes à M. Daudet, et *lui payâmes sans retard et en entier* ce qu'il réclamait comme « indem-

nité » de notre refus de publier, bien que nous ne nous considerassions, eu egard au caractère du livre, ni legalement ni moralement tenus de lui payer quoi que ce fût. FUNK ET WAGNALLS.

New-York, 9 juillet.

Nous ne commenterons pas la lettre des champions de la moralité des États-Unis. Ils se donnent là une tâche facile, du reste; ce qu'ils pretendent defendre n'est pas attaqué, et ce qu'ils defendent reellement n'est rien.

Encore « John Bull et son Ile. » — Max O'Rell a ecrit au *Critic* de New-York pour affirmer en qualite de Français, et pour declarer que son livre « John Bull et son Ile » a ete d'abord ecrit en français, puis traduit en anglais par lui-même.

George Sand et M. Alexandre Dumas fils. — Les circonstances dans lesquelles George Sand entra en relations d'amitie avec M. Alexandre Dumas fils sont tout à fait singulières, dit *le Gaulois*.

On pourrait s'etonner que le hasard seul joua un rôle dans cette affaire, quand on songe au nombre incalculable de gens de lettres, d'artistes et d'hommes de tous les mondes avec lesquels le grand Dumas etait en commerce journalier, et se demander comment il se fit que George Sand ne connût pas le futur académicien chez son père.

M. Alexandre Dumas fils voyageait en Allemagne, il etait tout jeune alors et venait d'ecrire une de ses premières œuvres, le *Régent Mustel*. Un jour il s'arrêta dans une petite ville, je ne sais plus laquelle, où on lui apprit qu'un individu avait à sa disposition et voulait vendre la correspondance de George Sand avec Chopin.

Comment se personnage detenait-il ces curieux documents? Lui venaient-ils de Chopin lui-même ou de sa famille? Toujours est-il qu'ils etaient parfaitement authentiques.

M. Alexandre Dumas n'hésita pas et, ne voulant à aucun prix que ces lettres, où la vie du grand ecrivain pouvait devenir la proie de l'indiscrétion malsaine des etrangers, tombassent en des mains profanes, il les acheta.

A son retour en France il écrivit à George Sand et lui remit sa correspondance.

George Sand, à dater de ce moment, voua une affection toute maternelle au jeune ecrivain, à qui, plus tard, elle devait laisser toute sa correspondance avec Alfred de Musset.

Les lettres du poète de la *Nuit d'octobre* sont enfermées dans le tiroir-caisse de M. Dumas, qui a souvent dit à ses amis que jamais il ne se servirait de ce precieux heritage.

Le cabinet de travail de M. Alexandre Dumas. — Un journal du matin reedite quelques passages d'une lettre fort interessante ecrite par Dumas fils, en juin 1874, et dans laquelle, avant de déménager, il decrivait à un ami son cabinet de travail :

« Figure-toi une chambre carrée de dix mètres de long, de cinq mètres de large et de trois mètres quatre-vingts centimètres de hauteur, dont les murs sont peints en gris, sans le moindre filet d'or. Au milieu, le bureau Louis XVI, recevant le jour de la gauche par les deux fenêtres qui donnent sur la rue. Les casiers de ce bureau sont remplis de papiers de toutes les formes, papiers blancs et bleus que je repands à profusion autour de moi pour me donner l'envie de travailler, car je ne trouve rien de plus appétissant pour un écrivain que le beau papier; c'est la soucoupe pleine de lait des petits chats; c'est irrésistible. Les tiroirs sont remplis de lettres. Je garde toutes les lettres que l'on m'ecrit, je t'en préviens. J'en ai qui ont trente ans d'existence.

« Que de morts déjà! Elles sont là dans un immense tiroir à coulisses que j'appelle la fosse commune. Ne sois pas étonné si tu vois un jour un livre de moi avec ce titre-là. Il n'y aura dans ce livre que des lettres et ce sera intéressant. Autour de moi, par terre, sous mon bureau, les dictionnaires de Littré, de Trévoux, de Lafaye, de Bouillet, de Vapereau, de Robin, le petit dictionnaire des termes techniques de Souviron que je te recommande et qui contient à peu près quinze mille mots que personne ne connait et que Théophile Gautier savait.

« En entrant, tu trouveras à ta gauche, sur une table de chêne, une terre cuite, deux tiers nature, épreuve unique de Cambos, représentant la femme adultère à genoux et parant, autant que possible, de ses deux mains croisées sur son front, les pierres qu'on va lui jeter.

« Immédiatement après, vient la bibliothèque dont le bas est rempli de manuscrits que l'on m'envoie et à la lecture desquels ma vie entière, en y comprenant les quarante-neuf années que j'ai déjà vécues, ne suffirait pas. Le haut est mieux occupé : Virgile, Pascal, la Bible, Saint-Simon, Montaigne, Voltaire, Michelet, Shakespeare et un grand nombre de livres de physiologie avec lesquels les journalistes qui me font l'honneur de parler de moi déclarent que je me fausse l'esprit! »

Le *post-scriptum* est particulièrement amusant :

« Maintenant que te voilà bien renseigné sur mon installation, je te préviens que je déménage dans trois mois et que c'est là qu'il y aura des changements. »

Statistique de la presse périodique. — Nous empruntons au *Cassell's Family Magazine* (août) la statistique suivante sur l'importance de la presse périodique dans les différentes parties du monde :

	Population.	Nombre de publications périodiques.	Proportion par tête d'habitant.
Europe.....	301.356.369	19.557	24.38
Amérique du N.	76.033.776	12.400	36.66
Asie.....	1.007.128.657	775	0.01
Amérique du S...	29.988.509	699	3.92
Australie.....	3.670.850	661	30.63
Afrique.....	205.000.000	182	0.00

En Grande-Bretagne, la proportion est de 64,01, en Belgique, de 59,20, aux États-Unis, de 51,06. — L'Amérique imprime annuellement 2,800,000,000 d'exemplaires de ses différentes publications ; l'Australie, 112,000,000 ; l'Europe, 7,300,000,000. Les publications mensuelles ou trimestrielles n'entrent que pour 5 0/0 dans le total général.

Une nouvelle acquisition du Louvre. — Le Louvre vient d'avoir la bonne fortune d'acquérir un recueil de dessins originaux de Jacopo Bellini, père des deux célèbres peintres Giovanni et Gentile, et fondateur de la grande école vénitienne du xv^e^ siècle.

Élève de Gentile da Fabriano, Jacopo suivit son maître à Florence, en 1422. Il est probable que les quatre-vingt-deux dessins dont se compose le volume du Louvre appartiennent à la jeunesse du peintre. En effet, on voit sur plusieurs feuilles des monuments d'architecture toscane, tandis que plus tard Jacopo, suivant la remarque de MM. Crowe et Cavalcaselle, n'introduisit dans ses œuvres que des édifices empruntés au nord de l'Italie. Indépendamment des sujets de l'histoire sainte et de ceux inspirés des légendes de saint Jean, de saint Georges, de saint François d'Assise, etc., on rencontre avec surprise un grand nombre d'études très précieusement exécutées d'après les monuments et les statues antiques. Un fait héroïque de l'histoire vénitienne est même retracé dans une vaste composition où le peintre a inscrit sur le bord d'une tombe entr'ouverte l'illustre nom de Lorédan.

Les travaux considérables de Jacopo Bellini jouirent d'une grande notoriété ; malheureusement, il n'est guère connu aujourd'hui que par une ancienne copie de la crucifixion de Vérone et par deux ou trois madones exécutées dans le style archaïque du commencement du xv^e^ siècle et de plus très détériorées par de maladroites restaurations. Après son séjour à Florence, il habita tour à tour Vérone, Venise et Padoue ; c'est dans cette dernière ville, où il se fixa pendant plusieurs années, qu'il peignit un retable d'autel signé de lui et de ses deux fils et daté de 1459. C'est également à Padoue qu'Andrea Mantegna devint son gendre ; tous deux, également épris de l'antique, s'inspiraient aussi de Donatello alors dans toute sa gloire.

De quel amateur du siècle dernier provient ce précieux recueil égaré, depuis la Révolution française, dans le grenier d'un château de la Guienne ? Peut-être appartenait-il à l'un de ces collectionneurs passionnés de la Provence ou du Languedoc, dont les chroniques locales nous ont transmis les noms.

Parmi les dessins de la collection Ilis de la Salle, exposée au Louvre, on admire deux chefs-d'œuvre de Jacopo Bellini, la *Flagellation* et le *Monument funéraire de Borso d'Este* (n^os^ 21 et 22 de la notice). L'attribution de ces deux dessins est confirmée par leur comparaison avec deux du British Museum.

L'Angleterre a pu acquérir en 1855 un volume d'études de Jacopo Bellini portant sa signature et daté de 1430. Ce livre était déjà connu au xvi^e^ siècle. L'anonyme de Morelli le signalait alors dans le palais Vendramin à Venise. La plupart des dessins du volume du British sont exécutés à la pierre noire, quelques-uns à la plume sur papier épais (*carta bombasina*). Le volume du Louvre, de format petit in-folio, est au contraire tout entier à la plume, sur feuilles de vélin. Plusieurs sujets, dont le maître était particulièrement épris, se voient dans les deux volumes. Le Louvre, qui possédait déjà depuis 1856 le recueil dit de Vallardi, formé d'études de Léonard de Vinci, de Pisanello, etc., recueil connu de tous les amateurs de l'Europe, peut montrer aujourd'hui un second volume tout à fait digne du premier.

La littérature annamite devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. Abel des Michels, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, a lu, aux dernières séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, deux mémoires qui ont paru vivement intéresser la docte assemblée.

Après avoir étudié la langue annamite dans ses origines et dans sa littérature, le savant professeur a examiné l'influence que la civilisation chinoise a exercée sur les productions de l'esprit au Tonkin et en Cochinchine. Il commence par prouver que la langue annamite n'est nullement, comme on l'a si souvent répété, un dialecte du chinois, mais bien un idiome original dont le génie et la grammaire se montrent, presque en toutes choses, diamétralement opposés à ceux de cette dernière langue. Après avoir donné de ce fait une démonstration philologique absolument péremptoire, il y ajoute une preuve historique non moins frappante. Il fait voir, en effet, dans un passage des Annales chinoises, dont il donne la traduction, que, plus de onze cents ans avant l'ère chrétienne, des ambassadeurs, envoyés à la cour de Chine par le peuple annamite, avaient déjà besoin, pour se faire comprendre, d'avoir recours à de nombreux interprètes !

Passant, dans un second Mémoire, à l'étude plus spéciale de la littérature propre à l'idiome purement cochinchinois, M. des Michels dit que cette littérature consiste principalement en œuvres poétiques. Il énumère successivement les divers genres de poésies annamites : tantôt on y trouve des études de mœurs et des récits d'aventures entremêlés d'épisodes héroïques ; tantôt ce sont des poèmes de moralité, ou des œuvres d'un genre purement plaisant ou satirique ; des poèmes descriptifs, lyriques et comico-philosophiques ; tantôt, enfin, des oraisons funèbres.

Le genre descriptif est celui dans lequel les poètes annamites excellent. Nous regrettons vraiment que le défaut d'espace nous empêche de reproduire ici quelques citations des poèmes de ce genre, si bien traduits par l'habile professeur.

Les Annamites ont aussi des poésies satiriques fort remarquables. Ce genre convient au caractère essentiellement moqueur d'un peuple qui, parmi ses habitudes les plus chères, a celle de rire derrière le dos

du mandarin devant lequel il vient de se prosterner avec la plus servile humilité, dès qu'il se croit à l'abri des coups de rotin, conséquence inéluctable du moindre manque de respect. M. des Michels cite à ce sujet un passage d'un poème dans lequel est exposée la situation nouvelle amenée par notre conquête dans l'état des esprits en Cochinchine, et dont M. Chaigneau, l'estimable auteur des *Souvenirs de Huë*, avait déjà donné une bonne traduction.

M. des Michels examine ensuite dans quelle mesure la civilisation chinoise a exercé son influence sur la littérature annamite. Sans dissimuler les ressemblances qui existent entre les poésies de ces deux peuples, il montre que la forme poétique la plus employée dans les pièces en annamite vulgaire est étrangère à celle qu'admet la prosodie chinoise. Les poèmes annamites sont le plus souvent très développés, tandis que ceux des Chinois sont presque toujours extrêmement courts.

Le peuple annamite, dit en terminant M. des Michels, est intelligent, ami des lettres ; et certainement l'originalité incontestable de son esprit national se dessinera de plus en plus dans ses œuvres littéraires, à mesure que disparaîtra l'influence de la domination chinoise qui pesa sur lui pendant tant de siècles.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Une polémique à propos de Balzac.* — Nos voisins, Anglais, Allemands, Italiens et autres, s'occupent en général beaucoup plus de notre littérature que nous ne le faisons de la leur. Ils connaissent nos auteurs, les étudient, les critiquent, les admirent, les traduisent et les comprennent quelquefois mieux que nous. Ils rompent en visière à quiconque porte un jugement outré ou inégal sur un chef-d'œuvre de nos maîtres classiques ou romantiques. Leurs journaux ont des colonnes ouvertes à ces discussions. C'est ainsi que nous trouvons dans la *Pall mall* une défense de Balzac que l'auteur anonyme de la lettre appelle le Shakespeare de la prose.

Cette lettre est motivée par un article dû au critique anglais Arnold, lequel, fort enthousiaste de George Sand, a publié, à propos de la récente inauguration de la Châtre, un panégyrique de l'auteur d'*Indiana* accompagné d'une diatribe contre l'auteur de la *Comédie humaine*. M. Arnold est pris vivement à partie par ses contradicteurs.

—

Particularités de la presse anglaise : « le Standard » ; « le Times. » — Le bénéfice net du *Standard*, journal qui paraît à Londres, s'est élevé en 1883 à 100,000 livres sterling, et cependant ce n'est pas encore un des plus grands journaux de cette ville. Le *Daily Telegraph* rapporte plus de six millions de francs par an et le *Times* encore davantage.

—

— Le 14 juin dernier, le *Times* de Londres a eu un si grand nombre d'annonces qu'il lui a fallu y consacrer vingt-quatre pages du même numéro. Ce cas ne s'était plus présenté depuis le 21 juin 1861.

—

Allemagne. — *Les Mémoires d'Henri Heine.* — — Le texte des *Mémoires d'Henri Heine*, tel qu'il a été publié en volume par les soins du docteur Engel, diffère de celui qui avait d'abord paru dans la *Gartenlaube*.

Dans ce journal des familles de la bourgeoisie allemande, les retranchements, les coupures et les raccords n'avaient pas toujours été indiqués. On avait supprimé plusieurs pages où l'auteur raconte une histoire de sorcellerie, qu'il aurait mieux fait d'écrire en latin et qui, d'ailleurs, ajoute peu à l'intérêt des Mémoires.

On cite souvent Henri Heine, et on le lit avec peu d'attention. On n'a point remarqué l'analogie entre les premières pages des Mémoires de M. von Schnabelewopski, que Heine publia en 1831, et ses propres Mémoires. Il y trace un portrait de son père dans des termes presque identiques.

Le manuscrit des Mémoires était si court, qu'il a bien fallu compléter le volume. L'éditeur allemand, à défaut de matière plus intéressante, a réimprimé des variantes et des brouillons de prose et de vers qui n'offrent que peu d'intérêt, et quelques lettres inédites, du moins en Allemagne, à Mme Camille Selden, à Mme Jaubert, enfin des billets d'Henri Heine à son médecin le docteur Wertheim, un entre autres où il lui rend compte de l'effet « d'un lavement froid ». Il faut plaindre les poètes exposés à ce genre de publications posthumes.

—

La Correspondance de Henri Heine. — Toujours à propos de Henri Heine, le *Magazin für die Litteratur* publie, sous la signature Paul d'Abrest, une invitation aux éditeurs allemands à ne pas publier les lettres trouvées par M. Henri Julia dans les papiers de Henri Heine. On se rappelle que M. Henri Julia était également possesseur des *Mémoires* qui viennent d'être imprimés. Il cherche, en ce moment, paraît-il, un éditeur pour la *Correspondance*.

« J'ai eu l'occasion, écrit M. Paul d'Abrest, de prendre connaissance de ces lettres, et je puis affirmer, en connaissance de cause, qu'elles traitent, pour la plus grande partie, d'affaires de famille de la nature la plus délicate; que leur publication compromettrait inutilement et injustement des personnes vivantes; en un mot que, les vues intéressées mises à part, ces lettres ne sont pas faites pour la publicité. Elles émanent, pour la plupart, de membres de la nombreuse famille de Henri Heine..., n'avaient évidemment pas été écrites en vue de l'impression et ne devaient pas être imprimées sans l'autorisation de leurs auteurs ou de leurs héritiers. »

D'après M. d'Abrest, cette autorisation s'obtiendrait difficilement et l'éditeur qui passera outre s'exposera à un procès.

— L'appel suivant, dû à l'initiative de M. le professeur Noiré de Mayence pour l'érection d'un monument commémoratif d'Arthur Schopenhauer, à Francfort-sur-le-Mein, a été publié en Allemagne.

« Dans peu d'années un siècle sera accompli depuis que Arthur Schopenhauer vit la lumière du monde, d'un monde qui devait être, pour lui, l'objet de l'observation la plus profonde, et qu'il devait éclairer puissamment avec les rayons de son génie.

« Il a vécu parmi nous dans sa grandeur solitaire, compris seulement d'un petit nombre. La raillerie et le mépris que la foule inintelligente tient toujours prêts pour les esprits nobles et pour ceux qui précèdent de beaucoup leur temps ne lui ont pas été épargnés.

« La clameur est apaisée, le temps de l'action est venu. Schopenhauer est déjà aujourd'hui ce qui était le but de l'effort et de ses espérances de jeune homme, le philosophe du XIX^e^ siècle.

« Il est digne de se rattacher à cette suite élevée de royaux esprits qui, de Platon et Aristote, par Descartes, Spinoza, Locke et Leibniz, conduit jusqu'à Kant. Il n'y a dans l'histoire, parmi les hommes d'action, que les noms les plus éclatants qui puissent lui être comparés pour l'influence profonde qu'ils ont eue sur l'humanité. Car les premiers sont les rois de la pensée, et c'est la pensée qui gouverne et conduit toute activité humaine.

« En élevant un monument à un tel homme, on ne songe point à glorifier un genre d'action spéciale, à protéger un grand nom contre l'oubli, à le conserver au souvenir reconnaissant de la postérité. Cela n'a point de sens pour Schopenhauer, car c'est à peine si son action a commencé, elle ne s'exercera pleinement que dans les siècles à venir. Mais la postérité a bien le droit et le devoir de payer et d'expier la faute des contemporains, et de prouver d'une manière parlante qu'elle est mûre pour l'intelligence des grandes pensées du philosophe mort, et pour apporter à son génie sublime l'hommage de sa vénération et de sa reconnaissance.

« Schopenhauer est le trait d'union entre deux mondes, la philosophie occidentale et la philosophie orientale. Cela seul suffit à sa gloire et le met au rang des plus grands hommes. La voie par laquelle il a pénétré jusqu'à l'esprit des upanischades est une preuve étonnante d'une puissance de divination incomparable. Rénovateur de Kant, il a rendu accessible à l'intelligence ordinaire la doctrine obscure, presque impénétrable, du plus grand penseur de l'Occident : avec Kant et après Kant, il a réfuté le matérialisme par la seule preuve contraire qu'on puisse opposer à cette étroite conception du monde, dont les conséquences pernicieuses sont de plus en plus visibles; il l'a pour toujours dépouillé de toute valeur métaphysique; il a fait de la morale l'objet le plus élevé de la philosophie, approfondi le problème infiniment difficile du libre arbitre, — il a jeté de vives lueurs sur l'art et la nature, il en a éclairé l'essence à des profondeurs qu'on ne soupçonnait pas avant lui, — ce sont là des mérites dont la haute valeur et les immenses conséquences ne seront exactement appréciées que des siècles à venir.

« Les soussignés se sont réunis pour élever au grand maître de l'humanité, à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance, un monument digne de lui, dans la ville où il a passé les meilleures années de sa vie. Dans ce but, ils demandent des souscriptions aux personnes cultivées de toutes les nations. Comme écrivain, Schopenhauer appartient d'abord à l'Allemagne; comme philosophe, il appartient à l'humanité entière[1] ».

Parmi les signataires de ce manifeste, légèrement emphatique, nous relevons, entre autres noms de personnages éminents de tous les pays, ceux de MM. Ernest Renan, de Bennigsen, George Brandes, Karl Hillebrand, Émile de Laveleye, Max Muller, le rajah Rampal Sing, le comte de Schack, etc., etc.

Mais cet appel a reçu en Allemagne un accueil très froid. Dans un article de la *Gegenwart* (n° 18), M. Karl Hillebrand cherche à expliquer cette indifférence du public lettré d'Allemagne envers la mémoire de Schopenhauer, par une conjuration des professeurs d'université, des libéraux et des juifs que le misanthrope de Francfort avait en égale aversion. Il voyait dans les professeurs qui vivent de philosophie et accommodent leurs doctrines aux idées régnantes les pires ennemis de toute haute spéculation. Les libéraux lui semblaient des fauteurs de révolutions qui ne font que retarder la marche de l'esprit humain. Enfin, il reprochait aux juifs d'avoir introduit le monothéisme en Europe : — l'optimisme et les visées pratiques de ce peuple avide des jouissances de la terre lui inspiraient une insurmontable aversion.

Mais est-ce bien là la vraie cause du peu d'écho qu'éveille maintenant en Allemagne le nom de Schopenhauer. On a répondu à M. K. Hillebrand, non sans quelque vraisemblance, que les professeurs de philosophie, loin d'étouffer dans l'oubli l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation*, le commentent dans leurs chaires d'université. Des libéraux comme M. de Bennigsen ont signé le manifeste que nous venons de traduire; enfin, un juif, M. Frauenstædt, s'est montré le plus ardent vulgarisateur de la doctrine du maître.

Ne serait-il pas plus simple de reconnaître que la vogue du pessimisme commence à s'atténuer chez nos voisins. C'est surtout de 1866 à 1870 que la mode s'est attachée au nom et à l'œuvre de Schopenhauer. Lors de la guerre de 1870, les officiers emportaient ses *Pensées* dans leurs cantines. Le continuateur de Schopenhauer, M. Hartmann, est un officier d'artillerie. Des disciples, comme M. Bahnsen, ont fini par dégoûter du pessimisme en le poussant à des conclusions extravagantes. D'autre part, la vie allemande a repris son calme habituel. Le Teuton a remis son épée au

1. Les souscriptions doivent être adressées à la *Deutsche Vereinsbank*, à Francfort-sur-le-Mein.

fourreau; il jouit des fruits de sa conquête, et il songe avec satisfaction, en vidant son broc de bière à couvercle d'étain, que les peuples se querellent là-bas, vers l'Orient, sans qu'il ait rien à perdre. Or les temps de paix semblent peu favorables au pessimisme.

Mais, à côté du métaphysicien, du pessimisme, il y a chez Schopenhauer un humoriste original, un des meilleurs prosateurs de la littérature allemande, qui peut braver toutes les révolutions du monde. Et s'il venait à être méconnu en Allemagne, ce sera là un signe de la décadence du goût.

— ❧ —

La foire de Leipzig. — Cette année, la grande exposition des libraires, qui a lieu chaque année à Leipzig à l'occasion de la grande fête de Pâques, n'a pas été organisée dans l'emplacement habituel, mais bien dans le jardin d'hiver du Palais de Cristal qui est huit fois plus grand que le local ordinaire. La première section était formée par les livres et les publications de musique, le tout classé par pays. Puis venaient les autres sections comprenant : les imprimeries, les cartes géographiques, les moyens d'instruction, les globes, les gravures, les eaux-fortes, la lithographie, la chromolithographie, la photographie, la photogravure, la phototypie, la zincographie, l'autographie, etc. Après ces produits des divers arts graphiques venaient les fabriques de papiers, les reliures, les établissements de gravures, les fonderies de caractères et les fabriques d'encres d'imprimerie.

—❧—

Le musée bibliographique de M. Klemm. — Déjà il a été question à plusieurs reprises de la vente du remarquable *Musée bibliographique* que M. Klemm possède à Leipzig. On disait d'abord que le gouvernement de Berlin avait l'intention d'en faire l'acquisition. Ce bruit ne s'est pas confirmé. On parle maintenant du gouvernement saxon qui, en effet, est entré à ce sujet en négociations avec le propriétaire de cette intéressante collection. Il s'agirait de créer à Leipzig une *académie polygraphique*. M. Klemm s'intéresse beaucoup à cette création. La collection de M. Klemm est destinée à faire partie des propriétés de cette académie, à l'exception toutefois des incunables qui deviendraient la propriété de l'Université de Leipzig. L'acquisition de tout le musée serait faite au prix de 375,000 francs.

—❧—

Iconographie de Gœthe. — Une exposition rétrospective de gravures et de portraits se rapportant directement ou indirectement à Gœthe et à son œuvre a été installée dans le Gœthehaus à Francfort. Les portraits de la famille Textor-Gœthe sont une des curiosités de cette exposition.

—❧—

La Dresdener Presse. — Une société des gens de lettres s'est constituée à Dresde sous le nom de *Dresdener Presse*. La première assemblée générale de la société a eu lieu le 12 juillet dernier. M. Bierey a été élu rédacteur en chef.

—❧—

Nouvelle de Presse. — La *Correspondance provinciale* de Berlin a cessé de paraître.

—❧—

— *Le Petit journal* de Berlin a changé sa périodicité : de quotidien il est devenu hebdomadaire.

— Un autre journal allemand, qui ne se publiait que le samedi, est devenu quotidien. C'est le *Londoner Journal*, le seul journal allemand de Londres paraissant chaque jour.

—❧—

Autriche-Hongrie. — *La presse hongroise.* — Un livre d'Antoine Szalady, qui vient de paraître, nous donne une idée des développements qu'a pris la presse hongroise dans le courant d'un siècle, c'est-à-dire de 1780 à 1880. En 1780, il n'y avait encore qu'un seul journal hongrois. En 1790, il en parut 8. Ce chiffre descendit en 1800 à 5 et en 1810 à 3, mais se releva plus tard. En 1820, on en comptait 6; en 1830, 11; en 1840, 27; en 1850, après la défaite de la révolution hongroise, il n'en parut plus que 15; mais ce chiffre augmenta de nouveau dans la suite. Ainsi en 1860, on publia en Hongrie 56 journaux; en 1870, 158, et en 1879, 321. Avant 1780, il n'y avait en Hongrie que des gazettes latines ou allemandes. Le premier de ces journaux était sans doute *Mercurius Hungaricus*, qui prit plus tard le titre de *Mercurius Veridicus ex Hungaria* (1705-1711), qui était principalement l'organe du parti de Rakoczi. Ce journal cessa de paraître lors de la paix de Szatmar (1711); Mathias Bel créa alors en 1721 une nouvelle publication périodique, intitulée *Nova Ponsoniensia*, qui ne parut que jusqu'en 1822. Une plus longue durée était assurée au premier journal allemand de la Hongrie, le *Mercure d'Ofen*, qui se publia deux fois par semaine de 1730 à 1740, et puis à la *Gazette de Presbourg*, qui parut pour la première fois le 14 juillet 1764 et existe encore aujourd'hui. Le premier journal magyare était le *Magyar Hirmondo*, qui fut fondé en 1780 et ne cessa de paraître que huit années plus tard.

—❧—

Le théâtre à Vienne. — Dans le cours de la saison théâtrale qui vient de s'écouler, le Burgthéâtre de Vienne a représenté 110 œuvres dramatiques qui ont donné lieu à 311 représentations. De ce nombre, 71 pièces ont été écrites par 33 auteurs allemands, 21 par 20 auteurs français; 14 ont été empruntées au théâtre de Shakespeare, 3 à celui de Calderon et 1 au Norvégien Björnson. Du côté des Français, 4 ouvrages de Sardou ont eu 25 représentations, dont 18 pour *Fœdora*. *Le Monde où l'on s'ennuie* a eu 9 représentations.

—❧—

Italie. — *La propriété littéraire.* — La nouvelle convention conclue à Paris, le 9 juillet dernier, entre la France et l'Italie pour la garantie réciproque de la

propriété des œuvres de littérature et d'art met fin à celle du 29 juin 1862. Elle reproduit, pour la plupart, les clauses correspondantes de la convention franco-espagnole du 16 juin 1880 ou de celle du 10 avril 1883 entre la France et l'Allemagne.

La garantie stipulée s'appliquera désormais à un nombre d'œuvres beaucoup plus considérables comprises sous la qualification d'œuvres littéraires, scientifiques ou artistiques. Toute représentation ou exécution publique non autorisée d'œuvres dramatiques, musicales, dramatico-musicales ou chorégraphiques est interdite. De même pourront être poursuivies les appropriations indirectes non autorisées, adaptations ou imitations, ou plus généralement tout emprunt fait sans le consentement de l'auteur aux œuvres littéraires, dramatiques, scientifiques ou artistiques.

Si, pour les traductions, on n'a pu obtenir l'assimilation pure et simple de la traduction à la reproduction, comme dans la convention espagnole, du moins a-t-il été arrêté que « les auteurs de chacun des deux pays jouiraient dans l'autre pays du droit exclusif de faire ou de permettre la traduction de leurs ouvrages pendant dix années après la publication de la traduction autorisée par eux ».

Le bénéfice de la convention a été, en outre, étendu, sous certaines conditions, aux œuvres antérieures à sa mise en vigueur.

Tels sont les principaux avantages résultant de la nouvelle convention franco-italienne.

—§—

Belgique. — *Le Congrès de l'Association littéraire.* — En raison de l'aggravation des quarantaines sur la frontière espagnole, le congrès de l'Association littéraire et artistique internationale qui devait avoir lieu à Madrid en septembre ne se tiendra pas en Espagne, mais à Bruxelles.

L'Union littéraire belge a accueilli avec empressement les ouvertures qui lui ont été faites à ce sujet, et le septième congrès littéraire international s'ouvrira dans la capitale de la Belgique le 25 septembre prochain. Les intéressés doivent s'adresser à M. Jules Lermina, secrétaire général de l'Association, à Bry-sur-Marne (Seine).

—§—

Espagne. — *Un catalogue d'éventails.* — On vient de vendre en Espagne une collection très précieuse d'éventails.

Le catalogue, qui était illustré par d'habiles artistes, coûtait 125 francs.

Parmi les éventails qui ont atteint les prix les plus élevés, citons : celui de la princesse Adélaïde de Savoie, peint par Watteau sur ivoire et représentant : *Une fête à Cythère*, 3,675 francs.

Un éventail ayant appartenu au duc de Medina-Cœli, représentant *Phryné devant ses juges*, peint par Lebrun, 2,250 francs ; et un éventail avec une peinture de Boucher, représentant la *Foire aux baisers*, 4,728 francs.

—§—

Russie. — *Les mémoires de Tourguéneff.* — Les nombreux amis du défunt Ivan Tourguéneff apprendront avec déplaisir que les parents de l'illustre romancier se proposent de publier les mémoires secrets dont il a cependant réclamé la suppression par une disposition formelle de son testament.

Les héritiers sont déjà entrés en pourparlers avec le directeur d'une grande revue russe et ils offrent de livrer à la publicité, non seulement le journal dans lequel Tourguéneff pendant de longues années a noté, au jour le jour, ses observations et impressions personnelles, mais encore toute la correspondance qu'il entretenait avec ses amis.

Dans le nombre de ces derniers se trouvent des écrivains russes qui seraient gravement compromis au point de vue politique, si cet acte d'impiété venait à s'accomplir.

—§—

États-Unis. — *L'imprimerie de l'État à Washington.* — L'imprimerie de l'État à Washington est certainement le plus grand établissement de cette nature qui existe au monde. Les bâtiments de cette imprimerie monstre couvrent 8 acres (3 hectares de superficie. Pendant les séances du Congrès, 400 compositeurs, etc., travaillent à imprimer les discours, rapports et projets. L'établissement possède 75 presses dont la plupart de construction récente. Un ouvrage de 1,000 pages peut y être composé, corrigé, imprimé et relié en quarante-huit heures.

—§—

Le *New-York Herald.* — Les propriétaires du *New-York Herald* se proposent, une fois la pose du nouveau câble Bennet-Mackay terminée, d'introduire une innovation dans la rédaction de leur journal. Les nouvelles du monde entier recueillies par les agents du *Herald* seront envoyées à Londres et de là télégraphiées à New-York. Les leading-articles seront également rédigés à Londres et transmis par câble télégraphique, de sorte que le journal américain sera en réalité rédigé tout entier à Londres.

—§—

Indes. — *La presse aux Indes.* — Les Indes orientales possèdent actuellement 230 journaux rédigés dans la langue du pays et se tirant en tout à cent cinquante mille exemplaires. Le premier journal de ce genre parut en 1808. Il avait été fondé par des missionnaires et ne s'occupa que d'objets religieux. Ce n'est que depuis 1850 que ces journaux publient des articles politiques. Leur texte est rempli d'hyperboles. Ils appellent souvent un palais le ciel de Vichnou ; une forte pluie, un déluge ; une grande foule, des myriades ; le tonnerre, le tumulte gigantesque des démons qui boivent l'eau des nuages. Leurs titres sont aussi généralement fort drôles. La presse jouit aux Indes d'une liberté à peu près illimitée, ce dont on sait gré aux Anglais.

—§—

A travers les Revues.

Angleterre. — A lire dans l'*Academy* du 2 août un remarquable article de MM. Edmond Chester Waters,

intitulé *le professeur Hales et les autres critiques de Shakespeare*.

— L'*Athenæum* du 2 août consacre une longue notice au Rév. Mark Pattison, recteur de Lincoln college, Oxford, mort le 30 juillet. Il était né en 1813. Les articles sur les questions d'enseignement remplissent la *Quarterly*, le *Saturday*, la *Westminster Review*. On a de lui une Vie de Milton, dans la collection publiée par M. John Morley sous le titre collectif de *English men of letters*, des recueils d'essais, un ouvrage sur la pensée religieuse en Angleterre de 1688 à 1750, et surtout une étude fort remarquable sur Isaac Casaubon (1875). Il se proposait de faire un travail analogue sur les Scaliger.

— Le nº 18 des *Bibliographical Contributions* de la bibliothèque de Haward University contient une bibliographie de la Géographie de Ptolemée, par Justin Winsor.

— Le numéro d'août du journal *The Bookseller* est spécialement consacré aux annonces des maisons de librairie qui éditent surtout les livres d'éducation.

— Les articles les plus intéressants de la *Fortnightly Review* (août) sont : *Measurement of Character* (*la Mesure du Caractère*, par M. Francis Galton ; *Morocco* (*le Maroc*), par le capitaine F. Warren ; une étude sur le judaïsme (*What is Judaism*, par Lucien Wolf et une autre étude sur Thomas Hobbes, par H. W. Hoare.

— Dans *The English illustrated Magazine* pour le mois d'août, nous remarquons surtout une étude amusante et instructive de M. Henry J. Palmer, sur la Coutellerie et les Couteliers de Sheffield, avec illustrations par M. A. Morrow.

— A citer dans *The National Review* (août) une intéressante étude critico-religieuse sur l'attitude de Carlyle et d'Emerson devant le christianisme.

— Le *Printing Times and Lithographer* publie, depuis le mois de juillet, une série d'articles de M. A. Arthur Reade, sous le titre général de *Guide du journalisme pratique* (*A Guide to practical journalism*).

— Le remarquable article sur la littérature espagnole publié par la *Quarterly Review* est, dit-on, l'œuvre de M. Humphry Ward.

Allemagne. — *Centralblatt fur Bibliothekswesen* (août).

— E. Forstemann : Les classifications systématique, alphabétique et chronologique. — M. Harrwitz : Ex libris. — E. Kelchner : Une bibliothèque du moyen âge (année 1259.) — M. Ilgenstein : Nouvelles recherches sur l'histoire de l'imprimerie à Ulm. — Ouvrages orientaux de la bibliothèque royale de Berlin.

— *Deutsche Revue* (août).

— Henri Julia : Souvenirs de H. Heine. — Marco Minghetti : La dernière période de Raphaël.

— *Deutsche Rundschau* (août). S. Samosch : Salvatore Farina, un romancier italien contemporain. — Julius Rodenberg : Berlin et les Berlinois. — J. Jolly : Un séjour dans l'Inde anglaise.

— *Die Grenzboten* (numéro 25). Le cardinal-archevêque Albrecht de Brandenbourg protecteur des arts. — Les éléments catholiques dans la littérature allemande.

— *Das Magazin fur die Litteratur des In-und Auslandes* (numéro 31). A. V. Remholdt : La critique littéraire en Russie. — J. Lauterbacher : L'autobiographie d'un poète. — Paul d'Abrest : La police secrète prussienne, par Victor Tissot.

— A l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Bessel, la *Illustrirte Zeitung* publie, dans son numéro du 26 juillet, une notice biographique intéressante sur la vie et les travaux du célèbre astronome.

— *Nord und Süd* (août). Klaus Groth : Mes rapports avec Emmanuel Geibel. — E. Paqué : Richard Wagner, Heinrich Heine et le *Vaisseau fantôme*. — R. Leonhard : L'université de Bologne au moyen âge. — A. Lindner : Le centenaire du poète Ludwig Holberg à Copenhague. — F. Bernhött : Le rôle social et politique des femmes dans l'antiquité. — Paul Lindau : Les derniers romans de Daudet et de Zola.

— *Nordische Rundschau* (juillet). A. Blanc : L'histoire de l'Opéra depuis ses origines.

— *Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge* publié par Virchow et V. Holtzendorff à Berlin. — Le fascicule 429 contient une étude de J. Sarrazin sur le drame français contemporain.

Critique littéraire du mois, d'auteurs et d'ouvrages français :

— *Magazin fur die Litteratur*, etc. La police secrète prussienne, par Victor Tissot.

— *Nord und Süd* (juillet). Beranger et Courier.

— *Centralblatt fur Bibliothekswesen* (août). Eugène Dutuit : Manuel de l'amateur d'estampes. — 1re partie, p. 323-328.

États-Unis. — *The Literary World* de Boston contient, dans son numéro du 12 juillet, un important essai bibliographique sur les œuvres de Schiller.

NECROLOGIE.

France : *Albert Dumont. — Thénard. — De Gasparin. — Leonce Petit. — De Vallat. — Abbé Caneto. — Mariotte.* — **Étranger** : *Lewis. — Rogers bey. — How. — Pardon. — Reed. — Sewell. — Carael. — De Braumuller. — Zenker. — Laube. — Bilimek. — Pinchart. — Branicki. — Dameth. — Werk.*

FRANCE

— M. Dumont, membre de l'Academie des inscriptions et belles-lettres, conseiller d'Etat, directeur de l'enseignement supérieur au ministere de l'instruction publique, ancien directeur de l'École de Rome et d'Athènes, est mort le mois dernier à l'âge de quarante-deux ans.

Né à Scey-sur-Saône le 21 janvier 1842, il entra à l'École normale superieure en 1861 et en sortit agrégé des lettres en 1865. Élève de l'École française d Athènes, il prit le grade de docteur es lettres en 1870, avec une thèse latine, et publia la même année un *Essai sur la chronologie des Archontes athéniens postérieurs à la CXXII^e^ olympiade.*

Nommé sous-directeur de la succursale de l'ecole d'Athènes à Rome, en 1874, il y ouvrit un cours d'archéologie générale et d'histoire de l'art qui fut tres remarque, et donna une grande impulsion aux travaux de cette ecole.

Présenté par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour le poste de directeur de l'École d'Athenes *ex æquo* avec M. Foucart, il fut nomme à ce poste par decret du 19 août 1875.

La même Academie l'elut comme correspondant en remplacement de Deville, 24 decembre de la même annee.

Le 11 août 1878, il fut nomme recteur de l'Academie de Grenoble, d'où il passa trois mois apres à celle de Montpellier (decembre 1878).

Il reçut à la même epoque le titre de directeur honoraire des ecoles françaises d'Athènes et de Rome.

Peu de temps apres, le 24 juillet 1879, il fut appele par M. Jules Ferry au ministere de l'instruction publique comme directeur de l'enseignement superieur.

Il etait officier de la Légion d'honneur.

On doit encore à M. Albert Dumont divers mémoires couronnes par l'Academie des inscriptions et belles-lettres; et il a publie : les *Inscriptions céramiques de la Grèce; Peintures céramiques de la Grèce propre;* la *Population de l'Attique, d'apres les inscriptions récemment découvertes; Vases peints de la Grèce propre.*

Nous citerons, entre autres, parmi ses mémoires : *Miroirs grecs ornés de figures au trait; Sarcophages chrétiens trouves à Salone; Fastes éponymiques d'Athènes; l'Administration et la propagande prussienne en Alsace; le Balkan et l'Adriatique* : les Bulgares et les Albanais, l'administration en Turquie, la vie des campagnes, le panslavisme et l'hellénisme, etude sur les mœurs, l'organisation politique de cette contree, un *Essai sur l'Éphèbie attique,* et divers articles remarquables publies dans la *Revue des Deux Mondes.*

Pour couronner tant de travaux, l'Academie des inscriptions et belles-lettres l'elut membre titulaire en remplacement de M. de Longpérier, le 17 mars 1882.

—•⁂•—

— M. le baron Thenard (Arnould-Paul-Edmond), ne a Paris le 6 octobre 1819, est mort subitement le 8 août au château de Talmay (Côte-d'Or). Fils de l'illustre savant de ce nom, il s'occupait de chimie et d'agriculture et acquit dans ces questions une grande notoriété.

Il etait membre de l'Institut.

—•⁂•—

— Nous avons également à enregistrer le decés de M. de Gasparin, membre de l'Academie des sciences.

Les *Annales de chimie et de physique,* le *Journal de l'agriculture pratique,* les comptes rendus ainsi que les mémoires de l'Academie des sciences, contiennent de lui grand nombre d'articles. Il a publié, à part, une notice sur le vinage des vins et a fait de nombreux efforts pour combattre les ravages du phylloxera par divers moyens chimiques.

—•⁂•—

— Un dessinateur qui possedait un talent tres original, M. Leonce Petit, vient de mourir d'un acces de goutte, à l'âge de quarante-cinq ans.

Cet artiste s'etait fait, apres Topffer, une specialité des croquis au trait. Il excellait, comme lui, à préciser d'un coup de plume la physionomie, les allures et le caractère de ses personnages. Les extravagantes *Aventures de M. Tringle,* par Champfleury, qui se publierent vers 1866, sont un veritable chef-d'œuvre du genre.

Leonce Petit a surtout collabore au *Journal amusant* et au *Journal pour rire.* Il a donné des dessins également à tous les journaux à images qui se sont

publiés à Paris pendant ces derniers temps. Il a illustré aussi plusieurs ouvrages, et dans le nombre, l'amusante série des *Contes de Schillot*, qui parurent l'an passé, chez l'éditeur Charpentier.

— M. le vicomte de Vallat, ancien ministre plénipotentiaire, commandeur de la Légion d'honneur, vient de mourir à l'âge de soixante-huit ans, à Montpellier, sa ville natale. M. de Vallat laisse à la ville de Montpellier toute sa bibliothèque, composée d'environ 20,000 volumes, et qui contient de nombreux ouvrages traitant les questions locales. Une grande partie constitue une très belle collection en dialecte patois.

— Le vicaire général du diocèse d'Auch, l'abbé Caneto, vient de mourir. C'était un homme très érudit et un archéologue de grand savoir. Il collaborait à la *Revue de Gascogne et d'Aquitaine*. C'est le seul ayant donné sur ce pays des notions reposant sur des recherches sérieuses. Il faisait partie d'un grand nombre de sociétés savantes.

— La presse catholique annonce le décès de M. Aurélien Mariotte qui se livrait aux travaux les plus sérieux de la défense religieuse et de la polémique contemporaine. En 1869, il écrivit, avec la collaboration d'un vénérable ecclésiastique, M. l'abbé Jamey, ancien vicaire général, une réfutation de Renan où il pulvérise une à une, le texte de l'Évangile en mains, les assertions hasardées et les blasphèmes de la fameuse *Vie de Jésus*.

En 1873, il a publié une petite brochure, *le Bilan de la République*.

ÉTRANGER

Angleterre. — Il vient de mourir, en Angleterre, un ancien membre de la Chambre des communes, M. John Lewis, auteur des *Causes célèbres en Angleterre*, qui obtinrent un assez vif succès à Paris l'hiver dernier.

— L'institut égyptien et le comité de conservation des monuments historiques du Caire viennent de faire une grande perte en la personne de M. Rogers bey, mort au Caire le 10 juin, à l'âge de cinquante-trois ans.

Rogers bey, Anglais d'origine, fit d'abord partie du service consulaire de son pays en Syrie, et devint ensuite consul au Caire. Proposé pour le poste important de Buenos-Ayres, il y renonça pour entrer au service du gouvernement égyptien et rester en Orient, où le retenaient sa passion d'archéologue et ses talents de philologue et de numismate. On sait malheureusement que, dans ces régions de la plus ancienne civilisation, les sciences ne sont point une carrière, et Rogers bey fut obligé d'accepter dans différentes administrations de l'Égypte des fonctions où il déploya une intelligence et un savoir qui eussent été bien mieux appliqués dans la culture exclusive de l'histoire, de l'archéologie et de la littérature des Arabes.

Néanmoins, il trouvait encore le temps de former des collections de poids, de monnaies et d'objets du moyen âge arabe qui figurèrent avec honneur à l'exposition du Trocadéro, dont il fut un des commissaires en 1878, et qui lui valurent la décoration de la Légion d'honneur. En outre, Rogers bey ne cessait de faire les recherches les plus intéressantes sur la numismatique et l'épigraphie des Arabes du Caire. Il avait commencé de traduire l'historien Makrisy. Un des avant-derniers numéros du *Bulletin de l'institut égyptien* contenait un travail remarquable et neuf de lui sur les blasons des princes musulmans du moyen âge, travail qui fut accueilli avec faveur au Congrès des orientalistes de Berlin. Rogers bey exerçait les fonctions de vice-président de l'Institut égyptien, qui se changeaient souvent en celles de président en l'absence de Mariette pacha, puis de son successeur, M. Maspero.

Le plus beau titre de Rogers bey est peut-être d'avoir été, avec MM. Franz bey, architecte du ministère des Wakfs, Ambroise Baudry et Yacoub Artim pacha, le défenseur et le plus ferme soutien du comité de conservation des monuments historiques du Caire, fondé en 1881 pour arrêter le vandalisme officiel ou privé qui semblait avoir pris à tâche d'anéantir ou de défigurer les merveilles artistiques de la plus belle et de la plus riche des capitales de l'Orient.

Pendant l'hiver de 1883, MM. Rogers, Franz bey, A. Baudry, Artim pacha, Jules Bourgoin (de la mission française) visitèrent en détail beaucoup de monuments anciens du Caire, en dressèrent un catalogue qui, bien qu'incomplet, ne renferme pas moins de 800 numéros, et publièrent à part ou dans le *Moniteur égyptien* une suite de rapports sur les restaurations faites ou à faire aux édifices les plus menacés de ruine.

— M. Jeremiah How est mort dernièrement à l'asile de prévoyance des libraires (*The Booksellers' Provident Retreat*), à King's Langley. Il était âgé de quatre-vingt-six ans. Outre ses opérations commerciales, qui eurent des succès divers pour aboutir au désastre final, il s'occupait activement du *Freemasons Magazine* (le Magasin du franc-maçon), et il écrivit un livre qui eut son heure de popularité : *How's Freemason's Manual* (*Manuel du franc-maçon*, par How).

— M. G.-F. Pardon, plus connu sous son pseudonyme de capitaine Crawley, vient de mourir dans sa soixante-troisième année. Il laisse un grand nombre de traités sur les jeux et sur les exercices de sport, notamment *le Livre du billard* (*The Billiard Book*).

— Le Rev. Charles Edward Baines Reed est mort le 29 juillet, dans un précipice où il est tombé en allant visiter le glacier de Morteratsch, près de Pontresina. Il laisse une biographie de son père, sir Charles Reed, et *les Vies des compagnons du Seigneur*.

—

— M. Mary Sewell, auteur de *Mother's last Words* (*les Derniers mots d'une mère*) et d'autres ouvrages en prose et en vers, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Son œuvre la plus importante, celle dont nous avons donné le titre, a été publiée en 1865 par MM. Jarrold et fils, et il s'en est vendu 1,008,000 exemplaires.

—

Allemagne. — Le 29 juin est mort à Leipzig M. C. Cavael, chef de la maison de librairie R. Friese.

—

— Le Nestor des libraires-éditeurs d'Autriche, M. Guillaume de Braumüller, docteur honoraire de l'Université de Wurtzbourg, est mort à Vienne le 25 juillet.

—

— M. Théodore Zenker, orientaliste distingué, auteur d'un grand dictionnaire arabe-turc-persan et rédacteur de la *Bibliotheca orientalis*, est décédé le 28 juin.

—

Autriche. — M. Henri Laube est mort à Vienne le 1er août. C'était le dernier survivant de ce groupe de jeunes écrivains qui surgirent, après les journées de juillet, de l'autre côté du Rhin et qui s'appelait la Jeune Allemagne.

Henri Laube a publié un grand nombre d'écrits littéraires : la collection complète de ses ouvrages (Vienne, 1878-1881) forme 29 volumes; ses drames seuls remplissent 13 volumes.

Parmi ses tragédies les plus célèbres, *Struensee* (1847), *les Karlsschüler* (1847) et *Essex* (1856) se jouent encore sur tous les théâtres d'Allemagne.

Ce n'est pas seulement comme auteur dramatique, mais encore comme directeur du Burgtheâtre, poste qu'il a occupé pendant vingt ans, et comme directeur des stadttheâtres de Vienne et de Leipzig que Laube s'est acquis une grande notoriété.

Henri Heine et Laube se sont beaucoup connus et étaient amis intimes. Vers 1836, Laube a habité quelque temps Paris; puis il a fait son tour de France d'où il a rapporté un de ses meilleurs livres, *les Châteaux français*, contenant la description des châteaux royaux de Saint-Germain, de Chambord, de Fontainebleau, etc. Il a beaucoup connu Balzac et écrit un livre sur George Sand.

C'est lui qui a fondé à Vienne le stadttheâtre récemment incendié et auquel il n'a survécu que quelques mois. Ses monographies sur divers théâtres d'Allemagne et d'Autriche sont des ouvrages de mérite fort appréciés par les gens de lettres.

—

— On annonce la mort du Père Dominique Bilimek, le confesseur de l'empereur Maximilien. Il avait suivi l'empereur à Mexico. En dernier lieu, il exerçait les fonctions de bibliothécaire au château de Miramar, près de Trieste, propriété de feu l'empereur Maximilien. Le défunt était un naturaliste distingué.

—

Belgique. — M. Alexandre Pinchart, chef de section aux archives générales du royaume et membre de l'Académie, est décédé à Bruxelles le 23 juillet.

Auteur de nombreux et importants travaux d'érudition sur l'histoire du pays, M. Pinchart laisse, dans les lettres belges, un vide qu'il sera difficile de combler.

—

Pologne. — Le comte Constantin Branicki, qui vient de mourir, était établi en France depuis 1848. Il fut un des principaux fondateurs du Crédit foncier, prit part dans l'armée française à la guerre de Crimée, reçut la grande naturalisation et fut décoré de la Légion d'honneur.

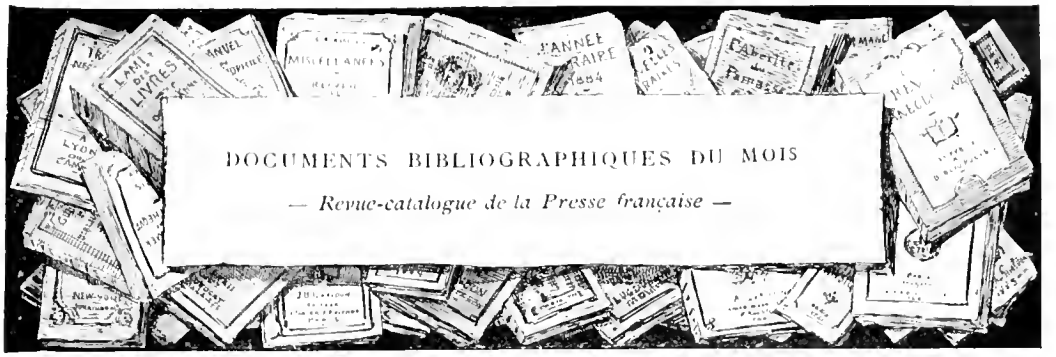
Il a laissé plusieurs brochures financières où il propose l'impôt sur le capital comme moyen de se libérer de la dette imposée par l'Allemagne. En même temps, il avait commencé un ouvrage de longue haleine sur *les Nationalités slaves*, dont le premier volume seul a paru.

—

Suisse. — On annonce la mort de M. Henri Dameth, professeur d'économie politique à l'Académie de Genève et membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. Henri Dameth était né à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire), le 26 septembre 1812. Il se livra d'abord à l'enseignement, qu'il abandonna bientôt pour se consacrer tout entier aux études économiques et sociales. En 1850, il rédigeait à Nice *l'Avenir de Nice*. Expulsé des États sardes après le coup d'État, il fut appelé à Genève sur la recommandation de Karl Vogt, et depuis lors il ne quitta plus la Suisse que pour faire, sans d'ailleurs cesser de résider à Genève, des cours d'économie politique à Lyon, sous le patronage de la Chambre de commerce de cette ville. Henri Dameth était le collaborateur du *Journal de Genève*, qui récemment insérait son dernier article sur *la Question sociale*, du *Journal des économistes*, de *l'Économiste français* et d'un grand nombre d'autres publications.

—

— Un chansonnier et compositeur assez connu en Amérique, Henry C. Werk, est mort à Hartford, Connecticut, le 9 juin.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 juillet). De Baudot : L'architecture au Salon. — E. Michel : Les maîtres italiens au musée de Munich. — A. Michel : Le Salon de 1884. — Mémoire de Gouthière. — (1er août). Genevay : Ch. Le Brun. — E. Michel : Les Holbein au musée de Munich. — Demoëde : Un pavage en vieille faïence de Rouen. — Hymans : Rubens et la gravure sur bois. — ARTISTE (juin). Marmontel : Ch. Gounod et son œuvre. — Peladan, Blémont, du Seigneur : Le Salon de 1884.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE (août). Numa Droz : L'Exposition de Turin. — Léo Quesnel : Herbert Spencer et sa philosophie. — Maystre : Excursion en Algérie et en Tunisie. — A. Rivier : Le troisième centenaire de l'Université d'Edimbourg. — Godet : A propos d'une collection d'autographes. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (mars). Moulin : Le palais de l'Académie au XVIIe siècle. — Les Mémoires dits de Rocca sur la guerre d'Espagne et leur véritable auteur. — Ernouf : Causeries d'un bibliophile. — BULLETIN DU CERCLE DE SAINT-SIMON (n° 3). G. Hanotaux : Etudes sur Henri Martin. — Ch. Normand : Un bohème de lettres au XVIIe siècle ; Benjamin Priolo. — BULLETIN DE LA REUNION DES OFFICIERS (19 juillet). Observations sur le maniement du fusil d'infanterie. — Artillerie de côte. — (26 juillet, 2 et 9 août). Chemins de fer pour assurer les communications d'une armée en campagne. — BULLETIN DE LA SOCIETE DE GEOGRAPHIE (1er trimestre). Ch. Maunoir : Rapport sur les travaux de la Société de géographie et sur les progrès des sciences géographiques en 1883. — E. Duboc : Notes sur un croquis hydrographique levé en 1874 dans l'Ogôoué. — Guyôt : Le Muaraze, affluent du Zambèze. — Le R. P. Jean : Etude comparative des langues malgache et malaise.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (juillet). Abbé Lehir : François Lenormant. — De Gourmont : La littérature contemporaine en Italie ; Salvatore Farina. — Amélineau : Le nom des Hébreux et les monuments égyptiens. — Dupont : La spiritualité de l'âme. — Henry : Correspondance inédite de J. de Maistre. — Hamard : Communications relatives à l'antiquité de l'homme. — CORRESPONDANT (25 juillet). A. Villamus : Le général Skobeleff. — De la Brière : Marie-Christine de Savoie. — Dr Bernard : De Toulon au Tonkin. — Chantelauze : Le cardinal Mazarin, d'après les derniers travaux historiques et critiques d'avril ; l'Allemagne en Orient. — Ardant : L'industrie de la porcelaine à Limoges. — (10 août). De Falloux : *La Vie de Mgr Dupanloup*, par l'abbé Lagrange. — Bridou : Les fonctions du cerveau et les facultés de l'âme. — De Lescure : La duchesse de Lauzun (1750-1794). — Vellot : De Jouffroy et la navigation à vapeur. — De Toulouse. Lautrec : Un poème épique catalan : *l'Atlantide*. — Joubert : *Paris dilettante au commencement du siècle*, par Jullien. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (19 juillet). Renouvier : Henri-Frédéric Amiel. — Vigne : Valentin Conrart. — (26 juillet). Bonnet-Maury : Etude critique sur la *Didaché* des douze apôtres. — (2 août). Pillon : Les origines du socialisme moderne. — (9 août). Grindelle : Deux nouveaux manuels d'éducation morale et civique.

ECONOMISTE FRANÇAIS (19 juillet). La division de la propriété en France après 1789. — La vie à bon marché ; les institutions suédoises. — (27 juillet). Le commerce extérieur de la France et de l'Angleterre pendant les six premiers mois de 1884. — (2 août). Les projets des chemins de fer à travers les Pyrénées. — Le mouvement économique aux Etats-Unis et au Canada. — (9 août). Le gaz à Paris. — L'indemnité due aux victimes d'erreurs judiciaires.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 juillet). V. Massé. — La Grisi et Jenny Lind. — Dîners artistiques et littéraires de Paris. — Le crâne de Richelieu. — Alexandre Dumas candidat. — Lettres inédites de Scribe. — (31 juillet) Le prince Zilah et sa clef. — Berlioz écrivain. — Une curiosité historique et littéraire ; les lettres de Mme de Coigny. — (15 août). Diderot chimiste et écrivain public. — Mémoires de Viel-Castel. — Beranger à l'Académie. — Mariage de Lamartine. — Lettre inédite de Boileau. — Sainte-Beuve et Flaubert. — Lettres inédites de Voltaire. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (août). De Fourcaud : Le Salon de 1884. — P. Sedille : L'architecture moderne à Vienne. — Bonnaffé : Sabba di Castiglione ; Notes sur la curiosité italienne à la Renaissance. — De Lostalot : M. Bracquemond. — Spire Blondel : La dinanderie. — Müntz : La tapisserie en Angleterre. — E. Garnier : La nouvelle porcelaine de Sèvres.

HOMME (L') (10 juillet). Dally : La sélection intellectuelle et les examens du baccalauréat ès lettres. — Sébillot : L'eau de mer dans les superstitions et les croyances populaires — De Mortillet : Colonisation de l'Algérie. — Issel : Hache polie en hématite.

INSTRUCTION PUBLIQUE (12 juillet). Les divinités d'Alexandrie hors d'Egypte. — J. Levallois : Préfaces de *Britannicus*. — (19 juillet). De Bury : Un plan d'éducation française à la fin du XVIIIe siècle. — Delmont : L'idée et le

jugement. — (26 juillet). Huit : *Les Grenouilles* d'Aristophane. — L. C. : L'eloquence dans la tragedie. — (2 août). Caro et Martha : Les historiens à Rome. — Commentaire d'un passage de Pascal. — (9 août). Croiset : L'eloquence attique au Ve siècle. — Levallois : Pretaces de *Bérénice* et de *Bajazet*. — INTERMEDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 juillet). Lettres de la duchesse de Longueville. — La Rochefoucauld plagiaire. — Shakespeare-Dore. — Desiderata bibliographiques. — Pièces tirees de *Cendrillon* et de *Robinson Crusoe*. — Iconographie lamartinienne. — Memoires inedits sur le XIXe siècle. — Gravures supprimées par la censure dans l'*Année terrible*. — Dictionnaire des incredules. — Le peintre Nattier. — Correspondance inedite de Rouget de Lisle. — (10 août). Shakespeare en France. — Un collaborateur de Querard. — Hommes de lettres qui se sont perdus. — Lettres et documents inedits sur la Clairon. — L'Intermediaire anglais. — Un crime litteraire de M. Buffet ou de M. Ferry.

JOURNAL DES ECONOMISTES (juillet). O. Noel : La question monetaire et l'union latine. — P. Lafargue : Le blé en Amerique. — Muller : Les societes anonymes en Allemagne et en Autriche. — Societé de statistique de Paris. — Courcelle-Seneuil : *Principes de la science banquière*, par M. Rota. — Baudrillart : *La Brie d'autrefois*, par M. J. Grenier. — JOURNAL DES SAVANTS (juillet). Ad. Frank : De la philosophie d'Origène. — A. Maury : Œuvres d'Adrien de Longpérier. — Dareste : Code rabbinique. — Wallon : Correspondance de M. de Rémusat. — Hauréau : *Carmina medii ævi*. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (juillet). — Les soldats de première classe. — Service d'exploration et de sûreté dans la cavalerie. — Note sur la composition des garnisons de quelques-unes de nos places fortes de l'Est. — Méthode pour l'exécution du tir de l'infanterie sur des buts invisibles. — L'alimentation du soldat.

MAGASIN PITTORESQUE (31 juillet). Ed. Garnier : Poupées et maquettes de modes. — Tissandier : La direction des aérostats et la navigation aérienne. — De Vaulabelle : Les montres-bijoux. — (15 août). Le peintre Taunay. — La porte Saint-Georges à Nancy. — Projet d'un éléphant colossal. — Manzoni. — Ed. Garnier : Les Nicolaus en pruneaux. — MOLIERISTE août). Bibliophile Jacob : Quelques notes sur le tombeau et le cercueil de Molière. — Fritsche : H. Schweitzer. — Fritsche : Vade-mecum pour M. Baluffe. — Tivice : *Les Précieuses* et la tradition. — Ch. Livet : Encore *les Précieuses* et Mlle de Scudery. — Humbert : Le cabinet du *Misanthrope*.

NATURE (19 juillet). — La lumière électrique dans la ville de Colchester. — Oustalet : Les oiseaux des grandes villes. — (26 juillet). Garial : Exposition internationale d'hygiène à Londres. — Hennebert : Le nouveau camp retranché de Paris et les forteresses modernes. — (2 août). Les loteries et le calcul des probabilités. — L'électricité domestique. — Un projet de rade pour le Havre. — L'Exposition generale italienne. — Appareil Deacon, pour découvrir les pertes d'eau dans l'alimentation continue. — (9 août). Nouvelle voiture à vapeur. — La noix de kola. — L'Exposition universelle d'Anvers en 1885. — Le grand ascenseur de Bahia. — Les inondations à Murcie. — Les illusions d'optique et la prestidigitation. — Construction des chemins de fer aux Etats-Unis. — (16 août). L'art industriel à Blois. — L'exploitation du diamant au Brésil, par De Bovet. — L'Exposition internationale de Londres ; section d'éducation. — Ascension aerostatique du 7 août 1884. — Les éclairs ; observations météorologiques. — NOUVELLE REVUE (15 juillet). De Lesseps : Origine et fonction des consuls. — Mme Adam : La patrie hongroise. — Miss Lord : La loi des pauvres en Angleterre. — Nicot : Metz et le pays messin en 1584. — Lecoy de la Marche : La vie au XIIIe siècle. — (1er août). Joly : M. Pasteur ; essai de philosophie medicale. — D'Orcet : Les anciennes corporations de Paris. — Tiersot : La musique dans les fêtes de la Révolution.

POLYBIBLION (juillet). Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus dans les sections de theologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Necrologie ; Institut ; la prise de la Bastille ; les *ex-libris* de Schœpflin. — Deux Parnassiens bretons au XVIIe siècle. — Debuts de l'imprimerie à Orléans.

REVUE GENERALE D'ADMINISTRATION (juin). Sanlaville : Du rôle des ministres comme administrateurs et comme chefs hierarchiques ; specialement de leurs pouvoirs à l'egard des gouverneurs des colonies et du gouverneur general de l'Algerie. — (juillet). Bonnassieux : Examen des cahiers de 1789 au point de vue commercial et industriel. — REVUE ALSACIENNE (juillet). Kuhff : Les chansons populaires de l'Alsace. — Wolowski : Le corps franc des Vosges. — Lettres inédites de Pfeffel aîné à Conrad Pfeffel. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (juillet). P. Broca : La preparation des hemisphères cerébraux. — Sabatier : L'ethnologie de l'Afrique du Nord. — Goldstein : Des circonferences du thorax et de leurs rapports à la taille. — Ten-Kate : Sur quelques crânes de l'Arizona et du Nouveau-Mexique. — Denicker : Les Kalmoucks. — REVUE ARCHEOLOGIQUE (mai-juin). E. Renan : La mosaique de Hamman. — Lif : Nouvelles observations. — G. Bapst : L'orfévrerie d'étain dans l'antiquité. — Haussoulier : Notes sur la formation des caractères complementaires de l'alphabet grec. — Muntz : Les monuments antiques de Rome à l'époque de la Renaissance. — Bapst : La bossette d'Anvers et le casque d'Anfreville. — Bayet : Notes sur le peintre byzantin Pansélinos et sur le guide de la peinture du moine Denys. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (juillet). — De Castelnau : Jehan Langlois sculpteur, du duc d'Epernon. — Guiffrey : Maîtres sculpteurs parisiens en 1641. — De Montaiglon : Eustache Lesueur. — Actes d'état civil d'artistes français : Naissance de Carle Vernet ; décès d'Antoine Laveau et de J.-B. Claude Robin. — REVUE BRITANNIQUE (juillet). X. Marmier : En Finlande. — Choiseul, Kalb et La Fayette. — L'Italie en 1882. — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE (août). Defoe : Lady Roxana. — Saint-Foix : L'oracle. — De Brosses : Lettres sur l'Italie. — Diderot : Mes pensees bizarres sur le dessin. — Mme d'Epinay : Memoires et correspondance. — Poesies de troubadours. — Correspondance inedite de Colbert. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE (14 juillet). Schrader : La question et l'origine de la civilisation babylonienne. — Gaidoz et Sebillot : Le blason populaire de la France. — 21 juillet). C. Port : Questions angevines. — Gœlzer : Sulpice-Severe. — (28 juillet). De Bourmont : La fondation de l'Université de Caen et son organisation au XVe siècle ; la bibliothèque de l'Université de Caen au XVe siècle. — Scailles : La morale de Descartes. — Scailles : Essai sur le génie dans l'art. — (11 août). Preiswerk : Grammaire hebraïque. — Wœlfflin : Archives de lexicographie et de grammaire latines. — Forques : Memoires et relations politiques du baron de Vitrolles. — REVUE DES DEUX MONDES (15 juillet). G. Boissier : Les épopées françaises du moyen âge. — De Vogüe : Les ecrivains russes contemporains ; le comte Tolstoï. — A. Sorel : Dumouriez aux affaires étrangères. — Brethous-Lafargue : Les maîtres de l'opera français. — Ganderax : A propos du centenaire de Diderot. — REVUE GENERALE (15 juillet). Martineau : La conquête du Yunnan. — Grandmougin : Le monument de Berlioz. — Lallez : M. Atha-

naise Coquerel fils. — Zizi : Souvenirs sur Gustave Doré. — (1er août). — Leur : Un conférencier anglo-hindou. — M. Guillemot : A propos d'une statue (Gustave Doré). — REVUE DE GÉOGRAPHIE (juillet). — Drapeyron : La crise géographique. — Nioz : Les éléments de la géographie physique de l'Algérie. — Dupuis : Mon retour au Tonkin. — Paquier : Le projet d'École nationale de géographie. — Le prince Bonaparte : Les premiers voyages des Néerlandais dans l'Insulinde (1595-1624). — REVUE GLOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (juillet). La colonisation algérienne. — Le percement de l'isthme de Corinthe. — Rogozinski : Expédition aux cataractes du Moungo. — Pinabel : Fuite des missionnaires du Laos (Tonkin). — Moynier et Faure : Explorations au midi du Zambèze. — REVUE LITTÉRAIRE (juillet). — L'œuvre oratoire de M. Rousse. — A. Rastoul : *Jean de Witt*, par M. Lefèvre-Pontalis. — Morel : Légende de saint Joseph. — Regnard : *L'astronomie populaire*, par M. C. Flammarion. — Veuillot : *Nerto*, par Mistral. — REVUE PHILOSOPHIQUE (juillet). V. Brochard : De la croyance. — Delbœuf : L'origine de la vie et de la mort. — Ch. Secretan : La restauration du thomisme. — Herbert Spencer : *Principes de sociologie*. — Perrier : *La philosophie zoologique avant Darwin*. — Lettre de M. de Pressensé sur les origines. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (12 juillet). Boutmy : Des précautions à prendre dans l'étude des constitutions étrangères. — Barine : George Eliot, d'après des publications récentes. — (19 juillet). — E. Mouton : Essai d'osteologie morale. — Michel Bréal : Quatre ans de réformes. — Alice d'Angleterre, grande-duchesse de Hesse ; son journal. — (26 juillet). Paul Janet : Les suggestions dans l'état hypnotique. — Brunetière : Le manifeste de Brunswick. — (2 août). P. Janet : Les suggestions dans l'état hypnotique. — Lemaître : Racine, d'après M. Deschanel. — (9 août). Jallifier : Les provinces françaises et l'unité nationale. — G. Bergeret : Le roman social. — P. Janet : Les sensations. — Ledrain : Tréguier et M. Renan. — REVUE SCIENTIFIQUE (12 juillet). Dastre et Morat : Les vaso moteurs. — Binet et Féré : Les paralysies par suggestion. — L'attaque et la défense de Paris. — (19 juillet). Haveni : Le traitement du choléra. — Ville : L'engrais et la production agricole. — Simonin : Le port de New-York et le commerce des États-Unis. — Forestie : Pharmaciens et médecins à Montauban au XIVe siècle. — (26 août). Introduction à la chimie, manuscrit inédit de Diderot. — Ch. Henry : Notes sur le *Cours de chymie* de Rouelle, rédigé par Diderot. — Obreen : La colonisation de l'Afrique australe. — Trouessart : Les moas ou oiseaux géants de la Nouvelle-Zélande. — (2 août). Paris port de mer. — De Varigny : Les révélations de sainte Thérèse. — Richet : Lavoisier et la chaleur animale. — Violle : L'étalon absolu de la lumière. — (9 août). Fournier de Flaix : Le port du Havre. — Heckel : L'évolution comparée dans le règne animal et le règne végétal. — La Martinique et les erreurs des géographes. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (15 juillet et 1er août). Mickiewicz : Henri Sienkiewicz et son œuvre. — Louis Ratisbonne : Rouget de Lisle. — Janvier : La littérature en Haïti.

SCIENCE ET NATURE (19 juillet). Kingelmann : Machines primitives employées à l'élévation des eaux. — (26 juillet). Gallery : Les piscines de natation. — P. Arène : Une mosquée à Kairouan. — Riche : Les eaux potables et les matières inorganiques. — (2 août). Ferus : Où vivent les reptiles. — Portier : Pyrites et la fabrication de l'acide sulfurique. — Balland. — Le pain de munition du soldat français. — (9 août). — De Sylva : Les signaux de guerre. — Cl. Bernard : Maximes de la vie. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 juillet). Samion : Réforme de l'administration. Les convocations de l'infanterie territoriale. — Campagne de l'armée du Nord. — Souvenirs militaires du général baron Hulot. — Madagascar. — (1er août). Général Wolff : Souvenirs d'un lieutenant du génie ; huit mois en Algérie, en 1836. — Poullet : Au Tonkin ; le combat de Bac-Le. — Écrits inédits de Vauban.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 juillet au 15 août 1884)

CONSTITUTIONNEL. Juillet : 19. *Vie de Mgr Faurie*, par Castaing. 20. Cucheval-Clarigny : *La liberté d'enseignement et l'université*, par E. Beaussire. 28. J. Barbey d'Aurevilly : *A rebours*, par Huysmans. 30. *Histoire de la discipline parlementaire*, par Reynaerts.

DÉBATS. Juillet : 15-16. G. Charmes : *Les îles des princes*, par Schlumberger. 17-24 et août 9. De Molinari : En Corse. 23. G. Charmes : Le socialisme d'État, par M. Léon Say. 29 et août 8. Mori : Romanciers. 31. Darmesteter : La littérature irlandaise et Ossian. — Août : 11. Egger : L'œuvre de M. de Longpérier. 12. Chantavoine : *Andrée*, par G. Duruy. 14. E. Bertin : *Roses de Noël*, par Mme de Blocqueville.

DÉFENSE. Juillet : 17. *Vie de Mgr Dupanloup*, par l'abbé Lagrange. 19. Œuvres choisies de Mgr Lavigerie.

XIXe SIÈCLE. Juillet : 16. Rats de bibliothèque. 22. F. Sarcey : Joséphin Soulary et la pléiade lyonnaise. 22. Sarcey : le comédien Geoffroy. — Août : 5. Sarcey : Gustave Mathieu.

ÉVÉNEMENT. Juillet : 24. Gayda : Aubanel. 25. Champsaur : Mme de Villars. 26. Diderot. 28. Deschaumes : Apothéose au rabais ; Diderot. 29. Le peintre Chintreuil. — G. Duval : L'Académie et G. Sand. — Août : 15. Edm. Morin.

FIGARO. Juillet : 24. M. de la Guéronnière. 30. Darimon : Les détrousseurs d'autographes. — Août : 1. G. Sand. 4. A. Houssaye : La statue de Béranger.

FRANÇAIS. Juillet : 18. Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur. 22. Les antécédents de Pierre Cauchon, juge de Jeanne d'Arc. 25. Correspondance de G. Sand. 28. Ch. de Montalembert et Léon Cornudet. 29. Victor Massé.

— Août: 4. *Souvenirs sur l'emigration, l'Empire et la Restauration*, par de Puymaigre. 5. Diderot, auteur comique. 8. La poesie provençale; *Nerto*. 11. Le P. de Coudren.

FRANCE LIBRE. Juillet: 24-25. Lacour: De *Bernerette à Sapho*. — Août: 11. Lacour: Diderot et G. Sand au theâtre.

GAZETTE DE FRANCE. Juillet: 26. De Pontmartin: *Le Prince Zilah*, par J. Claretie; *l'Irréparable*, par Bourget. — Août: 9. Les lettres de M. Guizot. — Les lettres de la marquise de Coigny. 11. *Les corporations ouvrières de Paris*, par A. Franklin.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Août: 7. *Jean de Witt*, par Lefèvre-Pontalis.

GIL BLAS. Juillet: 18. Th. de Banville: *L'Enfant*, par J. Vallès. — Août: 10. P. Arène: G. Sand.

LIBERTE. Juillet: 21. Drumont: la statue de G. Sand. 28. Drumont: Diderot.

MATIN. Août: 10. G. Sand.

MATIN FRANÇAIS. Août: 1. Hepp: L'Academie et la statue de G. Sand.

MONITEUR UNIVERSEL. Juillet: 18. V. Fournel: Deux chroniqueurs; MM. Claretie et Wolff. 19. Bernadille: l'abbé Moigno. 27 et 10 août. A. Karr. Proposition d'un nouveau calendrier. — Août: 2. *Études familières de psychologie et de morale*, par F. Bouiller. 15. Tournel: *Sapho*.

NATIONAL. Juillet: 27. *La liberté d'enseignement et l'Université*, par E. Beaussire.

PAIX. Août: 5. L. Seché: M. Renan.

PAYS. Juillet: 20. *La liberté d'enseignement et l'Université*, par Beaussire. 29. J. Barbey d'Aurevilly: *A rebours*, par Huysmans. — Août: 1. Lettre d'un abonné de l'Opera sur Shakespeare.

PRESSE. Juillet: 19. Le professeur Jæger.

RAPPEL. Août: 12. Vacquerie: La statue de G. Sand.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Juillet: 22 et août 10. P. Lafitte: le centenaire de Diderot. — Août: 2. Les lettres de M. Guizot. 3. La bibliothèque populaire. 5. Hanotaux: Etude sur Henri Martin. 11. La Venus de Milo et la Victoire de Samothrace. 14. Les manuscrits de Léonard de Vinci.

SIECLE. Juillet: 19. Une republique parlementaire au XVIII^e^ siecle: Jean de Witt. 21. *L'Allemagne et l'Italie en 1870*, par Rothan. — Août: 15. De Laforge: Rivarol.

TELEGRAPHE. Août: 8. L. Leger: un poète allemand: Geibel.

TEMPS. Juillet: 18. Claretie: La canne de M. Michelet. 26. Marchand: *Les patenôtres d'un surnuméraire; Les Pensées* de la marquise de Blocqueville. 28. Lettres de M^me^ de Kageneck au baron Alstrœmer. 31 et août 2. Lettres inédites de Voltaire a d'Alembert. — Août: 4. F. Sarcey: *Les Précieuses ridicules*. 5. Heim: La patrie hongroise, par M^me^ Adam. 9. Legouvé: Un barbarisme; le mot *féminiser*.

UNIVERS. Juillet: 22. La carte de France du ministère de l'interieur. 24. H. de Pène: *Henri de France*. — Août: 2. Explorations récentes à l'est du Jourdain. 4. La grande pyramide de Gizeh.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois d'août 1884

1. *Le Caoutchouc*. In-4°, 4 p. à 3 col., fig., papier de couleur. Bureaux, 100, boul. de Sébastopol. Le numéro, 10 centimes.

3. *Revue internationale*, politique, litteraire, economique, industrielle, paraissant les 1^er^ et 15 de chaque mois. In-4°, 16 p. à 2 col. Levallois, imp. Minart. Bureaux, passage de l'Opéra, galerie du Barometre, 14. Abonnements: un an, 12 francs. Le numéro, 50 centimes.

Revue rétrospective, recueil de pièces interessantes, paraissant le 1^er^ et le 15 du mois. In-18, 48 p. Paris, imp. Wattier. Bureaux, 12, galerie d'Orleans. Abonnements: six mois, 4 francs; un an, 8 francs. Ne se vend pas au numero.

6. *Revue des journaux et des livres*. In-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Derenne. Bureaux, 52, boulevard Saint-Michel. Abonnements: un an, 6 francs; trois mois, 3 fr. 50. Le numero, 10 centimes. Paraît le dimanche.

Courrier de l'epargne, conseiller des petits capitalistes. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 225, faubourg Saint-Honoré. Abonnements: un an, 3 francs. Le numéro, 25 c. Bi-mensuel.

Moniteur des assemblées départementales et communales, paraissant tous les dimanches. In-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Chaix. Bureaux, 17, rue de la Banque. Abonnements: un an, 20 francs; six mois, 12 francs. Le numéro, 50 centimes.

Le Conseiller du commerce, paraissant le dimanche. In-4°, 4 p. a 3 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 52, boulevard Saint-Marcel. Abonnements: un an, 15 francs; six mois, 8 francs. Le numéro, 35 centimes.

12. *L'Annonce drôlatique*. Journal bi-mensuel. Petit in-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Zabieha. Bureaux, 8, rue Milton. Abonnements: un an, 4 francs. Le numéro, 10 centimes.

17. *Les Étrivières*. Petit in-4° carré, 8 p. à 2 col., fig. Saint-Quentin, imp. du *Glaneur*. Bureaux, Paris, 9, rue du Croissant. Abonnements: un an, 6 francs. Le numero, 10 centimes.

L'Anti-pourboire, organe universel des interêts de la societe, journal hebdomadaire paraissant le jeudi. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schlaber. Bureaux, 257, rue

Saint-Honoré. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 15 centimes.

19. *La France républicaine*, journal hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 17, rue de la Monnaie. Abonnements : un an, 7 francs ; six mois, 4 francs.

La Dépêche populaire, journal politique et littéraire. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 49, rue Richer. Abonnements : un an, 5 francs ; six mois, 3 francs. Hebdomadaire.

Sans date. *L'Écho parisien illustré*. In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Chapouland. Bureaux, 33, boulevard du Temple. Un numéro, 5 centimes.

La Mode du jour, paraissant les 1er et 16 du mois. In-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Chapouland. Bureaux, 33, boulevard du Temple. Abonnements : un an, 10 francs.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

France : *La Bibliothèque des chemins de fer.* — **Étranger** : *M. Pietsch contre l'éditeur du* Schalk. — *Nana en Autriche.* — *Restif de la Bretonne en Russie, interdiction de* Monsieur Nicolas. — *Congrégation de l'Index.*

FRANCE

La Bibliothèque des chemins de fer. — M. Chirac contre MM. Hachette et compagnie, et contre les compagnies du Nord, Orléans, Lyon, Est, Midi et Ouest. — Jugement.

(Les gares de chemins de fer ne peuvent être assimilées à une voie publique, et il appartient aux Compagnies de faire les traités qui leur conviennent pour le service et dans l'intérêt des voyageurs.)

M. Auguste Chirac est auteur d'un ouvrage intitulé : *la haute banque et les révolutions*. Il a demandé à MM. Hachette et Cie, concessionnaires de la Bibliothèque des chemins de fer, de comprendre cet ouvrage dans l'étalage des gares ; il a éprouvé un refus.

Il a composé un second ouvrage intitulé : *les Rois de la République*, il a renouvelé près de MM. Hachette et Cie la même demande, et, le 26 septembre 1883, il a éprouvé un second refus, et à la date du 23 octobre 1883, il a fait assigner MM. Hachette et Cie et les six Compagnies des chemins de fer du Nord, Orléans, Lyon, Est, Midi et Ouest, devant le Tribunal de commerce de la Seine, pour les faire condamner solidairement à comprendre un exemplaire des *Rois de la République*, dans l'étalage des gares, et à le remplacer successivement suivant l'usage, sous une contrainte de 500 fr. par jour de retard pendant une quinzaine, après laquelle il sera fait droit.

Voici l'analyse de ses moyens qu'il a développés en personne.

Les six grandes Compagnies de chemins de fer ont concédé à MM. Hachette et Cie le droit exclusif d'établir dans toutes les gares de France des bibliothèques pour étaler et vendre des ouvrages de librairie.

Elles n'ont ni demandé ni obtenu l'homologation ministérielle pour cette concession, bien que leurs cahiers des charges leur fassent une obligation d'obtenir cette homologation, pour toute concession donnant lieu à une perception quelconque.

MM. Hachette et Cie, en vertu de cette concession irrégulière, s'attribuent le droit de ne vendre que les ouvrages édités par eux, et d'exclure, selon leur bon plaisir, les ouvrages qui ne sortent pas de leur maison.

Ce prétendu droit est contraire à l'ordre public ; il constitue une véritable censure à l'encontre de tout ouvrage pouvant faire ombrage aux Compagnies ou à leurs amis. Il porte atteinte à la liberté des transactions commerciales et à la liberté de propager la pensée proclamée par la loi de 1881.

Il fait échec à l'article 6 du Code civil qui défend de déroger, par des conventions particulières, aux lois qui intéressent l'ordre public et les bonnes mœurs, et à l'article 1172 du même Code, qui prononce la nullité de toute condition d'une chose impossible, contraire aux bonnes mœurs ou prohibée par la loi.

Les Compagnies ne peuvent pas invoquer le droit de faire chez elles ce qui leur plaît ; elles ne sont pas propriétaires, elles sont seulement usufruitières de leurs lignes et de leurs gares, et, en cette qualité, elles ne peuvent pas concéder une exploitation exclusive, qui est une véritable servitude.

Quand même elles seraient considérées comme propriétaires de leurs gares, leur droit d'établir une servitude serait limité par l'article 686 du Code civil ainsi conçu : « Il est permis aux propriétaires d'établir sur leurs propriétés, ou en faveur de leurs propriétés, telles servitudes que bon leur semble, pourvu que les services établis ne soient imposés ni à la personne ni en faveur de la personne, mais seulement à un fonds, et pour un fonds, et pourvu que ces services n'aient d'ailleurs rien de contraire à l'ordre public. »

M. Chirac conclut en demandant au tribunal de prononcer la nullité de la concession accordée à MM. Hachette et Cie, de dire que tout concessionnaire de librairie dans les gares est un intermédiaire de l'intérêt public qui ne peut exclure des bibliothèques tel ou tel ouvrage d'un format portatif, en dehors des cas prévus par la loi.

Et, en conséquence, de condamner MM. Hachette et Cie à étaler et remplacer, suivant l'usage, un exemplaire de son ouvrage, et à lui payer des dommages-intérêts à fixer par état pour la réparation du préjudice résultant du refus qu'il a subi.

Voici maintenant l'analyse des arguments de la défense, qui a été présentée par Me Houyvet, agréé, au nom des

Compagnies des chemins de fer, et par Me Bordeaux, agréé, au nom de MM. Hachette et Cie. Les Compagnies de chemins de fer, chargées de faire un service public, ont pour devoir de prendre toutes les mesures nécessaires pour la sûreté, la commodité et même l'agrément des voyageurs. C'est dans ce but qu'elles installent dans leurs gares des buffets, des restaurants, etc.

C'est dans ce but qu'elles ont songé à installer des bibliothèques pour la vente des ouvrages destinés à charmer les ennuis de la route. Elles ont traité avec une maison choisie parmi les plus honorables, la maison Hachette.

La convention qu'elles ont passée avec cette maison a déjà eu les honneurs d'une discussion devant la Chambre des députés, et cette discussion a été tranchée contre ceux qui l'avaient provoquée.

Aujourd'hui, M. Chirac reprend cette même discussion devant le tribunal de commerce, et il demande la nullité de la convention, sous le double prétexte qu'elle n'a pas reçu l'homologation ministérielle, et qu'elle constitue une servitude établie sans droit.

Sur le premier point, le tribunal sait que l'homologation ministérielle est nécessaire, uniquement pour la question de transport, mais que cette homologation n'a aucune raison d'être pour les conventions que les Compagnies passent avec leurs fournisseurs et leurs auxiliaires, ces conventions commerciales doivent seulement être communiquées aux ingénieurs du contrôle, afin de leur permettre d'apprécier si les droits des tiers ne sont pas compromis.

Dans l'espèce, la convention avec MM. Hachette et Cie a été soumise à l'autorité préfectorale, qui lui a donné son approbation, et à ce point de vue, elle est inattaquable.

Sur le second point, il est difficile de comprendre comment M. Chirac a pu trouver l'établissement d'une servitude dans la concession accordée à MM. Hachette et Cie.

C'est un traité de service intérieur dans l'intérêt des voyageurs, rien de plus. Il est facile de comprendre que les Compagnies ne peuvent pas admettre dans leurs gares tous les industriels qui voudraient y installer des cafés et des restaurants, des ventes de fleurs, etc.

On se demande ce que deviendraient la sûreté et la régularité des services, avec la liberté sollicitée par M. Chirac. Cette liberté rendrait toute administration impossible, et le procès serait vraiment incompréhensible, si l'on ne savait qu'il est fait dans un but de réclame ; la solution n'en saurait être douteuse, elle a déjà été donnée dans une affaire qui n'est pas sans analogie avec celle de M. Chirac.

Les hôteliers de Marseille ont fait un procès à la Compagnie de Lyon, qui avait installé un hôtel auquel elle avait donné le nom d'hôtel du Terminus.

Leur demande a été repoussée, et le même sort est réservé à celle de M. Chirac.

Le tribunal a décidé que les Compagnies avaient le droit de prendre toutes les mesures utiles à la bonne exploitation de leur service.

En conséquence, il a déclaré M. Chirac mal fondé en sa demande et l'a condamné aux dépens.

Voici le texte du jugement prononcé par le tribunal :

« Le tribunal,

« Attendu que Chirac prétend qu'une gare de chemin de fer serait une voie publique ; que la concession accordée à une personne, à l'exclusion de toutes autres, de vendre des objets de librairie dans ces gares serait illicite en ce qu'elle porterait atteinte à la liberté du commerce ; qu'elle constituerait un monopole que les lois concernant les concessions et exploitations de chemins de fer n'ont pas autorisé ; enfin, parce que les conventions intervenues entre Hachette et Cie et les six Compagnies en cause n'auraient pas été revêtues de l'homologation administrative ; qu'il soutient, en conséquence, que ce serait à tort que Hachette et Cie auraient refusé de mettre en vente dans les gares desdites Compagnies le livre intitulé : « les Rois de la République » dont il se dit l'auteur ;

« Mais attendu, d'une part, que l'accès et la circulation dans les gares, loin d'être absolument libres, font l'objet d'un règlement spécial ; que le public ne peut y pénétrer qu'à certaines conditions ; qu'elles ne sauraient donc être assimilées à une voie publique ; que, d'autre part et contrairement aux prétentions de Chirac, aucune disposition légale et administrative ne s'oppose à ce que les Compagnies de chemins de fer passent avec qui leur convient des traités pour les besoins de leur exploitation ; qu'elles ne sont pas tenues de faire homologuer ces traités, et qu'il est incontestable qu'elles ont le droit, surtout lorsqu'il s'agit d'un service intérieur, d'imposer à leurs contractants les conditions qu'elles jugent utile d'exiger dans l'intérêt des voyageurs et d'une bonne administration ; que, dès lors, le traité intervenu entre elles et Hachette et Cie et approuvé par l'autorité préfectorale, n'a rien d'illicite ;

« D'où il suit que Hachette et Cie n'ont fait qu'user d'un droit qu'ils tiennent dudit traité en refusant de mettre en vente le livre de Chirac, et que les Compagnies défenderesses ne pourraient être contraintes, dans un intérêt privé, à subir des conditions ne résultant ni des lois ni des réglements en vigueur.

« Par ces motifs,

« Déclare Chirac mal fondé en toutes ses demandes, fins et conclusions, l'en déboute ;

« Et le condamne aux dépens. »

(Tribunal de commerce de la Seine, audience du 28 juillet 1884.)

(Comptes rendus du *Droit* : numéros des 28-29 juillet et 13 août 1884.)

Propriété littéraire. — Changements apportés par l'éditeur à un manuscrit. — « La Fille de Nana. » — MM. Sirven et Leverdier contre M. Roy.

Le grand succès obtenu par M. Emile Zola avec *Nana* a fait naître une quantité d'imitations. De ce nombre est la *Fille de Nana*, due à la collaboration de MM. Alfred Sirven et Henri Leverdier.

Le roman terminé, il fut vendu à l'éditeur Roy, qui devait le faire paraître en éditions illustrées, dites populaires.

M. Sirven ne fut pas peu surpris en lisant, il y a quelques jours, un exemplaire de l'édition parue chez l'éditeur Roy de trouver son roman complètement transformé. Une série de chapitres dont il n'est pas l'auteur avaient été intercalés dans son texte.

Il se fâcha et envoya du papier timbré à son collaborateur et à l'éditeur.

M. Sirven prétend que le contrat intervenu entre les auteurs et l'éditeur a été violé.

Le roman ne comportait, d'après lui, aucune addition ni suppression.

Les règles et les principes qui régissent la propriété littéraire sont formels sur ce point. Il est certain qu'il n'est pas permis à un éditeur de transformer à sa volonté, en y ajoutant ou en retranchant, un ouvrage quelconque. L'ouvrage doit être édité tel qu'il a été vendu. Les auteurs, d'accord sur ce point, peuvent seuls, nous semble-t-il, donner à leur

œuvre tel agrandissement ou telle réduction qu'ils jugent convenables.

La question sera résolue, à bref délai sans doute, par le tribunal civil de la Seine.

Diffamation. — « La Police secrète prussienne. » — M. Nordau contre M. Victor Tissot.

On sait que M. Victor Tissot s'est déjà attiré la haine des Allemands pour la publication de différents ouvrages patriotiques.

Nous apprenons aujourd'hui qu'un Allemand, M. Max Nordau, vient d'adresser au président du tribunal civil de la Seine une requête assez bizarre à propos d'un passage le concernant dans la *Police secrète prussienne*.

Voici ce document :

« A Monsieur le président du tribunal civil de la Seine.

« M. Max Nordau, docteur, 37, rue Mosnier, ayant Me Cortot pour avoué, demande qu'il vous plaise l'autoriser à assigner à bref délai par-devant le Tribunal civil de la Seine, M. Victor Tissot, pour, attendu que M. Victor Tissot a fait publier chez M. E. Dentu, éditeur, un ouvrage intitulé : la *Police secrète prussienne* ; que ce livre contient le passage suivant : « Un sous-Beckmann, un certain Nordau, qu'un ministre français a décoré du ruban violet d'officier d'académie, « a bien fait un ouvrage en deux tomes pour prouver que les « habitants des bords de la Seine ont plus besoin d'être civilisés « que ceux des bords du Congo. »

« Attendu que M. Victor Tissot avait précédemment, dans des termes flétrissants, dépeint M. Beckmann comme un espion payé par un gouvernement étranger ; que la qualification de *sous-Beckmann* est outrageante pour le caractère de l'exposant en même temps qu'elle est de nature à porter atteinte à son honneur et à sa considération ; que M. Nordau est fondé à exiger la suppression des mots *sous-Beckmann*, que les démarches amiables faites par lui dans ce but sont restées infructueuses ; qu'il est fondé également à poursuivre la réparation du préjudice qui lui a été causé, qu'il y a urgence.

« Par ces motifs, voir dire M. Tissot que dans la huitaine du jugement à intervenir, il sera tenu de faire supprimer de son ouvrage les mots *sous-Beckmann* ; sinon et faute par lui de ce faire s'entendre condamner à payer la somme de mille francs de dommages-intérêts par jour de retard pendant un mois, passé lequel temps il sera fait droit.

« Et pour le préjudice causé, voir autoriser le requérant à faire insérer le jugement à intervenir dans vingt journaux de France et de l'étranger à son choix et aux frais de M. Tissot, s'entendre en outre condamner aux dépens. Sous toutes réserves.

« Me Cortot. »

Voilà un procès qui sera curieux, et des juges qui seront bien embarrassés.

Comment décider si le nom de M. Beckmann, attaché à l'ambassade d'Allemagne à Paris, correspondant de la *Gazette nationale*, directeur de la *Correspondance française*, est un nom qui constitue à lui seul une injure et une diffamation ?

Outrages aux bonnes mœurs. — « Charlot s'amuse. » « Autour d'un clocher. » — « Les Blasphèmes. »

Le Parquet poursuit, dit-on, pour outrages aux bonnes mœurs, M. Paul Bonnetain, auteur de *Charlot s'amuse* ; MM. Fèvre et Desprez, auteurs de *Autour d'un clocher*, et M. Jean Richepin, le poète des *Blasphèmes*.

Mise en vente d'ouvrages obscènes. — M. Delahays.

Dans son audience du 23 juillet dernier, la 9e chambre du tribunal correctionnel de la Seine avait condamné par défaut M. Adolphe Delahays, libraire, à quatre mois de prison et 500 francs d'amende pour mise en vente de livres obscènes.

M. Delahays fit opposition à ce jugement. Le tribunal, statuant sur jugement nouveau et faisant application à M. Delahays des art. 59, 60 du Code pénal, 1 et 2 de la loi du 2 août 1882 et 463 du Code pénal (circonstances atténuantes), l'a condamné le 20 août dernier à dix jours de prison, 50 francs d'amende et a ordonné la destruction des livres saisis.

Nous croyons savoir que M. Delahays doit comparaître prochainement devant la cour d'assises, sous l'inculpation d'offre et de mise en vente de livres obscènes.

ÉTRANGER

Angleterre.

Propriété littéraire. Droit de reproduction. Ouvrage tombé dans le domaine public. — MM. Houghton, Mifflin et Cie contre la « Lovell's Library ».

MM. Houghton, Mifflin et Cie, éditeurs des œuvres de Longfellow, intentent une action en dommages-intérêts contre la *Lovell's Library* qui a publié *Hyperim* et *Outre-mer*, de ce poète, en prétendant que ces ouvrages sont tombés dans le domaine public. MM. Houghton, Mifflin et Cie réclament 25,000 dollars.

Allemagne.

La « Nana » de M. Zola.

La traduction allemande de *Nana* (Budapest, Grimm) a été défendue en Allemagne. Chose singulière, la défense ne s'étend pas à l'original français.

Le livre intitulé : « la Société de Berlin. »

On se rappelle les colères suscitées par la publication à Paris de la *Société de Berlin*, dont l'auteur s'est caché derrière le pseudonyme du comte Wasili. Ne pouvant s'en prendre à ce « comte Wasili » inconnu, le parquet de Berlin a envoyé devant les tribunaux un libraire du nom de Twietmeyer, qui a vendu le livre proscrit.

Au cours des débats qui remontent à mercredi dernier, le procureur royal a soutenu que l'accusé s'était fait le complice d'un crime de lèse-majesté, en vendant un livre qui, dans plus d'un passage, péchait par un manque de respect à l'égard de l'empereur et de la famille impériale.

L'accusé a répondu que le livre n'avait été frappé d'interdit que huit jours après la saisie des exemplaires dans son magasin ; qu'en outre, il n'était que la reproduction d'une série d'articles publiés dans la *Nouvelle Revue*, laquelle avait été et est encore librement distribuée par tous les bureaux de postes allemands.

La cour, acceptant les arguments de l'accusé, l'a acquitté.

Presse. Diffamation. — M. Pietsch contre l'éditeur du « Schalk. »

Le tribunal des échevins de Berlin vient de juger une cause qui a eu un certain retentissement dans le monde littéraire de Allemagne.

M. Louis Pietsch, un des journalistes les plus en vue à Berlin, avait intenté un procès en diffamation contre M. Frédéric Thiel, éditeur du *Schalk*, parce que ce journal soi-disant satirique lui avait adressé le reproche d'être un critique vendu.

Le défendeur a été condamné à 500 marks d'amende.

En outre, le tribunal a reconnu à M. Pietsch le droit de publier le jugement aux frais de M. Thiel.

Autriche.

« Nana », par Émile Zola.

Le tribunal de première instance a interdit la mise en vente de la traduction allemande du roman: *Nana*, par M. Emile Zola. Cet arrêté est motivé par le fait que certains passages du livre, ainsi que plusieurs gravures qui illustrent le texte, constituent un outrage aux bonnes mœurs.

Autriche. — Les tribunaux de Vienne ont condamné « les Mensonges conventionnels » de M. Max Nordau, vu les attaques qu'il contient contre les institutions consacrées, particulièrement contre le mariage. — Malgré ou peut-être à cause du jugement, cinq éditions successives de l'ouvrage ont été épuisées.

Russie.

Restif de la Bretonne: « Monsieur Nicolas. » Interdiction de cet ouvrage.

La censure russe vient d'interdire l'entrée en Russie de « Monsieur Nicolas », de Restif de la Bretonne, sous prétexte que l'on y critique S. M. l'Empereur.

Interdiction de la « Neue freie Presse » de Vienne.

La vente de la *Neue freie Presse* de Vienne a été interdite en Russie pour la seconde moitié de l'année 1884.

Italie.

Congrégation de l'Index.

La Congrégation de l'Index vient de condamner le nouvel ouvrage du P. Curci intitulé *Vaticano Regio*.

Turquie.

Curieuse suspension d'un journal.

La vente du *Ferdjumani Kahikat*, journal turc qui paraît à Constantinople, a été interdite pendant quinze jours, sous prétexte que le rédacteur, qui est chrétien, avait cité dans un article quelques versets du Coran, chose défendue à tout autre qu'un musulman.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

Isidore **LISEUX**, Libraire-Éditeur, 25, rue Bonaparte, PARIS.

Vient de paraître :

LA MESSE DE GNIDE

Poème de GRIFFET DE LA BAUME

In-32 Jesus, de 64 pages, beau papier de Hollande teinté . . . . . 5 fr.

ODES D'ANACRÉON

Traduction littérale et rythmique, par ALEXANDRE MACHARD

In-16 Tellière de 92 pages, beau papier de Hollande . . . . . 7 fr. 50

LES PROVERBES EN FACÉTIES

D'ANTONIO CORNAZANO (XVe SIÈCLE)

Traduit pour la première fois, texte italien en regard

In-16 Tellière de 220 pages, beau papier de Hollande . . . . . 20 fr.

Ces trois volumes sont tirés à 200 exemplaires numérotés.

EN VENTE :

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

DEUX DIALOGUES DU LANGAGE FRANÇOIS ITALIANIZÉ

Par HENRI ESTIENNE. 2 forts volumes in-8° écu, papier de Hollande. . . . . 25 fr.

MONSIEUR NICOLAS

Mémoires intimes de RESTIF DE LA BRETONNE (Ouvrage terminé)

14 volumes sur papier de Hollande, 112 fr. — 14 volumes sur papier ordinaire, 49 fr.

Demandes de Catalogues et Prospectus. — Les Personnes qui ne sont pas en relations avec l'Editeur sont priées de joindre à leur demande 20 francs, remboursables en livres.

Envoi franco recommandé contre Mandat ou Chèque.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS

SUR LES CÔTES DE NORMANDIE ET EN BRETAGNE

Billets Circulaires, valables pendant un mois (1)

	1re CLASSE.	2e CLASSE.
1er ITINÉRAIRE	**50** fr. »	**38** fr. »
2e ITINÉRAIRE	**60** fr. »	**45** fr. »
3e ITINÉRAIRE	**80** fr. »	**65** fr. »
4e ITINÉRAIRE	**90** fr. »	**70** fr. »
5e ITINÉRAIRE	**100** fr. »	**80** fr. »
6e ITINÉRAIRE	**100** fr. »	**80** fr.
7e ITINÉRAIRE	**120** fr.	**100** fr.
8e ITINÉRAIRE	**120** fr.	**100** fr.
9e ITINÉRAIRE	**130** fr.	**100** fr.

1er ITINÉRAIRE — Paris. — Rouen. — Le Havre — Fécamp. — Saint-Valery. — Dieppe. — Arques. — Forges-les Eaux. — Gisors. Paris.

2e ITINÉRAIRE — Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville-Deauville. — Caen. — Paris.

3e ITINÉRAIRE — Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville. — Cherbourg. — Caen. — Paris.

4e ITINÉRAIRE — Paris — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel — Dol. — Saint-Malo. — Dinan. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

5e ITINÉRAIRE — Paris. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. Avranches — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Lô. — Dinan. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

6e ITINÉRAIRE — Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp — Le Havre — Honfleur ou Trouville — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Paris.

7e ITINÉRAIRE — Paris. Rouen. Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. Le Havre. — Honfleur ou Trouville. — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. Dinan — Rennes. — Laval. Le Mans. — Chartres — Paris.

8e ITINÉRAIRE — Paris. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel — Dol. — St-Malo — Dinan. — St-Brieuc. — Lannion. Morlaix. Roscoff. — Brest. — Rennes. Le Mans. — Chartres. Paris.

9e ITINÉRAIRE — Paris. — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — St-Brieuc. — Lannion. — Morlaix. — Roscoff. — Brest — Rennes. — Vitre. — Laval. — Le Mans. — Chartres. — Paris.

NOTA. — Les prix ci-dessus comprennent les parcours en bateaux et en voitures publiques, indiqués dans les Itinéraires.

Les Billets sont delivrés à Paris, aux Gares St Lazare et Montparnasse et aux Bureaux de Ville de la Compagnie.

(1) La durée de ces billets peut être prolongée d'un mois, moyennant la perception d'un supplement de 10 0/0, si la prolongation est demandée, aux principales gares denommées aux itineraires, pour un billet non périmé.

OPINION DE LA PRESSE

SUR

L'ŒUVRE COMPLET

DE

REMBRANDT

DÉCRIT ET COMMENTÉ

PAR

M. CHARLES BLANC

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

CATALOGUE RAISONNÉ DE **TOUTES** LES ESTAMPES DU MAITRE

Avec la reproduction en fac-similés, sans retouche et de grandeur naturelle, de toutes ces Estampes

EN TOUT 331 PIÈCES

L'ouvrage forme 1 volume in-folio colombier et 2 Albums

Le volume et le petit album mesurent 33/47 centimètres, et le grand album, qui contient les planches hors format, mesure 62 80 centimètres, le tout recouvert d'un cartonnage artistique n'enlevant rien aux marges.

Le tirage a été fait seulement à 500 exemplaires numérotés, savoir :

400 *ex.* — *Texte sur vélin, planches sur Hollande.*	500	*francs*
80 *ex.* — *Texte sur Hollande, planches sur Hollande et Japon*	1.000	—
20 *ex.* — *Texte sur Whatman, planches sur Hollande, Japon et Whatman* . .	2.000	—

FRANCE

LE *CORRESPONDANT*

... Les nouveaux procédés mécaniques ont porté l'art de la reproduction gravée à un degré de perfection, d'exactitude et d'économie relative qui constituent un énorme progrès.

... C'est ainsi qu'un éditeur à qui il n'a pas fallu plus de deux ou trois ans pour prendre l'une des premières places dans la haute librairie parisienne, M. A. Quantin, a pu mener à bien une entreprise colossale devant laquelle le plus actif, le plus riche, le plus aventureux des éditeurs eut reculé d'effroi il y a quelques années seulement, et offre au public l'ensemble complet des eaux-fortes de Rembrandt, reproduites par l'héliogravure en épreuves d'une telle fidélité, qu'elles pourraient passer pour les pièces originales, et que c'est moins la reproduction de son œuvre que son œuvre lui-même qu'on a sous les yeux.

Je viens de parcourir en quelques heures cette merveilleuse galerie qui touche à tous les genres et à tous les sujets, qui comprend un grand nombre de morceaux sacrés et un petit nombre de morceaux extrêmement profanes, des portraits, des paysages, des allégories, des fantaisies, des scènes et types populaires. Il y a là trois cent cinquante-une planches réparties, suivant leurs dimensions, en deux cartons, dont l'un a le format in-folio du volume de texte, et dont l'autre est de proportions beaucoup plus grandes. Tout y est, même les trente pièces dont on ne connaît qu'un seul exemplaire...

... Le voici donc tiré en pleine lumière, popularisé, mis à la portée de tous, cet œuvre immense et prestigieux, qui ressemblait jusqu'à présent au trésor de la caverne fantastique d'Aladin! Chacun peut maintenant s'initier et venir boire à la source. Ces trois cent cinquante et une eaux-fortes sont toutes de

l'invention de Rembrandt ; il n'y a pas mis seulement sa main et son outil, cette pointe qui ne semble qu'une baguette des contes de fées, il y a mis son inépuisable imagination. Un aussi libre et original génie ne pouvait se condamner au rôle d'interprète ; il eut transformé la composition d'un autre en y touchant. Que dis-je? Il ne pouvait se copier lui-même. Son œuvre peint et son œuvre gravé sont entièrement distincts; il n'a reproduit aucune de ses toiles, il n'a exécuté en peinture aucune de ses estampes. Et qu'eût-il pu faire, avec toutes les ressources de son inépuisable palette, de plus complet que la grande *Résurrection de Lazare*, l'*Ecce Homo*, la *Mort de la Vierge*, ou la *Descente de Croix*?

... Il faut le prendre tel qu'il est, inégal et incomplet sans doute, mais prodigieux et sans rival dans les qualités qui lui sont propres, maître absolu dans son domaine, régnant sans partage dans ce royaume de l'eau-forte où il allie sans cesse le réalisme à la poésie et l'œil de l'observateur à l'âme du visionnaire.

VICTOR FOURNEL.

L'ÉVÉNEMENT

Trois éditions de l'inventaire raisonné de l'œuvre entier de Rembrandt, parues depuis 1853, étaient bien loin d'avoir épuisé le succès. Celle que nous annonçons ici, la plus complète comme la plus somptueuse qu'on ait encore tentée, est appelée à faire le plus grand honneur aussi bien à l'éminent critique qui en a conçu le plan et fourni le texte explicatif — remanié et accru en bien des parties — qu'à l'éditeur, M. A. Quantin, qui a eu l'audace d'en entreprendre l'exécution et le mérite de la mener à bonne fin. Cette fois, nous avons sous les yeux un monument vraiment digne de tous points du plus illustre des peintres-graveurs.

Dès l'origine de ses études sur le maître, M. Charles Blanc caressait cette ambition de joindre à son texte la fidèle reproduction de chacune des pièces qu'il analysait. Pour claire, précise et détaillée qu'elle fût, il tenait pour certain qu'aucune description ne pouvait suppléer l'estampe elle-même ou tout au moins son exact fac-simile. Dans le principe, il eut recours à la photographie : le moyen était insuffisant. Ce n'est qu'aujourd'hui, et grâce aux progrès qu'a faits l'héliogravure, que M. Charles Blanc a pu voir se réaliser son rêve. Au prix de longues recherches, et secondé par d'habiles opérateurs, il est enfin parvenu à réunir les clichés de 351 pièces qui, d'après lui, constituent l'œuvre complet du maître. Ces clichés ont été obtenus, autant qu'il a été possible de le faire, d'après les plus belles ou les plus célèbres épreuves connues. On peut, du reste, s'en fier à M. Charles Blanc des soins apportés au choix des meilleurs types. Le connaisseur émérite est doublé en lui d'un ingénieux qui a pratiqué le métier. Lui-même aime à rappeler qu'il a fait son apprentissage de graveur dans l'atelier de Calamatta et de Mercuri, et les amateurs d'eaux-fortes savent bien que l'auteur de la *Grammaire des arts du dessin* se permet, à l'occasion, le régal de manier la fine pointe de l'aquafortiste et d'égratigner spirituellement un cuivre.

Chacun de ses fac-similés est, comme dimensions, de la grandeur exacte de l'eau-forte originale. En chercher les défauts, ce serait véritablement vouloir faire le procès de l'héliogravure elle-même. Grâce à l'habileté des coopérateurs employés par M. Quantin, les procédés actuellement en usage ont donné ici tout ce qu'on pouvait en attendre. Mais, une remarque importante à faire, c'est que ces reproductions n'ont subi ni retouches ni embellissements d'aucune sorte. M. Charles Blanc n'aurait point souffert que, sous prétexte de présenter Rembrandt sous un aspect plus séduisant ou plus aimable, on le corrigeât, et qu'on s'avisât d'en atténuer les audaces ou certaines brutalités ; elles sont donc absolument exactes, textuelles et sincères ces reproductions, et elles permettent ainsi de se rendre compte des procédés du maître et d'en étudier la variété.

Réunir non pas l'œuvre entier, puisque ce serait chose impossible, mais seulement une partie de l'œuvre, n'exigerait rien moins qu'une fortune de milliomaire, eu égard aux prix que les moindres épreuves de Rembrandt atteignent à présent dans les ventes. Populariser cet œuvre, en permettre la large diffusion et le mettre désormais à la portée de tous, c'est là un grand et signalé service que M. Charles Blanc aura rendu aux amateurs, aux curieux, aux artistes. Insister davantage sur le mérite de son catalogue si complet de tout point, et d'une si haute valeur sous le rapport des informations comme de la critique, serait une véritable superfluité. Toutefois, il nous sera permis de dire que, par cette belle publication, M. Charles Blanc aura rendu son nom désormais inséparable de celui de Rembrandt, dont mieux qu'aucun autre il aura aidé à faire comprendre, à pénétrer et, par conséquent, à faire aimer le profond et mystérieux génie.

PAUL LEFORT.

LE *FIGARO*

L'éditeur Quantin met au jour une publication qui fera certainement une vive sensation dans le monde des arts et des lettres; c'est *l'Œuvre complet de Rembrandt* comprenant *toutes les estampes* du maître, reproduites par l'héliogravure.

La collection des eaux-fortes de Rembrandt n'est complète nulle part, ni au Musée d'Amsterdam, ni au Cabinet des estampes de Paris, ni au Bristish Museum, ni à Oxford, ni à Cambridge, ni à Harlem, ni à Berlin, ni à Dresde, ni à Vienne. Une trentaine de ces pièces étant uniques et de plus renfermées dans ces divers cabinets d'où jamais elles ne sortiront, il serait impossible de se procurer l'*Œuvre complet* de Rembrandt. Pour le connaître en son entier et dans toute sa splendeur, il faut avoir parcouru l'Europe et visité une à une les différentes collections dont nous venons de parler.

C'est donc avoir rendu un service signalé à tous ceux qui aiment l'art, que de publier l'*Œuvre de Rembrandt* en épreuves d'une similitude irréprochable, d'après les originaux les plus célèbres, les plus beaux et les plus rares, en épreuves que les progrès de l'héliogravure ont permis de reproduire parfaites et sans retouche.

LA *FRANCE*

L'œuvre gravé de Rembrandt a été appelé avec raison la « neuvième merveille du monde ». Le Cabinet des estampes de Paris, le British Museum, le Trippenhuis d'Amsterdam, sont les seuls établissements qui aient la bonne fortune de le posséder complet. Quand, tous les dix ans peut-être, dans une vente publique, il passe quelque épreuve originale, elle est couverte de billets de banque par les collectionneurs jaloux. C'est ainsi qu'à la vente Firmin-Didot, en 1877, une épreuve de la célèbre estampe dite des *Cent florins* était vendue 8,500 francs; une des *Trois Croix* 7,050 francs. En 1857, une autre épreuve de la première pièce atteignait le chiffre de 27,500 francs, offerts par le British Museum. Aujourd'hui, sans être millionnaire, on pourra posséder chez soi l'œuvre complet de Rembrandt. Les nouveaux procédés d'héliogravure que la science a découverts et perfectionnés ont permis de réaliser, avec un succès complet, cette entreprise audacieuse et grandiose, si longtemps rêvée : la reproduction exacte des 351 planches qui le composent. M. Quantin vient de publier une édition en fac-similés, *sans retouche*, de *toutes* les estampes de Rembrandt, édition en deux volumes in-folio et un album, tirés à 500 exemplaires. Grâce à l'audacieuse et persévérante initiative de cet éditeur, qui renouvelle en ce temps les chefs-d'œuvre de l'art typographique du commencement de ce siècle, grâce à la science et au dévouement de l'éminent critique d'art, M. Charles Blanc, l'œuvre complet de Rembrandt pourra désormais pénétrer dans toutes les bibliothèques publiques et être révélé à ceux qui ne le connaissaient que de réputation.

N'est-ce point un éminent service rendu à l'art et à la civilisation, de mettre ainsi à la portée de toutes les intelligences cette création de génie qui était réservée jusqu'ici à quelques privilégiés de la fortune ou à ceux qui possèdent les loisirs rares d'aller frapper aux portes du Trippenhuis, du Louvre ou du British Museum et de passer de longues heures à l'étudier dans ces collections?

Toutes les photographies, exécutées par un habile artiste sous la direction de M. Firmin Delangle, qui a également dirigé la mise en œuvre du travail d'héliogravure, ont été prises d'après les originaux les plus précieux et les plus parfaits des musées et des bibliothèques. Les héliogravures ont reproduit, avec une fidélité irréprochable, le caractère de l'estampe, la variété des procédés de travail du maître, le secret de sa facture, ses tentatives et jusqu'à ses repentirs.

L'ouvrage présente donc toutes les garanties d'exactitude et de sincérité artistiques. Rien n'est revu, corrigé, ni même simplement retouché; tout est rendu fidèlement, jusqu'aux défauts, aux erreurs, jusqu'aux verrues. Mais ne doit-on pas aimer et admirer Rembrandt jusqu'en ses verrues? Cette fidélité absolue a été la préoccupation constante et principale de l'éditeur et des artistes, et constitue le mérite particulier de leur œuvre de reproduction. Avec quelle merveilleuse habileté, quelle précision d'exactitude dans le trait, le caractère et l'esprit, sont reproduits ces chefs-d'œuvre de l'œuvre, ces grandes estampes si précieuses, le *portrait de Six*, le *grand Coppenol*, le portrait *d'Ephraim Bonus*, l'*Ecce Homo*, le *Rembrandt au sabre*, la *Grande Résurrection de Lazare*, la *Grande Chasse aux lions*, la sublime *Descente de croix*, la *Mort de la Vierge*, cette merveille incomparable, et la série des *Gueux* si pittoresques; celle des paysages d'un impressionnisme si vrai et si délicat; mais nous citerions tout, car tout dans cette œuvre de Rembrandt est beau; tout séduit et charme, par la variété des sujets, par la grandeur de la composition, la vérité des types et de la forme, et par la puissance et les caresses du coloris et de la lumière.

M. Charles Blanc, qui connaît intimement Rembrandt dans son œuvre et dans sa vie, a dressé le catalogue raisonné et critique de l'œuvre complet du maître, et dans quelques pages de préface nous explique, avec le charme de style qui lui est particulier, son génie, et nous raconte son existence si laborieuse et si féconde.

MARIUS VACHON.

LA *GAZETTE DE FRANCE*

... C'est l'œuvre complet, énorme et magistral de ce grand homme que M. Charles Blanc, l'éminent critique d'art, publie chez l'éditeur Quantin, en deux immenses albums d'estampes séparées, reproduites d'après le procédé de l'héliogravure en fac-similés d'eaux-fortes, sans retouche, et d'une exactitude rigoureuse. Il faut songer aux prix fabuleux qu'atteint aujourd'hui, qu'atteignait déjà il y a trente ans une seule épreuve de Rembrandt, une seule pièce, pour se rendre compte du service rendu par cette publication aux amateurs..... On ne pouvait aller plus loin dans la vulgarisation de ces chefs-d'œuvre tirés à cinq cents exemplaires seulement, et destinés par conséquent, sous cette nouvelle forme, à devenir eux-mêmes une rareté.

DANCOURT.

LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

Ceux qui n'ont pas feuilleté dans une des grandes collections publiques de l'Europe cet ensemble gigantesque qu'on appelle l'œuvre de Rembrandt ne se doutent pas de ce que peuvent représenter à l'imagination ces quelques mots : *l'Œuvre complet de Rembrandt reproduit en fac-similés*. C'est pourtant la tâche que la hardiesse et la persévérance de trois hommes associés ensemble viennent de poursuivre et de mener à bonne fin.

M. Charles Blanc n'avait pas cessé d'espérer que les progrès de la gravure à base photographique, de ce qu'on appelle l'héliogravure en creux, c'est-à-dire des procédés d'une impeccable exactitude, lui permettraient bientôt la reproduction, à leur dimension même, de *toutes* les estampes de Rembrandt. Aidé du concours de son ami M. Firmin Delangle, M. Charles Blanc a pu mettre son projet à exécution.

Tout d'abord, — et personne n'y manquera de ceux qui s'arrêteront à la première impression, — on leur reprochera d'alourdir un peu, d'empâter les finesses si exquises des épreuves anciennes. Le velouté des noirs transparents est devenu boueux en bien des endroits, les traits sont grossis uniformément, les demi-teintes sont souvent perdues, les noirs exagérés. Il n'en pouvait être autrement; l'héliogravure,

lorsqu'elle n'est pas obtenue avec un certain degré de réduction, grossit invariablement le travail: l'épaisseur des traits est augmentée d'une quantité très appréciable. De plus les épreuves de Rembrandt, admirablement tirées au point vue de l'effet, mais généralement essuyées dans les blancs et par suite très engraissées dans les ombres, sont souvent très rebelles aux moyens actuels de la photogravure. Mais — et c'est le point capital, la condition maîtresse et vraiment nouvelle de cette reproduction — ces fac-similés sont intacts, c'est-à-dire *absolument purs de toute retouche*. Il ne faut point oublier en les jugeant cette qualité de premier ordre. Nous dirons même qu'il a fallu un certain courage aux auteurs et à l'éditeur pour ne pas se laisser séduire par les tentations dangereuses de la retouche. Combien d'héliogravures ne doivent leur aspect plaisant, séduisant même, qu'aux trucs et aux tromperies de la retouche! L'ouvrage de M. Charles Blanc présente donc pour le travailleur les garanties d'une sincérité entière. Entre deux maux il faut choisir le moindre.

L. Gonse.

LE *JOURNAL DES DEBATS*

M. Quantin, l'habile et audacieux typographe-éditeur entré hier dans la lice, et à qui nous devons déjà tant de livres admirables ou charmants, vient de donner un pendant à l'*Holbein* et au *Boucher* qu'il a publiés dans ces deux dernières années, et tout fait présumer qu'il mènera à bonne fin cette collection des grands maîtres qui comprendra des artistes de toutes les écoles et formera un ensemble vraiment monumental. Nous médisons souvent de l'industrie moderne, et il est certain que ses progrès, en facilitant une fabrication économique et hâtive, sont loin de toujours servir l'art véritable. Mais il faut bien convenir qu'elle a accompli des prodiges, et qu'au point de vue du livre en particulier, on peut encore obtenir, grâce à elle, d'excellents résultats. Nous n'en voulons pour preuve que le *Rembrandt* que nous annonçons.

Qui eût osé, il y a cinquante ans, rêver seulement de reproduire l'œuvre immense du merveilleux graveur? Une vie d'homme y eût à peine suffi, et il aurait fallu que ce travailleur infatigable possédât l'âme et l'habileté de l'inimitable artiste. Quant à réunir en belles épreuves les estampes sorties de cette pointe magique, il n'y faudrait pas même songer. Aujourd'hui, grâce aux procédés qui ont pour point de départ la photographie, il a été possible d'exécuter en peu de temps et à un prix abordable des fac-similés très exacts des 351 pièces qui composent l'œuvre gravé de Rembrandt, et chacun peut avoir sous la main et dans sa propre bibliothèque des reproductions textuelles de tous ces ouvrages dont un grand nombre sont rarissimes, atteignent des prix fous et ne se trouvent que dans les grandes collections de Vienne, de Londres, de Paris, ou chez quelques amateurs privilégiés. Si belles, si intéressantes, si étonnantes qu'elles soient, dirons-nous que ces reproductions égalent les originaux? Dieu nous garde de proférer une pareille hérésie! Jamais aucun procédé ne parviendra à atteindre ce quelque chose d'individuel, d'intime, de profond, d'exquis dont l'artiste empreint son œuvre. Mais elles donnent l'image fidèle, mathématique de la composition, du dessin et, dans ses parties essentielles, du clair-obscur. Elles sont de sincères, précises et honnêtes traductions. C'est tout ce qu'on peut leur demander, et par leur réunion elles forment un ensemble des plus précieux que l'on peut dire inestimable.

D'ailleurs, ce magnifique ouvrage ne se compose pas seulement de gravures. Un volume de texte qui les accompagne renferme un catalogue raisonné de l'œuvre du maître, et une étude sur la vie et sur le génie de Rembrandt, dus à M. Charles Blanc, qui s'est de tout temps occupé avec prédilection de l'illustre graveur et qui, ayant lui-même manié la pointe et le burin, en peut parler en toute compétence. Sous sa plume brillante, les articles du catalogue lui-même sont devenus de véritables tableaux pleins d'éclat, de couleur et de vie, et chez lui la rigueur des descriptions et la multiplicité des détails n'éclipsent jamais l'écrivain et le poète...

Charles Clément.

LA *LIBERTÉ*

M. Quantin nous a habitués à des merveilles. Le jeune éditeur a rénové la librairie d'art française au moment où elle se traînait dans des poncifs qui avaient été eux-mêmes de hardies nouveautés autrefois. Il a apporté là des éléments inattendus, trouvé des combinaisons ingénieuses et charmantes; il a eu enfin ces belles audaces que le succès couronne toujours, et en quelques années il a entassé un nombre considérable de publications toutes marquées d'un caractère particulier d'élégance et de bon goût.

L'OEuvre complet de Rembrandt, le seul monument qui rivalise avec les *Saints Évangiles* de la maison Hachette, est une publication d'une si capitale importance, qu'il convient de l'examiner à loisir. Pour la première fois, la totalité de l'œuvre du maître, qu'il serait impossible de se procurer, même en y dépensant des millions, est mise à la disposition de tous. M. Charles Blanc s'est chargé du texte, et c'est tout dire pour qui connaît la passion de l'éminent écrivain pour Rembrandt, qu'il étudie depuis trente ans.

Ed. Delmont.

LE *MONITEUR UNIVERSEL*

C'est un grand événement d'art que cette publication inespérée et qui semblait impossible. Elle évoque Rembrandt du fond des arcanes où il est en si grande partie détenu, elle met en pleine lumière ce génie des ombres, elle reproduit et reconstitue au complet l'œuvre extraordinaire où il a écrit lui-même sa pensée, où il a traduit de sa main, dans la langue inspirée de l'aquafortiste, son étonnante originalité de peintre. Ces 351 estampes présentées au public dans 3 portefeuilles, il faudrait plus d'un million pour en rassembler les originaux.

Ce grand œuvre, dont le génie tient de la magie, resté jusqu'à présent dans le clair-obscur qui enveloppe toutes ses scènes, dont un petit groupe de hauts collectionneurs, exclusif et secret comme une franc-maçonnerie, connaissait seul les mystères, le voici maintenant divulgué et vulgarisé. Ces pages immuables ont pris les ailes de la feuille volante. Elles ne figureront plus seulement dans les vitrines des

musées et des millionnaires : elles pourront être, en tout ou en partie, dans les portefeuilles des artistes et des amateurs de fortune moyenne, leur acquisition n'atteignant pas la millième partie de la somme que coûterait l'ensemble des originaux. Elles y seront en présence réelle, en corps et en âme, pour ainsi dire, transposées plutôt que copiées, par des procédés d'une exactitude impeccable. Ces fac-similés, obtenus par l'héliogravure en creux, ont l'inappréciable mérite d'une sincérité intacte et entière. Aucune retouche trompeuse, aucun maquillage mensonger ni reprise dans les ombres, ni velouté faux. L'autographe du maître reparaît authentique et pur, et sa signature semble le certifier une seconde fois.

Le catalogue est infaillible. M. Charles Blanc a passé près de quarante ans à rechercher et à étudier, à compter et à vérifier toutes les estampes de Rembrandt. Il en a scrupuleusement relevé tous les *états*, noté les moindres *remarques*, constaté les variations de prix qu'elles ont subies dans les ventes. Dans cette partie de son travail, les collectionneurs trouvent le plus sûr des guides : mais combien plus il intéressera ceux qui tiennent surtout à pénétrer le génie du maître ! Aux sèches nomenclatures, aux procès-verbaux arides de Gersaint, de Bartsch, de Claussin, M. Charles Blanc substitue des études colorées de la teinte et imprégnées de l'âme de chacune des pièces qu'il décrit, poétiques ou familières, émues ou riantes, selon le sujet, où les aperçus et les réflexions que peuvent suggérer ces pages merveilleuses au plus *rembranesque* des critiques et des connaisseurs se mêlent à des notions historiques et anecdotiques de toutes sortes, où chaque portrait gravé se reflète dans la biographie du personnage, souvent oublié ou obscur, qui posa dans l'atelier de Rembrandt.

Cet *Œuvre de Rembrandt*, dont chacune des trois cent cinquante et une pièces mériterait une étude à part, nous n'entreprendrons pas de le parcourir. C'est tout un monde d'invention et d'observation, aussi vaste et aussi varié, aussi complexe et aussi vivant en son genre, que l'est celui du théâtre entier de Shakespeare. Son cercle d'évocations magiques comprend les Écritures, la légende, l'histoire, la fantaisie, les tableaux de mœurs, les splendeurs et les misères, les dignités et les excentricités de la vie sociale. Toutes les conditions et tous les âges y figurent, toutes les passions et les situations de l'âme y sont exprimées en traits décisifs, depuis l'amour effréné jusqu'à la tendresse maternelle, depuis la fureur des guerriers jusqu'à l'extase des ascètes. Œuvre qui est un Livre en même temps qu'une prodigieuse collection d'estampes, qui intéresse l'intelligence autant que les yeux, dont chaque feuille fait rêver l'imagination ou donne à penser l'esprit.

C'est d'abord la Bible interprétée par une inspiration immédiate, une Bible toute humaine, et toute populaire, descendue des hauteurs de la tradition classique et liturgique, rapprochée de seize siècles par l'intuition du sentiment et de la pensée, mise en contact immédiat avec l'âme et les yeux des hommes les plus simples : — l'histoire d'Abraham et son sublime *Sacrifice*, où l'ange s'indigne en arrachant le glaive au père qui allait inonder son fils ; l'*Agar renvoyée*, qui prend sous la fantaisie du maître leur tragique intimité d'une querelle de harem ; le *Joseph racontant ses songes*, étonnamment varié d'expressions et de caractères ; le *Triomphe de Mardochée*, qui peint en traits shakespeariens la servilité de la foule adorant tout nouveau pouvoir ; et les trois scènes si tendrement touchantes de la Légende de *Tobie*.

Rembrandt traduit plus tumultueusement encore l'Évangile, dont il fait le livre des pauvres et des affligés, qu'il habille de costumes demi-orientaux et demi-flamands, et qu'il transporte de l'éloignement du sanctuaire dans les rues et les campagnes, les auberges et les celliers de la Hollande populaire. — Voici l'*Union Salvator aux Bergers*, où l'on voit, au milieu d'une paniqne pastorale, un Ange revêtu d'une robe, comme un prêtre du paradis, apparaître aux pâtres dans la gloire du ciel entr'ouvert ; — les six *Nuits en Égypte*, toutes également admirables : les unes baignées de mystère et d'ombre, les autres pleines comme un rêve, ou vibrantes comme les feuillées que Jésus traverse, entre les bras de sa mère, à la clarté de la lune ou à la lueur d'une lanterne sourde. — Tout a été dit sur le *Jésus prêchant* ou *Petite Tombe*, sur le *Jésus guérissant les Malades* ou *Pièce aux cent florins*, la plus célèbre eau-forte d'aucun maître ; sur la *Résurrection de Lazare*, où le Christ, d'un geste qu'on croit voir étendre jusqu'aux nues, fait rentrer la lumière dans le tombe rouverte, la vie dans le corps ranimé de son ami. — Les scènes de la *Passion* sont extraordinaires. Aucun maître n'a mis plus d'émotion pathétique, plus de poésie saisissante dans la mise en scène de ce drame auguste. Par l'ordonnance, étudiée de la composition et le fini soigneux du travail, c'est un véritable tableau que la grande planche du *Jésus présenté au peuple*, où le monstre aux mille têtes de la populace ameutée par le fanatisme et par la fureur est concentré en quelques groupes, exprimé par quelques visages d'une effrayante énergie. Tout au contraire, la planche des *Trois Croix* n'est qu'une ébauche hâtivement esquissée à la pointe sèche, et rien n'égale la sublimité de cette apparition du Calvaire, vaguement entrevu sous une pluie de ténèbres que blanchit un rayon céleste. — Que dire encore de la *Descente de Croix au flambeau*, avec son magique coup de lumière, et cette main blanche sortant de l'ombre, qui donne la sensation d'un cri de détresse poussé dans la nuit ? — Quel poème de la douleur rendu dans toutes ses nuances, parcouru dans toutes ses variantes, comme une longue gamme de sanglots, que la *Mort de la Vierge*, sujet tant de fois traité par les peintres de toutes les écoles, mais que Rembrandt a marqué d'un sentiment unique et incomparable !

Dans les trente-neuf estampes des *Allégories et Fantaisies*, Rembrandt déploie son imagination d'enchanteur. Ici la *Jeunesse surprise par la Mort*, où l'élégance exquise du couple amoureux contraste si terriblement avec la hideur du squelette qui les arrête, un sablier au poing, devant le sépulcre. Là, le *Docteur Faustus*, parmi ses sphères et ses alambics, ses compas et ses parchemins, à demi dressé de son haut tabouret, et déchiffrant avec une extase terrifiée le soleil cabalistique qui flamboie au fond de la chambre. — Ailleurs, la *Synagogue*, pleine de ténèbres et de dédales, où des rabbins renfrognés et des fripiers sordides s'accostent en marmottant des cours d'agio et des versets de psaumes. — Plus loin la *Faiseuse de koeks* cuisant ses galettes au milieu de gnomes bizarres et raccourcis comme des gnômes. — A cette série, que je ne fais qu'indiquer, se rattachent encore ces étonnantes *Chasses aux lions* aussi héroïques que celles de Rubens et de Léonard de Vinci.

Entrons dans la Cour des Miracles, où défile l'armée des *Gueux*. Rembrandt les aime comme s'il en était roi de leurs tribus bigarrées. Il se plaît à brasser et à étudier ces guenilles humaines. Aucune laideur ne lui répugne, parce qu'en la touchant il y met une âme ; aucun préjugé de noblesse ne le détourne des bas-fonds de la vérité. Musiciens ambulants soufflant dans leur gaboubet, aveugles tâtant du bâton le pavé des rues, charlatans trompettant leurs drogues, mendiants tendant à l'aumône leurs chapeaux graisseux, philosophes de la misère drapés dans leurs manteaux rapiécés ; il fait remuer et grouiller, mouvoir et gesticuler cette plèbe, avec un humour ironique qu'attendrit une pitié profonde. Et de quel feu follet d'esprit fantastique il illumine ces êtres fangeux, de quelle pointe capricieuse il dentelle leurs loques et déchiquète leurs haillons ! C'est là « magnificence des gueux » dont parle Montaigne.

La série des *Portraits* est incomparable. Jamais la physionomie humaine n'a été scrutée par un observateur plus lucide, jamais elle n'a été saisie plus au vif du for intérieur et du caractère. C'est sur lui-même que Rembrandt étudiait les expressions innombrables de la ressemblance ; il posait continuellement devant son miroir. Trente-deux eaux-fortes — et ses portraits peints sont aussi nombreux — le représentent sous tous les aspects, dans tous les costumes. On y trouve le « Rembrandt riant », « faisant la moue », « aux yeux louches », « à l'oiseau de proie », « aux cheveux crépus », « aux yeux hagards », « à la bouche ouverte », « au sabre flamboyant », « au bonnet retombant », « au sabre et à l'aigrette », « au manteau fourré », etc. Huit fois aussi il a gravé, avec une piété filiale que trahit l'extrême tendresse du travail, la digne figure de sa vieille mère. — Que de personnages contemporains marqués de l'empreinte permanente du type, à travers les particularités de l'individu, se succèdent dans cette iconographie merveilleuse ! Magistrats, théologiens, médecins, prédicants, artistes, hommes de tout rang et de tout état ; quelques-uns célèbres, beaucoup ignorés, tous immortalisés également par le génie de leur peintre. — Éphraïm Bonus, dit le *Juif à la rampe*, le bourgmestre Six, Coppenol, le maître d'écriture, l'orfèvre Lutma, Clément de Jonghe, l'éditeur d'estampes, Corneille Sylvius, Haaring le vieux et Haaring le jeune, etc., sans compter une foule d'inconnus au milieu de laquelle se cache probablement Spinosa, qu'on finira peut être par y découvrir.

Le génie visionnaire et méditatif que Rembrandt mettait à étudier l'homme, il le portait dans ses *Paysages*, presque toujours recueillis et tristes. Quelquefois cependant il les dramatise par les combats de l'orage et de la lumière, comme dans l'étonnante pièce des *Trois Arbres*, où M. Charles Blanc a découvert, sous les hachures pluvieuses qui sillonnent le ciel, la silhouette d'un gigantesque fantôme aérien qui souffle, à pleines joues, la tempête. Mais, le plus souvent, une chaumière isolée, un bateau sur un canal immobile, un chemin perdu, un bouquet de bois, un chariot à foins, un taureau attaché par une corde à un vieux tronc écorcé, lui suffisent pour faire parler l'âme des choses. Comme dans les spectacles de la vie humaine, Rembrandt, dans les sites de la nature, sait idéaliser l'humilité et transfigurer la misère.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

LA *RÉPUBLIQUE FRANÇAISE*

Nous voyons avant tout un livre d'éducation supérieure dans la magnifique publication qui sort des presses de la librairie A. Quantin. La difficulté d'étudier dans le détail et dans l'ensemble la série des pièces originales, ou réputées telles, de Rembrandt, était presque insurmontable. La Bibliothèque nationale ne livre que dans la Réserve ces feuilles d'un prix considérable et dont un grand nombre ne seraient pas remplaçables. Mais encore là, à Londres ou à La Haye, on est entravé par l'impossibilité de rompre l'ordre adopté par les directeurs de ces collections : hiérologie, allégories, sujets libres, gueux, portraits, paysages, etc. Il a fallu se conformer à cette règle pour ne point troubler les collectionneurs qui s'occupent plus de classement des « états » que de l'éloquence même des sujets. Mais tous les esprit ne peuvent s'y plier. M. Charles Blanc lui-même, on le voit, ne s'est plié qu'à regret à cette tradition dans cette édition nouvelle, enrichie d'ailleurs de toutes les remarques techniques, et de tous les renseignements historiques les plus récents. Il admet dans l'*Introduction* à son Catalogue, si judicieux dans ses appréciations sur le style du maître, si spirituel dans ses descriptions des sujets de fantaisie, que le classement par ordre chronologique l'emporterait en logique. Nous en prenons acte.

Eh bien, à l'aide de ces trois cent cinquante-une épreuves exécutées par M. Firmin Delaugle à l'aide de la photographie et de la gravure, d'après les plus beaux « états » et les pièces uniques des Cabinets publics de la France, de l'Angleterre et de la Hollande, on peut prendre une sorte de connaissance officielle de l'œuvre, c'est-à-dire le feuilleter dans l'ordre adopté, sauf des variantes de peu d'importance, par les iconophiles qui travaillaient en vue de la plus grande commodité des curieux : les Bartsch, les Gersaint, les Claussin, les Wilson, etc. Puis, les épreuves étant numérotées et pouvant toujours se prendre l'ordre désigné par le catalogue, il est facile de relever soi-même les dates qui, dans la grande majorité des cas, accompagnent la signature du maître. On reconstitue ainsi, année par année, de 1625 à 1666, date extrême du commencement et de la fin, la production de Rembrandt dans ses ateliers, devant le châssis qui tamisait le jour sur sa planche de cuivre, devant la presse où il imprimait certainement lui-même ses premiers « états » et les épreuves où il voulait varier les effets. Mais, ce qui est bien plus émouvant, on reconstitue les phases principales de sa vie.

PH. BURTY.

LE *SIÈCLE*

Rembrandt ! Que de choses contenues dans ces neuf lettres ! Tout un monde d'invention et d'observation apparaît à cette évocation magique. C'est une sorte d'encyclopédie, une manière de microcosme, où l'on voit défiler non point seulement les hommes et les femmes d'un temps et d'un pays, mais l'humanité tout entière.

Les gueux dépenaillés, vêtus de loques et coiffés de débris, drapés par la misère, fleurant à plein nez les parfums du ruisseau, y côtoient les seigneurs magnifiques et les dames du grand ton musqués, parés, ornés de bijoux, couverts de velours et de soie, emmitouflés de fourrures, superbement empanachés. Les marchands de mort-aux-rats s'y croisent avec les soudards avinés, les vieux juifs au nez crochu, les rabbins osseux et barbus, les *smousen* au visage patibulaire, s'y heurtent aux bourgmestres gras à point, aux receveurs cossus, c'est-à-dire aux puissants du jour, et les scènes un peu lestes, qu'on qualifie par euphémisme de « sujets libres », y alternent avec les évocations de l'Ancien et du Nouveau Testament.

On a cherché, dans ces derniers temps, à faire de Rembrandt le grand prêtre du réalisme, l'apôtre de la chose vue : lui, le plus étonnant poète, le plus surprenant inventeur qu'on ait jamais connu. Où aurait-il aperçu, en Hollande, ces cavernes, ces grottes, ces ruines et ces puits? Où aurait-il découvert ces Orientaux étranges, ces paladins surprenants, ces personnages bibliques d'une allure si majestueuse? Où, quand et comment s'est-il rencontré avec l'ange de Tobie, avec les apôtres et Jésus?

Non seulement toutes les scènes qu'il compose s'élancent, entières et complètes, hors de son cerveau, comme Minerve du crâne fendu de Jupiter, mais ses personnages lui appartiennent, et la lumière dans laquelle ils se meuvent, et les costumes qu'ils revêtent, et leurs gestes et leur expression. Il a pu, sans doute, en voir quelques-uns dans la rue, à la synagogue, ou sur le *gracht* voisin. Mais en les faisant passer par son crayon, par sa plume, par sa brosse ou par sa pointe, il les transforme. Son imagination débordante s'empare, comme un miroir magique, de tout ce qui frappe ses yeux : types, attitudes, costumes, tout lui devient propre. Comme ces abeilles qui, au dire de Montaigne, « pillottent les fleurs » pour composer un miel qui n'est cependant « ni thym, ni marjolaine, » il fond tout au creuset de son génie et en fait jaillir « une comédie aux cent actes divers ».

Cette comédie merveilleuse, il faut remercier l'éditeur Quantin d'avoir eu l'audace de nous l'offrir. Grâce à lui, nous pouvons désormais posséder l'œuvre complet de Rembrandt, son œuvre gravé bien entendu; et ses 351 planches, qui vaudraient aujourd'hui plus d'un million s'il était possible de les réunir, vont se trouver à la portée des amateurs.

Je viens de les parcourir. C'est par l'héliogravure qu'elles ont été reproduites, avec une habileté, une sincérité dont je ne saurais trop louer MM. Fillon et Garnier, les deux interprètes chargés de la partie matérielle de l'ouvrage. Si une reproduction peut donner idée de l'original, c'est celle-là. Elle nous montre l'œuvre pris sur le fait, non pas revu, corrigé, embelli, fardé, mais brutalement rendu, avec ses verrues et ses scories.

Ce n'est point sans intention que j'insiste sur ce point. Ce qu'il faut chercher, dans la restitution des ouvrages de génie, ce n'est point l'élégance ni la grâce d'une traduction polie, mais plus ou moins infidèle, c'est le génie lui-même, c'est son parfum, c'est son accent.

Qu'on s'applique, avec des matériaux de deuxième ordre, à faire de belles images qui charment l'œil, rien de mieux. Mais en face d'un pareil trésor, le respect est la première loi, celle devant laquelle doit plier tout le reste.

Aussi, rien de plus curieux, rien de plus attachant, que de suivre, à travers cette série de planches incomparables, non seulement la pensée de l'auteur, mais encore les secrets de sa facture et la variété de ses procédés.

Je ne sais rien au monde qui atteste à un plus haut point le pouvoir créateur de l'homme, que cette mise en scène de l'humanité, jaillissant en quelque sorte du frottement d'une pointe d'acier contre une plaque de cuivre.

Pour guider l'amateur, j'allais dire le spectateur, au milieu de cette foule de types et de scènes si variés, M. Quantin a choisi celui d'entre les écrivains d'art que son érudition et le charme de son style désignaient tout d'abord. M. Charles Blanc a bien voulu, une fois encore, présenter au public cet œuvre si complexe, et il l'a fait avec cette sureté que procure toujours une grande pratique.

Trois fois M. Charles Blanc s'est fait une gloire de dresser pour nous le catalogue du maître. Mais aujourd'hui seulement, ce catalogue, si curieusement écrit, si plein de remarques délicates, si rempli d'aperçus ingénieux, se complète de la reproduction fac-similaire des 351 pièces qui peuvent définitivement être regardées comme étant de la main de Rembrandt.

HENRY HAVARD.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 36, Bd SÉBASTOPOL, 36

PARIS

Administration du LIVRE

7, RUE SAINT-BENOIT

Pour répondre au désir de plusieurs de nos abonnés, nous donnons ci-après le prix de nos reliures et de nos cartonnages :

Reliure 1/2 chagrin, tête dorée, fers spéciaux.	7 fr. le vol.
Reliure 1/2 maroquin, avec coins, fers spéciaux.	12 fr. le vol.
Cartonnages d'amateur.	5 fr. le vol.

Chaque année forme 2 *volumes.*

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

H. BAUDRILLART

MEMBRE DE L'INSTITUT

HISTOIRE DU LUXE

PRIVÉ ET PUBLIC

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

DEUXIÈME ÉDITION

Ouvrage couronné par l'Académie française.

4 volumes in-8, broché..... 30 fr.

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT : 7 FR. 50

TOME I

Théorie du luxe. — Le Luxe primitif. — Le Luxe dans l'Orient antique et moderne. — Le Luxe en Grèce.

TOME II

Le Luxe romain.

TOME III

Le Moyen Age et la Renaissance.

TOME IV

Le Luxe dans les temps modernes.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR PUBLIÉS PAR LA MÊME LIBRAIRIE

LES POPULATIONS AGRICOLES DE LA FRANCE

LA NORMANDIE

(PASSÉ ET PRÉSENT)

ENQUÊTE FAITE AU NOM

De l'Académie des sciences morales et politiques.

UN VOLUME IN-18, BROCHÉ : 6 FR.

ÉCONOMIE POLITIQUE POPULAIRE

Un vol. in-16, broché..... 3 fr. 50

CONFÉRENCES POPULAIRES

I

LE SALARIAT ET L'ASSOCIATION

1 volume in-18..... 25 cent.

II

LE CRÉDIT POPULAIRE

Un volume in-18..... 25 cent.

AUG. ANASTASI

ANCIEN ARTISTE PEINTRE, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

PETIT-FILS DE NICOLAS LEBLANC

NICOLAS LEBLANC

SA VIE, SES TRAVAUX

ET L'HISTOIRE DE LA SOUDE ARTIFICIELLE

Un volume in-16, broché : 2 francs.

BIBLIOTHÈQUE

DES

DEUX MONDES

FRINZINE, KLEIN & Cie

ÉDITEURS

1, rue Bonaparte, PARIS

Pour paraître fin Septembre 1884 :

ENGUERRANDE

POÈME DRAMATIQUE

PAR

ÉMILE BERGERAT

Précédé d'une Préface

PAR

THÉODORE DE BANVILLE

Un volume in-quarto carré

Cette édition de grand luxe, dédiée aux bibliophiles et aux amateurs de beaux livres, est ornée d'un portrait de l'Auteur, gravé à l'eau-forte par HENRI LEFORT, et de deux compositions originales du statuaire AUGUSTE RODIN. Elle comprend, en outre, une *partie musicale*, écrite par ÉMILE BERGERAT, pour certains passages de son poème.

Imprimé par Edmond Monnoyer, au Mans, en caractères spécialement fondus, l'ouvrage a été tiré à 601 exemplaires, numérotés à la presse, et signés par l'Auteur et les Éditeurs.

L'ÉDITION NE SERA JAMAIS RÉIMPRIMÉE

JUSTIFICATION DU TIRAGE

1 exemplaire, n° 1, sur parchemin	*Prix à débattre.*	
50 exemplaires, nos 2 à 51, sur papier du Japon	60	francs.
75 exemplaires, nos 51 à 126, sur Whatman	40	—
100 exemplaires, nos 127 à 227, sur Hollande Van Gelder	30	—
375 exemplaires, nos 227 à 601, sur vélin blanc du Marais	20	—

Les souscriptions sont reçues à la *Bibliothèque des Deux Mondes*, 1, rue Bonaparte. — Adresser en mandats-poste le prix de l'exemplaire choisi à **MM. Frinzine, Klein et Cie**, Éditeurs. Il est envoyé en retour un bulletin portant le numéro de l'exemplaire attribué au souscripteur.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.